



www.comptoir litteraire.com

André Durand présente

“L’avalée des avalés”
(1966)

roman de Réjean DUCHARME

(280 pages)

pour lequel on trouve ici un résumé

puis successivement l’examen de :

l’intérêt de l’action (page 3)

l’intérêt littéraire (page 11)

Bonne lecture !

Résumé

Vivant sur une île du Saint-Laurent, dans une abbaye désaffectée, avec ses parents, le juif Mauritius Einberg et sa femme, une catholique polonaise, qui ne cessent de se déchirer et se sont partagés leurs deux enfants, Bérénice, la narratrice, qui a neuf ans, que son père traîne à la synagogue, refuse d'être «avalée» par le monde extérieur, par l'attraction qu'exerce sur elle sa mère à laquelle elle livre une lutte violente, dont elle tue les chats, et que, pour exprimer son agressivité à son égard, elle appelle, après avoir tué son chat, Chat Mort puis Chamomor. Enfant rebelle, elle s'oppose aussi à ses précepteurs, le «*rabbi*» Schneider et Rébecca Ruby. Quand il revient de pension, elle s'accroche avec fougue et passion à son frère, le catholique Christian, qui a onze ans, qui l'initie aux joies de l'exploration de la faune et de la flore, mais est trop lâche pour s'évader avec elle. Au printemps, arrivent des cousins, les uns catholiques, les autres juifs, qui vont passer là des vacances mouvementées. Bérénice a bientôt une rivale dans le cœur de Christian, «*la grande-duchesse de Mingrèlie*», et est déchirée par la jalousie. Einberg l'envoie en Californie où, retrouvant son amie, Constance Chlore Cassman, elle voudrait qu'elle remplace en son cœur Christian. À son retour, elle entre en classe où elle subit toute la journée Rébecca Ruby, ce qui exalte sa volonté de puissance et sa révolte. Elle fait une grave crise d'anorexie à la suite de laquelle elle se réconcilie avec sa mère. Mais, bientôt, elle rêve de nouveau d'évasion, convainc son frère d'une fugue qui les conduit jusqu'à une raffinerie de pétrole et une arrestation par la police, se lance, avec Constance Chlore, dans des vagabondages, des conversations intimes, des billets secrets. Elle commet tant de méfaits, et montre un amour si immodéré pour son frère que M. Einberg, qui se sépare de Chamomor, décide de l'expédier à New York chez un de ses cousins, Zio.

Ce juif rigoriste, qui vit avec sa nombreuse famille dans un «*columbarium*» (immeuble à appartements), reçoit la mission de lui imposer sa discipline. Ses réactions n'en sont que plus vives et mieux organisées : elle se rebelle contre l'orthodoxie juive, s'empiffrant le jour du sabbat du fruit de vols, le défiant par sa tenue scandaleuse. Avec Constance Chlore, qui l'a accompagnée en son exil et dont elle protège la pureté, elle se livre à des élucubrations métaphysico-poétiques et à des jeux de langage «*complètement idiots*» où le rire («*Le rire est le signe de la lumière*») se mêle au désespoir, et qui leur procurent le sentiment de quelque chose d'infini, d'où leur mépris de tout le reste ; elles se récitent aussi des vers d'Émile Nelligan. Mais, un jour, son amie, est happée par une voiture, et meurt dans ses bras. Désormais, la révolte de Bérénice contre la société est exacerbée. À l'école, elle passe pour une marginale incapable de se conformer aux normes, et se fait remarquer par ses discours sur la résistance à l'avalement par la haine, l'agressivité, l'affirmation de la liberté, le sentiment de la fuite du temps. Tandis qu'elle envoie à Christian un flot de missives enflammées qui restent sans réponse, elle refuse de parler à ses parents qui sont venus la voir. Elle connaît ses premières menstruations, se révolte contre son corps et, pour explorer la sexualité, par défi et dérision, lit des romans pornographiques. Ses parents, qui voudraient la reprendre, se le voient interdire par Zio. Avec le jeune Américain Dick Dong, qui la veut pour copine mais dont elle ne supporte pas la moindre caresse, elle décide que la liberté, ça se prouve, et passe une nuit dans la rue. Renvoyée de l'école, séquestrée dans sa chambre, elle s'évade périlleusement en se jetant par la fenêtre, mais revient au «*columbarium*». Elle laisse alors déborder sa colère contre son cousin, Mordre-à-Caille, être vil et amorphe qu'elle fait débouler dans les escaliers pour le tirer de son apathie. L'oncle l'enferme, nue, dans l'armoire de la salle de bains. Se sentant devenir folle mais décidée à résister jusqu'au bout, elle entreprend de se souvenir de tout ce qu'elle a vécu avec Constance qui est maintenant devenue pour elle Constance Exsangue, se gravant dans l'esprit ses moindres gestes, ses paroles exactes. Elle se met en chasse de petites filles qui, par leur fragilité gracieuse, lui rappellent son amie. Une escapade avec l'une d'elles, Constance Kloür, finit mal : colère des parents, ivresse, délire, incendie. Pour rompre sa solitude, elle tente une relation avec un piteux pornographe, Blasey Blasey. Elle suit un cours de ballet où elle s'éprend de Jerry de Vignac, un jeune efféminé, et décide de se faire embrasser par lui le jour de la représentation publique. Mais il la repousse, et, furieuse de son échec, elle se mutine. À la suite de ce dernier coup, l'oncle abandonne la lutte, et la renvoie.

Dans l'île, M. Einberg la reçoit mal, lui met sous les yeux ses lettres délirantes à Christian qu'elle essaie pourtant d'entraîner dans de nouvelles fugues. Aussi son père l'envoie-t-elle en Israël pour,

dans une milice formée de jeunes Canadiens, combattre les Arabes sur le front syrien. Elle y retrouve le «*rabbi*» Schneider, y rencontre le bel aventurier Graham Rosenkreutz et surtout Gloria, la lesbienne, avec laquelle elle se plaît à s'afficher tout en étant habitée par le souvenir de Constance Exsangue qui l'interpelle sans cesse. Alors que l'armistice vient d'être signé et qu'il faut éviter tout incident, elle se découvre un profond désir de tuer, un instinct de destruction qui va en s'accroissant, une haine absolue, sans discernement. Envoyée avec Gloria dans un avant-poste, elle ne peut s'empêcher d'appuyer sur la détente de sa mitraillette, déchaînant ainsi, entre les armées ennemies, un enfer où elle se fait un bouclier du corps de Gloria qui est criblé de balles, ce qui fait qu'elle est considérée comme une héroïne.

Analyse

(la pagination est celle de l'édition Folio)

Intérêt de l'action

«*L'avalée des avalés*» est un roman très riche qui suit le déroulement de la vie de la narratrice, Bérénice Einberg, qui raconte ses orageuses relations avec ses parents, avec son frère, avec son amie, son séjour à New York puis sa participation à la guerre en Israël, l'action évoluant d'un monde étrange, fantaisiste, onirique, vers un monde plus réaliste, plus vraisemblable.

C'est, d'une certaine façon, un roman picaresque, une de ces œuvres à la construction très lâche, hachée, où, au fil de chapitres courts et nombreux, s'accumulent des aventures qui n'ont de lien entre elles que par la présence du héros, qui tiennent surtout leur unité de l'humeur qu'il affiche et du ton sur lesquelles elles sont contées.

L'évolution de la révolte de Bérénice, de ses émotions, de ses sentiments exacerbés pour sa mère, son frère ou son amie, se concrétise dans des épisodes particulièrement dynamiques :

- Au retour de Christian, la folle poursuite par Bérénice et la bataille entre eux. (pages 36-37).
- L'animation lors du séjour des cousins : la navigation sur le cotre en costumes historiques (pages 76-80).
- La lutte contre la mère qui suscite le nom de «*Chamomor*» (page 84).
- Le tournoi d'athlétisme auquel participe Christian (pages 98-99).
- L'aventure du voyage sur l'"Elga Dan" qui est imaginée avec une fantaisie débridée, mais se termine piteusement (pages 150-160).
- L'assassinat et le suicide du jardinier (pages 164 et 165), événements qui, cependant, n'ont aucune incidence sur la suite, comme, plus loin, la terreur semée par Trois, le nouveau chat de Chamomor (page 169).
- La lutte frénétique et comique d'Einberg pour reprendre à Zio Bérénice, elle-même en proie à un grand trouble (pages 210-211).
- La tentative d'évasion avec Constance Chlore (pages 222-223).
- La mort brutale de Constance Chlore (pages 225-227), moment de grande intensité.
- La résistance à Zio (pages 238-242, 250-253).
- Le renvoi de l'école, la séquestration, l'évasion extraordinaire et le retour paradoxal (pages 265-266).
- La correction infligée à Mordre-à-Caille (page 269).
- L'escapade avec Constance Kloür et ses suites : colère des parents, ivresse, délire, incendie (pages 278-282).
- Le spectacle de danse et la mutinerie de Bérénice (pages 289-292).
- Les retrouvailles décevantes avec Christian (pages 312-316).
- La guerre entre Israël et les Arabes qui a été mentionnée dès la page 108, à laquelle partent le «*rabbi*» Schneider (page 129), puis Bérénice (page 326) qui fait partie d'une milice, s'y affronte avec Rosenkreutz (page 357), s'y commet avec Céline (pages 370-372) et Gloria avec laquelle elle se retrouve à «*l'avant-poste 70*» (page 376) où, ayant le sentiment d'être condamnées à mort, elles ont à nourrir un feu dans le silence inquiétant des Arabes (page 377), Bérénice, par sa faute, déclenchant

l'attaque (page 378), prenant Gloria comme bouclier, et étant considérée comme une héroïne (page 379). Ainsi, dans les quatre dernières pages, s'accumulent des événements accélérés, un certain suspense est créé, pour une fin précipitée, quelque peu plaquée car la mission de l'entretien d'un feu est quelque peu ridicule. Mais cette fin apporte au livre, qui s'est ouvert par ce coup d'archet magistral, «*Tout m'avale*» (page 9), la justification de son titre car Bérénice, étant devenue parfaitement cynique et étant victime de la peur et de la lâcheté que lui impose son corps, est bien «*l'avalée des avalés*», la plus avalée des avalés que nous sommes tous puisque nous sommes tous victimes du temps, de l'âge.

Ainsi, de l'enfance à la post-adolescence, dans ce roman d'éducation moderne aux étapes désabusées, elle passe par trois milieux répressifs nettement situés, a, plusieurs fois, l'intention de partir (pages 115, 150, 222, 229), mais y renonce chaque fois. Aussi, le temps passant, si apparemment on assiste à une progression de sa résistance, de son durcissement, elle n'échappe pas à l'avalement qui est accompli par la lâcheté finale : le livre aurait pu se terminer sur ce qui est son titre car c'est alors que Bérénice est «*l'avalée des avalés*».

Et, si l'exposé du thème de la crainte de l'avalement, de la réponse qui lui est donnée, qui est repris et développé tout au long, qui est accompagné de bien d'autres réflexions diverses, fait du roman une œuvre philosophique, il souffre d'un ressassement tel qu'on a pu avancer qu'il serait meilleur s'il comptait cent pages de moins.

D'autre part, le tableau comique de la dissension entre des parents qui se sont si mal unis, qui ne cessent de se déchirer, qui se séparent puis se réconcilient, est assez conventionnel, même si leur passé, à lui seul, est un roman plutôt rocambolesque : la rencontre à Varsovie, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, de ce soldat juif canadien et de cette Polonaise catholique âgée de treize ans («*Tu n'étais pas si dédaigneuse quand je t'ai trouvée, à Varsovie, dans l'égout. Tes frères, MM. les colonels, collaboraient. Tes frères, MM. les Polonais venaient de te violer*» [page 104]) qui, pour sauver ses frères, collaborateurs des nazis, s'est prostituée (page 132).

Alors qu'elle montre l'imagination comme néfaste chez les autres («*Ils sont victimes d'un complot, dupes d'une imagination.*» [page 42] - «*Si les êtres humains s'obstinent à croire à des lions, des raies, des loups, des anguilles, des hyènes et des tricératops où il n'y a qu'un pou, ils ne pourront jamais trouver de remèdes aux maux dont ils souffrent.*» [page 287]), elle-même s'y livre avec la plus grande liberté, on assiste à l'épanchement d'un imaginaire en constante invention :

- «*J'imagine toutes sortes de choses et je les crois, je les fais agir sur moi comme si elles étaient vraies.*» (page 21).
- «*J'aime mieux croire que je me suis sevrée moi-même, que, dans un grand élan d'orgueil, j'ai mordu le sein de ma mère, que j'avais des dents de fer rouillé et que le sein s'est gangrené.*» (page 21).
- «*J'ai à élever un échafaudage, à construire une échelle, une échelle si grande que je pourrai mettre mes mains dans l'azur. Quand je descendrai, j'aurai les cheveux pleins d'azur, tout comme on a les cheveux pleins d'eau quand on sort du fleuve.*» (page 27).
- «*Ma mère [...] passe au son du cor entre deux rangées serrées d'archers à hoqueton de brocart*» (page 32).
- «*J'aime imaginer que nous sommes deux pierres que j'ai entrepris de greffer l'une à l'autre avec mon sang. Un dialogue sera établi entre deux pierres.*» (page 41).
- «*Christian n'existe pas. Donc, je l'ai créé. Donc, gaiement, continuons de le créer !*» (page 73).
- Pourtant, Bérénice reconnaît : «*Rien n'est plus dénué de surprises, plus ennuyeux, que les pays qu'on crée soi-même.*» (page 127).
- Elle imagine à l'avance l'aventure du voyage maritime avec Christian : «*De l'autre côté des ténèbres et du silence, les officiers ordonnent, les matelots jurent, les dauphins jouent à saute-mouton, les albatros se laissent glisser de haut en bas du vent, le soleil brille, la mer se déchire à l'étrave, l'"Elga Dan" marche. Et, bientôt, nous atteindrons le bout du monde. C'est une pentapole à vingt couleurs et vingt portes, une pentapole au rire plus grand que l'air, une pentapole à la danse plus grande que le vol des oiseaux, une pentapole groupée autour de l'abside.*» (pages 153-154).
- «*Quand je serai grande [...] je serai partie pour un lieu d'où l'on ne revient pas, un lieu où l'on arrive en passant par des lieux où l'on ne s'arrête pas. Je monterai Pégase et monterai à l'assaut de*

l'Olympe, comme les Titans, comme Ajax d'Oïlée, comme Bellérophon. Je mourrai en pleine force, de l'explosion même de ma violence. Je me mesurerai à la mort en plein midi, plein éveil, pleine gloire. [...] Je sais que la lutte sera vaine. Je sais que mes soldats et mes chevaux devront donner l'assaut du bord d'un gouffre. Mais je me battraï quand même. S'il faut perdre, autant perdre beau. S'il faut que mes soldats et mes chevaux tombent au fond de l'abîme au premier pas de la charge, autant que ce soient mes chevaux les plus rapides et mes soldats les plus courageux.» (pages 161-162).

- «Je donne arbitrairement une autre forme à toute chose qui, par son manque de consistance ou par son immensité, est impossible à saisir... et alors, à la faveur de cette autre forme, je saisis la chose, je la prends dans mes mains, dans mes bras, mais surtout : dans ma tête. [...] J'adhère de toute l'âme aux représentations fantaisistes ou noires que je me forge ainsi de ces choses et de ces activités. Par exemple, j'affirme que la terre (que les meilleurs astronomes n'ont pas encore comprise) est une tête d'éléphant roulant à la dérive dans un fleuve d'encre bleu azur [...] J'affirme que la lune est une tête de mort qui pend par un fil d'araignée du plafond noir d'une chambre qui est ma grande chambre. [...] J'affirme que les étoiles sont des grillons, des criquets. Les ténèbres sont une agglomération de uhlands noirs, un magma de uhlands noirs en fuite vers le siège de Québec, de Waterloo, de Verdun. J'affirme que tout ce qui touche ma peau est une chenille. Quand Constance Chlore m'embrasse sur le front, je crois, dur comme fer, qu'une chenille me passe sur le front, une chenille orange et noire. [...] Chamomor est debout au milieu d'une rue d'une ville du Danemark, elle m'attend fixement et je la hais.» (pages 206-207).

- «Nous jouons à nous imaginer que nous sommes immobiles et que c'est la ville qui marche, que la ville s'écoule de chaque côté de nous comme un fleuve. Nous regardons les angles des édifices glisser vers nous comme des étraves. Tête en l'air, nous voyons les immenses néons passer au-dessus de nous comme des ptérodactyles et nous découvrir comme par rotation la clai fantastique de leur armature noire. Une enfilade d'automobiles stationnées processionne en silence à notre rencontre. Une maison de rapport isolée dans un terrain vague tourne sur elle-même comme un mannequin vivant et nous découvre successivement trois de ses quatre faces. Une rampe de réflecteurs fixée au faite de la façade d'un grand magasin retient notre attention. Les couleurs éclatantes des drapeaux qu'elle éclaire se tordent dans le noir absolu du ciel. Un trolleybus nous abandonne sous une voie surélevée. Sous la voie surélevée, nos pas résonnent comme dans une cathédrale vide. Excitées par l'écho, nous nous mettons à courir entre les énormes piles de béton. Plus nous courons vite, plus, en se répercutant, nos pas ressemblent à des applaudissements.» (pages 222-223).

- «Si demain j'étais nommée reine de la terre, il me suffirait d'une heure pour la tirer du fossé. Je décrèterais d'abord, vite, la guerre, un état de siège perpétuel entre les deux parties du globe séparées par le degré de latitude zéro. Mes traîtres, ceux de mes sujets qui seraient surpris en train de parler d'entente ou de soumission, n'auraient pas la tête tranchée ; un supplice plus raffiné leur serait réservé : l'ennui horaire. Leur vie serait divisée en heures, et ils seraient condamnés à compiler des statistiques jusqu'à leur dernier spasme, assis sur une chaise dans une cage de quelques portes et quelques fenêtres. Je créerais ensuite, dans le pire soubassement de mon royaume, une enclave interdite appelée République de l'Amour où, dans l'attente d'une autre solution, quelques milliers de femmes et une dizaine d'hommes rendus aveugles et sourds assumeraient exclusivement la tâche de reproduire l'espèce. Je déclarerais traître tout soldat d'un sexe trouvé en train de trouver joli ou triste un soldat de l'autre sexe, traître et, donc, passible du supplice de l'ennui horaire. [...] Donc, je suis la souveraine de la tête d'éléphant depuis trente-quatre ans. Il a suffi de neuf ans pour que les villes s'effondrent et que l'humus se mette à s'accumuler sur leurs ruines nivelées. Les villes ne devaient la solidité de leurs structures qu'à la circulation d'automobiles. Par la bouche d'un canon énorme, les automobiles ont été lancées, une à une, dans l'océan Pacifique. Comblé de ce fait, l'océan Pacifique est devenu arable. Les déserts de Gobi et du Sahara, ayant absorbé les eaux de l'océan Pacifique, sont devenus arables eux aussi. Habités au port de l'armure et au maniement de l'arquebuse et de la pertuisane, ceux du sexe féminin d'entre les êtres humains ont peu à peu perdu leurs protubérances et leur exubérance. Dans les batailles où mes guerriers s'entretuent, sans distinction de couleurs, pour la seule cruauté de la chose, quand l'un d'eux tombe, on ne s'occupe pas de savoir de quel genre il est. Pour se prononcer avec assurance au sujet du genre de ce guerrier, anonyme comme

tous les autres, il faudrait lui ouvrir le ventre ; ce qui nécessiterait l'emploi d'un chalumeau oxyhydrique, étant donné qu'avec le temps le sang et la chair des guerriers se sont greffés à l'acier de leur armure. D'ailleurs, le genre d'un guerrier, mort ou vif, n'intéresse plus personne. À la République de l'Amour, les choses vont bon train. Les gynécologues qui en sont les maîtres se montrent bouffis d'orgueil dans les rapports qu'ils m'écrivent à l'encre quotidiennement. Bientôt, en effet, c'en sera fait de la République de l'Amour : rendus inutiles, ses frontières et ses écoeurants habitants sont sur le point d'être rasés et balayés. Demain, par la seule mastication d'une fleur de marrube, fleur d'une excessive âcreté, mes mirmillons et mes rétiaires, devenus de véritables phénix, pourront se reproduire d'eux-mêmes, pourront, comme par fission, se donner vie nouvelle, corps nouveau, armure neuve. L'immortalité est atteinte et, ce qui n'est pas à dédaigner, elle est à prendre ou à laisser. L'énorme canon qui a servi à lancer les automobiles dans l'océan Pacifique a été poussé dans l'Aral du haut d'une montagne de l'Elbourz (qu'il a fallu adapter géographiquement à ce propos), en même temps que toutes les armes non portatives et trop destructrices. Par ailleurs, sur la tête d'éléphant, il n'y a plus un seul chalumeau oxyhydrique.» (pages 245-247).

- «Quand il [Dick Dong] aura oublié que nous sommes garçon et fille, il sera fils du Vent et du Feu, et, quand je l'embrasserai, son âme frémira avec la pureté du ruisseau qui frémit sous le souffle du vent et l'éclat du soleil.» (page 249).

- «Je n'ai pas évité les écueils, monsieur le professeur de chimie ! J'ai filé droit sur des archipels entiers et je les ai vus éclater, voler en miettes comme une migration d'aigrettes endormies où tombe une bombe. Déferlant sur la plaine continentale avec l'impétuosité du Mississipi, j'ai tout brisé, j'ai déraciné tous les arbres, j'ai fait sauter toutes les digues, j'ai emporté comme coquilles de noix tous les quais ! Et je pourrai bientôt me répandre dans un golfe clair et immense pour me mêler là à un de ces courants qui font voler l'océan par-dessus les frontières de la terre et par-dessus les étoiles ! [...] J'ai taillé dans le roc vif, à partir du fond de mon Annapurna, une cheminée jusqu'à la lumière, jusqu'au sommet des choses ! [...] Assise sous ma haute montagne [...] je respire enfin l'air et la lumière !» (pages 264-265).

- «Soudain, à partir du point que je fixe, une pyramide naît, s'emplit, se développe, descend, s'avance vers moi. Je vois la section de la pyramide grandir, grandir, grandir. Je sens la pyramide fondre sur moi, m'écraser, m'englober, croître à la vitesse d'un train, pousser au-delà du plancher, au-delà du sol, au-delà de l'univers.» (page 365).

Cette imagination est aussi le fait de Constance Chlore : «Constance Chlore me prédit qu'un jour je mendierai aux portes de Séville. Je me demande où elle prend des prédictions pareilles. Elle doit avoir vu un opéra quelque part.» (page 217) : n'a-t-elle pas plutôt vu le tableau "Le jeune mendiant" de Murillo, peintre de Séville ?

Du fait de cette imagination effervescente, à l'action principale se greffent des récits fantastiques, des visions oniriques, des hallucinations :

- L'histoire de «la pauvre Mère Saint-Denial», histoire où l'on remarque l'habileté narrative (la surprise créée par «Les nonnes ne s'inquiètent pas. Elles se scandalisèrent» ; le changement de focalisation et le passage au présent avec «La sacristine aime courir»), l'usage du style noble et archaïque avec «Elle se demande que résoudre»), le déferlement du fantastique, la cellule de l'abbesse qui manqua à ses devoirs s'ouvrant sur des milliers de rats, et l'exorciseur y découvrant «deux squelettes carbonisés» (pages 61-64).

- La tragédie de l'ondatra pris au piège mais à ce point épris de liberté qu'il «pratique la vivisection avec une détermination presque haineuse» (page 68).

- La croisade de Christian, «sacré chevalier», parti «derrière Gautier Sans-Avoir» chez «les Niams-Niams», tombé «glorieusement sous les murs de Nicée» (page 73).

- Le «cauchemar» (page 105) qui est pourtant un tableau réjouissant pour Bérénice car, dit-elle, «tout est à moi, tout m'appartient».

- L'imagination d'un Christian à sa merci : «Il était blessé, il baignait dans son sang. Je n'aurais eu qu'à lui donner le coup de grâce.» (page 106).

- Le «*cauchemar*» (page 115) de la «*vieillard aveugle*» qui pue, sur laquelle «*grouille une immonde fressure*», la «*coince*», la «*presse*».
- «*L'histoire de la chenille emprisonnée dans la main*» citée page 149 mais qui a été apparemment oubliée en chemin par Réjean Ducharme !
- L'imagination d'une transformation en oiseau : «*Je me sens des ailes grandir aux dépens de mon corps, s'élargir, se gonfler au hasard des coups de vent et m'arracher du sol. Je me fais libre. Je pousse des serres aussi. Elles sortent déjà par le bout de mes doigts, faisant éclater au bout de leur ivoire la laide et vile mue qu'est la peau. Déjà, elles me tordent les doigts, me tendent les mains. Bientôt, je pourrai regarder le soleil en pleine face sans être éblouie, comme un aigle.*» (page 189).
- Le rêve étrange : «*Je suis dans un vaste temple hypostyle. Je suis au bout d'un long cloître dont les voûtes d'arêtes sont si hautes qu'elles m'entêtent [belle allitération]. Chamomor porte au poing un serpent noir et jaune sifflant de colère. Elle me noue le serpent autour des reins et il se change en une ceinture de cailloux glacés. Soudain, comme pour un adoubement, je suis agenouillée et elle me touche les épaules du plat d'une lourde rapière. Comme les cailloux, la rapière est glacée. Je me tourne. La vitre inférieure de la fenêtre est brisée et le vent souffle de la neige jusque sur mes couvertures. Revoilà Chamomor. Elle me donne le sein. Le lait est merveilleusement chaud. Le sein se change en une boule de cristal qu'étreignent les doigts crochus d'une sorcière. À l'intérieur de la boule, je plonge dans une forêt profonde où court un être hideux qui, bien qu'il soit sans tête et sans bras, rit à m'en faire éclater les oreilles et me caresse le front du bout des doigts.*» (pages 189-190).
- L'utopie d'une «*République de l'Amour*» (pages 245-247).
- Le cauchemar de la page 263 : «*J'ai les mains en sang ; le chanvre du hauban les a meurtries comme la râpe la carotte. Je pends à un hauban qui se balance dans le vide depuis le plafond de l'univers. Afin de ne pas tomber dans le vide, il faut que, des seules forces de mes mains, je soutienne tout le poids de mon corps et tous les poids de mon âme.*»
- Le délire d'une navigation épique (page 264).
- «*L'histoire d'une égoïne*» qui est en fait celle de Grisée et d'Eérsig en proie à l'incommunicabilité jusqu'à ce qu'elle soit rompue par l'emploi d'une égoïne avec laquelle cependant Grisée «*se trancha le cou*» (pages 287-288).
- L'histoire de la rue puante qui est mariée à Barnabé, «*une rose*» (! ! !), histoire cependant soudain laissée en suspens (page 302-303).
- L'aventure des «*quarante aquariums*», dont «*l'aquarium des amibes*» qui contient «*trois millions d'amibes*», réunis par Chamomor pour plaire à Christian, aventure qui, dans un romanesque débridé, lui fait «*noliser la jonque pleine de trous de deux jeunes pirates d'un faubourg de Kagoshima*» pour aller à la recherche de «*poulpes blancs*», affronter une tempête où les «*deux pirates se sont dégonflés*», tandis qu'elle continua à nager, parvint chez les Aïnos de «*l'archipel Amani, au sud du Japon*» (page 305), s'empara des poulpes, un exemple de ses poissons extraordinaires qu'elle réunit au prix de longues recherches (pages 306-308).
- L'entretien qu'a Chamomor avec «*un horloger de race nègre*» qui, arrivé les mains vides, tire de ses poches, comme d'autres des lapins de leur chapeau, d'innombrables horloges avec lesquelles «*on pourrait encercler la terre*», qui sort même de sa poche «*un mât plus grand que la tour de Radio-Canada au bout duquel flotte le drapeau suisse*», qui produit enfin «*une petite horloge transparente, à quatre cadrans*», dont les aiguilles d'abord ne tournent pas puis «*tourment si vite qu'elles font du vent*», horloge que Chamomor lui paie, tandis qu'il remet toutes les autres dans ses poches (pages 316-319).
- L'esquisse d'un autre roman : celui de la vie que pourraient mener Bérénice et Christian, dans «*un meublé crasseux et truffé de cafards, dans un sous-sol, dans le quartier de Montréal où les pires taudis sont*» (vie qui est celle que vivent Mille Milles et Chateaugué dans «*Le nez qui voque*» ou André et Nicole dans «*L'hiver de force*»), où elle l'entretiendra, «*comme dans les films français la péripatéticienne parisienne entretient son Jules*», ce qui leur permettra d'aller à Cunaxa sur les traces de Xénophon, toutes propositions auxquelles il répond : «*Non, imperceptiblement mais rigidement*» (pages 323-325).
- L'apologue des pages 340-341 où est évoquée «*une coupe à laquelle personne n'a jamais bu*», mais qui demeure énigmatique et est vite abandonné.

- «*L'envie d'ouvrir de bas en haut le ventre que des fourmis rouges rongent et que des hippopotames blancs piétinent.*» (page 343).
 - La garde montée par Bérénice «*devenue deux*» «*de chaque côté du grand portique de l'église [...] en pourpoint de soie et en grègues barrées, pointant un revolver de deux de mes mains, tenant captif contre chacun de mes ventres avec mes deux autres mains un lion enragé.*» (pages 343-344).
 - Le rêve de la vie en Terre Adélie d'une Bérénice mâle, âgée de «*deux cent trente-neuf ans*», dont chacune des «*nombreuses femmes met bas, annuellement, une baleine.*» (pages 349-350).
- Il faut regretter que tous les éléments de cette construction polyphonique ne présentent pas tous la même pertinence : beaucoup ne sont que d'exubérantes et extravagantes expansions !

Le texte est divisé en soixante-dix-neuf chapitres d'une à sept pages, numérotés, sans titre. On remarque l'absence du chapitre 64 (page 299) qui pourrait s'expliquer (encore qu'avec Réjean Ducharme...) comme une façon de marquer l'adieu définitif de Bérénice à Constance Chlore. Chaque chapitre se termine sur une note forte ou contrastée :

- fin du chapitre 6 où la montée de l'exaltation est nette : «*Avoir quelqu'un dans la tête, c'est comme y avoir une épée. Je veux entrer, comme une épée, dans la tête de Christian. Et son épée, je la briserai sur mes genoux. Et l'épée de Constance Chlore, je la romps. L'épée du Dieu des Armées, je la casse. Mon cœur, je l'arrache, le jette dans le fleuve.*» (pages 34-35) ;
- fin du chapitre 8 où la chute : «*Vacherie de vacherie !*» (page 44) vient contredire l'exaltation avec laquelle a été développée toute une théorie ;
- fin du chapitre 9 où «*Embrassant au passage les nymphes qui habitent les peupliers*» (page 48) est une allusion mythologique qui clôt un moment de calme bucolique ;
- fin du chapitre 10 (page 51) où Bérénice marque bien son accord avec Christian ;
- fin du chapitre 11 où le «*Veux-tu, toi?*» (page 56) est la demande bouffonne que fait Bérénice à sa rivale, Mingrèlie, pour qu'elle lui apprenne à patiner ;
- fin du chapitre 12 : «*Gai, luron, gai ! Je suis bouleversée.*» (page 61) ;
- fin du chapitre 14 où la reprise des paroles d'une chanson populaire et vulgaire est bouffonne après un épisode émouvant (page 69) ;
- fin du chapitre 15 où la volonté de puissance s'exprime de façon extravagante (page 75) ;
- fin du chapitre 17 où est commenté l'empoisonnement du chat : «*Victoire facile ! Vacherie de vacherie !*» (page 85) ;
- fin du chapitre 19 où Bérénice affirme son dessein à l'égard de Christian : «*J'attends que mes forces soient faites, d'être assez forte pour l'arracher aux autres jardiniers.* » (page 95) ;
- fin du chapitre 20 où, la défaite au lancer de javelot étant pour Bérénice une occasion de le reconquérir, elle proclame : «*J'aime voir Christian triste. Plus la vie le rendra triste, plus il aura besoin de quelqu'un pour le plaindre. Et, quand vient l'heure de plaindre, il ne reste plus que moi.*» (page 100) ;
- fin du chapitre 21 où, dans un «*cauchemar*», Bérénice constate : «*Tout m'appartient ici. Tout est à moi.*» (page 105) ;
- fin du chapitre 24 où, dans un autre «*cauchemar*», «*une vieille aveugle*» la «*coince*», la «*presse*» (page 115) ;
- fin du chapitre 25 qui est marquée par un sursaut d'énergie (page 125) ;
- fin du chapitre 28 qui est une réaction à la faiblesse physique et morale qui marque le chapitre : «*J'ai rechoisi de vivre. Je m'en promets.*» (page 128) ;
- fin du chapitre 30 où la succession d'appellations «*Ti-Hibou. Ti-Singe. Titanique*» est un jeu de mots significatif car la dernière, qui est contrastée, annonce un thème qui va se révéler important (page 137) ;
- fin du chapitre 32 qui est un rappel de la promesse que Christian a faite à Bérénice de l'«*emmener au bout du monde*» et une indication de la déception : «*Il n'a encore rien fait.*» (page 150) ;
- fin du chapitre 33 où Bérénice annonce qu'elle fera parler Christian (page 160) ;
- fin du chapitre 35 où elle annonce la lutte qu'elle mènera contre «*Trois*», le nouveau chat de Chamomor (page 168) ;
- fin du chapitre 39 où Bérénice émet des menaces (page 186) ;

- fin du chapitre 41 où s'impose la figure romantique qu'elle est pour Constance Chlore (page 198) ;
- fin du chapitre 43 où Bérénice oppose sa violence à la volonté de sacrifice de Constance (page 211) ;
- fin du chapitre 44 qui exprime un dessein d'énergie (page 221) ;
- fin du chapitre 46 d'une froideur étonnante après l'émotion qui précède (page 227) ;
- fin du chapitre 48 où apparaît soudain l'idée de la soumission au «*titan*» (page 233) ;
- fin du chapitre 50 où Bérénice se fait encore une fois menaçante (page 239) ;
- fin du chapitre 57 où elle conclut l'épisode de la correction infligée à Mordre-à-Caille par : «*Je m'en fiche tellement.*» (page 270) ;
- fin du chapitre 60 où elle se fixe, dans sa relation avec Jerry de Vignac, un but scandaleux (page 286) ;
- fin du chapitre 61 qui est un appel à la tendresse pathétique et comique à la fois (page 292) ;
- fin du chapitre 63 qui est un défi énigmatique : «*Que voulez-vous? Un verre d'eau à l'espagnole.*» (page 299) ;
- fin du dernier chapitre où, après la lâcheté et le mensonge de Bérénice, elle constate : «*Justement, ils avaient besoin d'héroïnes.*» (page 379). Cette fin du livre compte énormément. Il faut envisager, dans une oeuvre, sa trajectoire complète.

Les paragraphes eux-mêmes sont organisés de façon à présenter un début modéré, une exaltation grandissante, une fin exarcebée dans la violence, la poésie, le décrochage bouffon.

La chronologie est linéaire. La première partie, où le passage des saisons est bien marqué, parfois avec une brièveté expressive (par ce chiasme : «*Une autre fois l'été. L'été, encore une fois.*» [page 74]) s'étend sur une ou deux années. La durée du séjour à New York est nettement indiquée : «*durant ces années d'exil*» (page 233) - «*ce que je fais depuis trois ans*» (page 238) - «*J'ai quitté l'île il y a presque cinq ans*» (page 293) - «*J'ai quinze ans.*» (page 296). La dernière partie s'étendrait sur quelques mois.

Dans cette structure qui s'organise selon une progression temporelle nette, la discontinuité est pourtant constante, parfois tout à fait déconcertante (le début du chapitre 19, page 91 - la phrase sur le Canada, page 208 - le jardinier et son suicide, qui sont évoqués page 165 et réapparaissent tout à fait gratuitement pages 284-285 - etc.), Ducharme se plaisant aux juxtapositions fantaisistes, aux enchaînements cocasses. Le cheminement sinueux est marqué de ruptures brusques, de sauts inattendus (pages 10, 21, 25, 26, 30, 51, 52, 57, 71, 81, 96, 105, 106, 127, 168, 186, 188, 202, 208, 235, 238, 242, 244, 250, 279, 285, 286, 289, 299, 302, 304, 320, 326 [où il y en a deux de suite sans aucune marque spéciale : d'abord de l'abbaye, où, devant le refus répété de Christian, Bérénice opte pour Israël, à l'avion ; puis de l'avion au «*rabbi*» Schneider, en Israël], 335, 337, 338, 339, 344 [trois de suite], 345, 346, 348, 350, 351, 364, 365, 366, 372, 374, 375, 376).

Il est rare que le changement de direction soit indiqué, mais on trouve ces exemples : «*Passons vite à un autre sujet.*» (page 179) - «*Passons à un autre sujet.*» (page 193). Le piétinement est délibéré et même souligné (page 354) ; la désinvolture d'une digression est indiquée : «*Je profite de l'occasion pour signaler que j'aime les avions parce que les avions de nuit portent une lumière de couleur au bout de chaque aile.*» (page 235) ; page 244, l'évocation des moineaux qui «*se cramponnent contre le vent*» est suivie de la mention : «*Ce qui m'amène à parler de mon association avec Dick Dong*», l'absence de liaison étant donc signalée ; la digression sur saint Honorat (pages 354-355) est bien traitée de «*parenthèse intempestive*», et d'ailleurs, après, le récit reprend avec les mêmes mots (page 355). Les passages d'un épisode à un autre se font souvent au milieu d'un chapitre : l'arrivée de «*la grande-duchesse de Mingrèlie*» (page 52), l'éclatement de la guerre entre Israël et les Arabes (page 108), la mention subreptice de Dick Dong (page 225), le passage non signalé à la claustration dans l'armoire à une promenade dans la rue (page 274), la mention soudaine de Jerry de Vignac (page 285), le passage en Israël (page 326). On peut donc considérer que Réjean Ducharme procède à une déconstruction systématique par l'ironie, tous ces effets étant soulignés avec humour.

La discontinuité tient souvent aux souvenirs qui envahissent Bérénice. Ils sont peu nombreux au début («*Quand j'étais plus petite*» [page 27] - «*Je repasse dans ma tête avec aigreur les samedis que nous avons eus dans l'île, Christian et moi.*» [page 198]), mais, après la mort de Constance

Chlore, s'imposent ceux qu'elle a d'elle (pages 272-274, 280), et ils sont particulièrement vifs quand elle est en Israël (pages 343, 349, 352, 354).

Du fait que la narration est au présent, le temps du récit coïncide généralement avec celui de la fiction. Mais, quand Bérénice fait une synthèse, le temps de l'action s'écoule plus vite que celui du discours.

Le point de vue est celui de Bérénice, un point de vue totalement subjectif, l'affirmation de cette subjectivité étant même au cœur du livre. Le texte est donc un monologue intérieur ou un journal intime où s'instaure une communication directe entre la narratrice et le lecteur qui est obligé d'assumer son regard. Y sont insérés la lettre de Christian (pages 110-111), la lettre à Christian (pages 174-175), le dialogue entre «*dame Ruby*» et son mari, Éliezer, qu'inventent Bérénice et Constance Chlore (pages 180-181), un texte de cette dernière (page 294) où elle appelle Bérénice «*Brisebille*».

Des dialogues pleins de vivacité rendent les relations entre les personnages, le débat avec un interlocuteur non identifié («*Si vous détruisez tout, de quoi allez-vous vous nourrir? - De rien, imbécile ! Et je mourrai de faim ! Mais, pendant deux jours, j'aurai été libre !*» [page 215]), le débat intérieur («*Je n'ai pas le droit de me sentir presque heureuse ! C'est ridicule ! C'est illogique ! Quoi? Je serais heureuse... après tout ce qui m'a été fait ! Je jette dehors ces sentiments ridicules et illogiques. À grands cris, je rappelle la haine et le désespoir. [...] Nous nous fichons de tout ça, me répond ma voix.*» [page 189]). On remarque ce passage abrupt, rendant l'émotion, du style indirect au style direct : «*Va-t-elle parler? Parle ! Parle ! Parle ! Dis-moi quelque chose !*» (page 226). Et le style indirect libre apparaît quand Bérénice cite subrepticement les propos de Chamomor : «*Je suis celle qu'Einberg avait tuée et qu'elle a ressuscitée avec de l'amour maternel.*» (page 149).

Parfois, Bérénice se permet une distanciation ironique :

- dans ces dialogues avec l'«*élève Constance Chlore*» : - «*Comment appelle-t-on, élève Einberg, ceux qui vivent dans des igloos? On les appelle Esquimaux, mademoiselle. Comment appelle-t-on, élève Einberg, ceux qui vivent dans des étages. On ne les appelle pas, mademoiselle, ils n'en valent pas la peine. Ce sont des êtres humains, élève Einberg, des hommes ! Vous me la baillez belle, mademoiselle.*» (page 186) - «*Élève Constance Chlore, quelle est votre solution? [...] Quelqu'un d'autre a-t-il une autre solution?*» (page 214-215).

- lorsqu'elle s'adresse à elle-même : «*Laisse-les faire. Débraie. Laisse aller. Qui sait où on t'emmène? N'as-tu pas le goût des surprises et des découvertes?*» (page 127) - «*Il ne faut pas perdre espoir, ma bonne Bérénice.*» (page 256) - «*Assez de spectres et d'ombres ! Du solide, s.v.p. ! Du courage aussi ! [...] Préfères-tu apprivoiser des illusions et étreindre des fantômes?*» (page 258) - «*Si tu t'es engagé dans un cul-de-sac, il faudra que tu reviennes sur tes pas. À qui que tu donnes ton angoisse, elle te revient. Où que tu caches ton angoisse, elle te retrouve. Même si tu cours aussi vite qu'une belette, ton fardeau te rattrapera.*» (page 310), ce dernier exemple faisant toutefois hésiter entre une Bérénice qui s'adresse à elle-même ou qui, cédant au tutoiement généralisé au Québec, interpelle le lecteur comme elle le fait sans aucun doute à d'autres occasions :

- «*croyez-moi*» (page 50).

- «*C'est Bérénice Einberg qui vous le dit.*» (page 287).

- «*C'est Bérénice Einberg qui vous le demande.*» (page 289)

- «*Mes amis, haïssons d'emblée !*» (page 375).

À ce lecteur, elle pose même une devinette : «*Je n'ai de nostalgie que pour un lieu. Et ce lieu, on y pénètre que par la crevasse d'où j'ai bondi. Qu'est-ce que ça veut dire...*» (page 334) : c'est évidemment l'utérus.

«*L'avalée des avalés*» présente donc une intéressante trame romanesque qui, si elle est animée d'un beau souffle, aurait pu être constamment tendue. Mais elle a été encombrée de tant de digressions qu'on a souvent l'impression de se trouver en face d'une mosaïque, d'un collage, ce qui a fait du roman, phénomène tout à fait unique au Québec en 1966, une œuvre baroque, encore plus déroutante par l'exubérance du texte.

Intérêt littéraire

Avec "L'avalée des avalés", on a un bel exemple de ces oeuvres contemporaines où on trouve ce que Ricardou a appelé «l'aventure d'une écriture» (qu'il opposait à «l'écriture d'une aventure»), où c'est l'écriture elle-même, bien plus que la vérité, qui engendre le roman. C'est un tempérament d'écrivain hors de l'ordinaire qui éclate ici. On sent que Ducharme aimait écrire vite, beaucoup, longtemps, follement, livrant tout un grouillement de vie et de sensations, toute une profusion d'images. Il l'indique bien lui-même : «Lorsque, chez un être humain, l'angoisse atteint une certaine intensité, on assiste à une diarrhée de mots.» (page 288), et Bérénice reconnaît qu'elle fait sa «diarrhée de jérémiades» (page 195). Il vida son sac, se confessa d'une façon cathartique : «Pour moi, un roman est des morceaux d'âme trop lourds lancés par une bouche à toutes les oreilles ouvertes.» Comme chez tout écrivain et chez toute personne qui ne peut pas ne pas s'ex-primer, le flux verbal fut chez lui la réponse à l'agression du monde, la protestation contre l'érosion du temps, le refuge dans l'imaginaire : «J'imagine toutes sortes de choses et je les crois, je les fais agir sur moi comme si elles étaient vraies.» (page 21) - «Je songe à des choses qui n'existeront jamais.» (page 91).

L'intérêt du roman tient à la puissance de la voix, à son énergie, à son euphorie, à sa fulgurance. De ce fait, il est difficile d'accepter qu'elle puisse être celle d'une petite fille (évolue-t-elle de l'âge de neuf ans à celui de quinze ans?) qui crache sa logorrhée à la face des autres et du monde : c'est Réjean Ducharme qui parle, mais il réussit une si puissante identification avec sa créature qu'on n'est pas gêné par ce truchement.

La langue, qui est prétendument une langue parlée, est en fait très riche, très travaillée.

LE LEXIQUE

Il présente une grande richesse et une grande variété.

Ducharme a utilisé des onomatopées ou des interjections dont certaines qu'il a créées :

- «Ah ! Ah ! Ah ! Ah !» (page 114) qui marque la satisfaction du professeur qui a pris une lève en défaut.
- «Boum !» (page 44) qui correspond bien au «coup de canon» dont la mention suit.
- «Dondondondaine» (page 129), qui est une parodie des refrains de chansons anciennes.
- «Drelin drelin» (page 263), qui n'est évidemment pas, sauf ironiquement, le son de la harpe dont il question à la phrase précédente.
- «Fouï» (pages 243, 257 où le mot est étiré : «Fou-ï ! Fo-u-ï !»), interjection qui s'emploie au Québec pour marquer l'étonnement, l'admiration.
- «Gai, Bérénice, gai !» (page 60) qui est une ellipse pour «que tu sois gaie !»
- «Gai, luron, gai !» (page 61) qui est le refrain d'une vieille chanson française.
- «Hi-han ! Hi-han ! Hi-han ! Hi-han ! Hi-han ! Hi-han !» (page 291) qui n'est pas ici, comme traditionnellement, le cri de l'âne, mais prétend restituer comme le galop de Jerry de Vignac s'éloignant.
- «Hmmmmm ! Hmmmmm !» (page 289) qui rend l'effet du baiser sur la bouche.
- «Ouaou ! Ouaou !» (page 278) qui est la transcription de l'anglais «wow !» («sensationnel !»).
- «Ouf» (page 100) qui indique le soulagement de Chamomor après le départ des cousins.
- «Pouah» (page 287) qui exprime bien le dégoût de Grisée.
- «Rataplan ! Rataplan !» (page 338) qui est inusité : on a plutôt «rantanplan» qui exprime le roulement du tambour.
- «Shhhh !» (page 172) - «shhhhhhhhh» (page 369) qui sont des interjections inventées par Ducharme, par lesquelles il semble vouloir marquer le désir d'obtenir le silence.
- «Taiäut ! Taiäut !» (page 121), qui, dans la chasse à courre, est le cri du veneur pour signaler la bête.
- «Veurf ! veurf ! veurf ! veurf ! veurf ! veurf ! veurf ! veurf !» (page 350), qui est une création qui laisse perplexe, comme le reste de la phrase qui est sans rapport avec le contexte.

- «Vlan !» (pages 39, 44), qui imite le bruit donné par un coup fort.
- «vrouch» : «À la vrouch que vrouch» (page 344), qui est une autre création qui laisse perplexe.

Le texte est parsemé de québécoisismes :

- «Aérobous» («avion») : «sur une piste de décollage, sous le ventre d'un aérobous» (page 101) - «un aérobous quadrimoteur» (page 290).
- «Allô !» («Bonjour !») : «Allô, petit singe !» (page 140).
- «À mort» («extrêmement» - «constamment») : «mystérieux à mort [...] gourmé à mort» (page 152) - «froid à mort» (page 165) - «ridicule à mort» (page 174) - «Ils sont aimables à mort. Ils sont heureux à mort. Ils sont heureux à mort parce qu'ils sont saints à mort. Ils sont saints à mort parce qu'ils sont hospitaliers à mort.» (page 187) - «Rire à mort !» (page 193) - «Tolérant à mort» (page 199) - «stupide à mort», «spirituel à mort» (page 213) - «en souffrent à mort» (page 271) - «je porterai une barbe artificielle à mort.» (page 325) - «Elles ont l'air d'avoir à mort ce que Chamomor appelle la foi.» (page 326) - «compliqué à mort» (page 368).
- «Avant-midi» («matin») : «Je passais l'avant-midi chez dame Ruby et l'après-midi chez le rabbi Schneider.» (page 112).
- «Barré» («rayé») : «grègues barrées» (page 343).
- «Bon» («fort» - «capable» - «valeur») : «Je me trouve bonne.» (page 52) - «Elle [Chamomor] doit se trouver bonne.» (page 81).
- «Bout» au sens d'«opinion») : «chacun [...] tient son bout.» (page 13) ; au sens de «Direction») : «de bout et d'autre» (page 41) ; au sens de «Partie») : «des bouts de rire» (page 359).
- «À travers les branches» («par hasard») : «J'ai entendu dire, à travers les branches, que...» (page 230).
- «Beurré» («enduit») : «C'est beurré de cendre et de sang partout.» (page 21).
- «Casque» («chapeau») : «Lagimonière rabattit les oreilles de son casque de poils.» (page 353).
- «En avoir plein son casque» («en avoir assez», «en avoir ras le bol») : «j'en ai eu plein mon casque.» (page 330).
- «Châssis» («fenêtre») : «J'ouvre, avec une lame au fil de diamant, un châssis dans les ventres les plus prometteurs» (pages 335-336).
- «Chaudière» («seau en métal») : «Il y a une bouteille de champagne dans une chaudière» (page 284). Que le lecteur non québécois soit rassuré : elle est mise au frais !
- «Chien» («personne méchante») : «Il n'y a pas plus chien qu'un être humain» (page 97).
- «Cogner des clous» («dormir assis, avec la tête qui hoche de temps à autre») : «Constance Chlore cogne des clous» (page 224).
- «Compléter» («terminer») : «Après avoir complété un cours de cor anglais» (page 218).
- «Une couple» («deux choses de même espèce») : «une couple de mois» (page 194).
- «Creux» («profond») : «j'ai le cœur creux» (page 234).
- «Débâtir» («démolir») : «débâtir un columbarium [...] débâtir toute la terre» (page 271).
- «Débattre» («palpiter») : «me faire débattre le cœur» (page 277).
- «Diable») : «en diable» («très fortement») : «Impatiente en diable» (page 313) - «sentir le diable» («sentir mauvais») : «Est-ce que je sens le diable?» (page 60).
- «Échapper quelque chose» («laisser échapper») : Christian «échappe son javelot» (page 98) - «Est-ce que je ne suis pas en train de tout échapper? "L'échappons-nous?" se demandait ce cher Rimbaud.» (page 334). La construction transitive du verbe «échapper» est un archaïsme qui subsiste au Québec et que Ducharme tint donc à justifier en se référant à Rimbaud qui, lui, a utilisé cette forme populaire pour évoquer la foi naïve des campagnes, dans "L'éclair" ("Une saison en enfer"), la citation exacte étant pourtant : «les échappons-nous?»
- «Éclairer» («faire des éclairs») : «il éclate, il éclaire, il tonne.» (page 68) - «Il tonne. Il éclaire.» (page 137).
- «Embarquer» («monter dans un véhicule») : «dans la jeep [...] embarque» (page 168).
- «Emplir») : «Se laisser emplir» («avaloir des histoires, des mensonges, des demi-vérités») : Mingrèlie doit penser que Bérénice «a une tête à se laisser emplir» (page 57) - Chamomor «s'attend à se faire emplir» (page 102).

- «*En criant lapin*» («rapidement») : «*démonter et remonter un mousqueton Lebel en criant lapin*» (page 338).
- «*En santé*» («en bonne santé») : «*Je suis en santé à pierre fendre. [...] Je suis si en santé que je me sens capable de tuer la terre d'un seul coup de poing.*» (page 147).
- «*En sapristi*» (expression qui sert de substitut à celle qui est, en fait, usuelle au Québec : «en maudit», mais était considérée comme sacrilège) : page 236.
- «*Être à (faire quelque chose)*» («Être en train de faire quelque chose») : «*Mes forces sont à se faire.*» (page 189).
- «*Face*» à la place de «visage» : «*se contracter la face*» (page 114).
- «*Faire*» («aller» - «convenir», d'habitude pour un vêtement) : «*Ma chambre ne me fait plus.*» (page 296).
- «*Se faire aller les bras*» («agiter les bras») : «*Il se fait aller les bras. Il dit qu'il bat la mesure.*» (page 18).
- «*S'en faire venir l'eau aux yeux*» («être ému aux larmes») : «*On admire, à s'en faire venir l'eau aux yeux*» (page 78).
- «*Se fermer les yeux*» («fermer ses yeux») : «*Elle se ferme les yeux [...] Tu te fermes les yeux*» (page 86, aussi pages 114, 170, 229).
- «*Flânage*» («paresse» - «indolence») : «*Pas de flânage !*» (page 146).
- «*Fort en thème*» («très bon élève», le thème étant plus difficile que la version lors de l'étude des littératures anciennes ; péjorativement : «personne de culture essentiellement livresque») : «*Les textes sanscrits cachent peut-être un message d'ordre cosmique que les milliards de forts-en-thème qui les ont lus n'ont pas compris.* » (pages 256-257).
- «*Goûter*» («avoir le goût» - «sentir») : les poèmes d'Émile Nelligan «*goûtent l'eau d'érable*» (page 203) - «*son souffle [celui de Constance Chlore] goûte l'eau de rose*» (page 220).
- «*Grand de*» («beaucoup») : «*Je n'ai pas assez grand d'yeux pour la regarder, pas assez grand d'oreilles pour tout entendre, pas assez grand de voix pour tout lui dire.*» (page 146).
- «*Gréer*» («équiper») : «*gréés d'un cahier, d'une plume et d'un encrier*» (page 65).
- «*Jouer au monsieur et à la madame*» («faire l'amour») : «*on voit deux collégiennes jouer ensemble au monsieur et à la madame [...] deux commères de la mythologie grecque jouer au monsieur et à la madame ensemble.* » (page 346).
- «*Lunettes fumées*» («lunettes de soleil») : page 312.
- «*Malade pour mourir*» (pages 62, 155, 275) : «*Malade à mourir.*»
- «*Mirer*» («miroiter», «scintiller») : «*Tout mire blanc ici*» (page 349).
- «*Misère*» («difficulté») : «*Depuis que le temps passe comme une anguille toujours plus vive et plus visqueuse, j'ai toutes les misères du monde à la garder dans ma main.*» (page 333).
- «*Monétairement*» («financièrement») : «*Qui n'est pas avalé [...] monétairement?*» (page 216).
- «*Montrer à*» («apprendre à quelqu'un à faire quelque chose») : «*montrer à patiner*» (page 56).
- «*Niaiser*» («perdre son temps») : «*Niaiser ou mourir?*» (page 129) - «*faire niaiser*» (page 59) : le mot est expliqué par ce qui le suit : «*et enrager.*»
- «*Noirceur*» («obscurité») : du fait des règles du sabbat, «*la noirceur des samedis*» (page 238).
- «*S'ouvrir les yeux*» («ouvrir les yeux») : page 304.
- «*Poupoune*» («terme affectueux ou péjoratif pour désigner une jeune femme») : page 180, il est affectueux.
- «*Pas parlant*» («muet») : «*les morts ne sont pas parlants*» (page 227).
- «*Pas pour rire*» («sérieusement» - «efficacement») : «*elle ne patine pas pour rire*» (page 56).
- «*Pire que pire*» : «*elles vont du mauvais au pire que pire*» (page 112) - «*mon désespoir est pire que pire*» (page 174).
- «*Poser un acte*» («commettre un acte») : «*se savoir responsable de chaque acte qu'on pose*» (page 43) - «*Poser un geste*» («agir») : «*Je n'ai pas encore posé de gestes*» (page 122).
- «*Prendre en pain*» («se coller ensemble» - «former une masse compacte») : «*Ses cheveux [...] comme pris en pain.*» (page 139).
- «*En quatrième vitesse*» («très vite») : «*Elle lui tombe sur le dos en quatrième vitesse.*» (page 136).
- «*Se ramasser*» («se retrouver») : «*Nous nous ramassons en plein cœur de la ville*» (page 222).

- «Recevoir avec une brique et un fanal» («recevoir de pied ferme») : «À l'abbaye, le maquereau nous reçoit avec une brique et un fanal.» (page 160).
- «Rognon» («rein de l'être humain ou d'un animal») : Bérénice s'inflige l'injure de «gros rognon» (page 334).
- «Un sans-allure» («imbécile» - «idiot») : «Tu veux faire un sans-allure de ton fils» (page 39).
- «Soufflé» («gonflé») : «Il va éclater comme un ballon trop soufflé.» (page 249).
- «Température» («temps qu'il fait») : «Parlerons-nous de la température maintenant? Le temps qu'il fait n'intéresse personne.» (page 314) : le réviseur qu'était Ducharme souligna donc cette faute généralisée au Québec !
- «Tenter» : «quand ça me tente» (page 377) : «quand ça me plaît».
- «Ti» («petit»), préfixe qui s'emploie familièrement : «Ti-Hibou. Ti-Singe.» (page 137) ; on trouve ailleurs «petit hibou» (pages 84, 92).
- «S'en venir» («venir») : «L'ivresse s'en vient.» (page 281).
- «Vivoir» (page 369) : traduction québécoise de «living-room».

Certains de ces québécismes sont en fait des anglicismes :

- «Confortable» («à l'aise», «très bien») : «Avec tout cet acier entre moi et le monde, je me sentais merveilleusement bien, je me sentais en sécurité, j'étais confortable» (page 338).
- «Confrontation» («affrontement») : «un état de confrontation avec son angoisse» (page 310).
- «En aucun temps» («in any time» : «à aucun moment», «jamais») : «Mais je n'aime pas me faire réveiller en aucun temps, même quand je ne dors pas !» (page 368).
- «Gazoline» (page 126) : «essence».
- «Mettre l'épaule à la roue» : «Je mets mon épaule à la roue» (page 126) ; l'expression est calquée sur l'anglais «to put one's shoulder to the wheel» ; dans beaucoup de contextes, l'équivalent français est «mettre la main à la pâte».
- «O.K.?» (pages 197, 330).
- «Opportunité» («occasion») : «une opportunité inespérée de déménager du baraquement» (page 347).
- «Stadium» («stade») : «stadium de Vancouver» (page 318).
- «Support» («soutien») : «Les deux amants, voulant nous rendre grâce de notre support» (page 347).
- «Tuile» («carreau») : «les treize tuiles du rectangle de carrelage» (page 270).

Sont plus étonnants de nombreux mots ou expressions qui sont typiquement français (du «français de France» comme on le spécifie au Québec), qui appartiennent même à l'argot, qui dans de nombreux cas, ne sont pas compris de la plupart des lecteurs québécois :

- «Faire de l'air» («partir», «s'écarter», la métaphore portant sur le déplacement d'air causé par un mouvement, une course rapide) : «De l'air !» (page 184).
- «Aller comme sur des roulettes» («aller parfaitement et avec facilité») : «La famille marche mal, ne roule pas sur des roulettes, n'est pas une famille dont le roulement est à billes.» (pages 11-12) - «Tout va comme sur des roulettes !» (page 175).
- «Armoire à glace» («armoire à vêtements munie d'un miroir sur la porte» à laquelle on compare un individu à la carrure impressionnante) : L'expression habituelle est réduite quand Bérénice lutte contre un braconnier qui lui paraît «bâti en armoire» (page 69).
- «À tout casser» («extraordinaire», «irrésistible») : «Ma beauté à tout casser» (page 180).
- «Bichonner» («avoir des attentions délicates pour quelqu'un» - «veiller à son bien-être») : «J'ai besoin [...] qu'on me bichonne» (page 342).
- «Blindé» («ivre») : «Il faut être blindé pour avoir des idées pareilles» (page 70).
- «Bourgeoise» («épouse») : «Ça fait faire ouf à sa bourgeoise.» (page 100).
- «Bûcher» («étudier», «travailler avec acharnement») : «La lettre de Christian [...] On sent qu'il a bûché, qu'il a fallu qu'il se torde le cerveau jusqu'à la dernière goutte.» (page 109).
- «Changer son fusil d'épaule» («changer d'opinion, de projets, d'activité») : Bérénice, constatant l'arrivée de la puberté, reconnaît : «Il a fallu que je change mon fusil d'épaule.» (page 218).

- «*Chauffer*» («être grave, sérieux») : «*Ça va chauffer ! En vérité, je vous le dis, ça va chauffer !*» (page 239).
- «*Chipie*» (page 84, dans la bouche de Chamomor) : «femme acariâtre, difficile à vivre».
- «*Cuit*» («perdu», «vaincu», «battu») : «*Quand je la vois, je suis cuite.*» (page 306).
- «*Dare-dare*» («aussitôt») : «*Ce qu'on me force à avaler, je le vomis, dare-dare.*» (page 122).
- «*Décimale*» («chacun des chiffres situés après la virgule [dans un nombre décimal]») - de là, «individu de peu d'importance») : «*pour exprimer que rien ne vaut qu'on s'y attarde, elle [Gloria] a l'habitude de dire : "C'est décimal"*» (page 344) - elle considère les autres comme des «*décimales*», et bientôt Bérénice elle-même (page 349), qui se donne ce conseil : «*Ne te laisse pas insulter par cette décimale.*» (page 357).
- «*Dégonflé*» («qui manque de courage») : «*Dick Dong a déserté le poste, s'est dégonflé.*» (page 262) ; «*mes deux pirates se sont dégonflés*» (page 307).
- «*Dher des dher !*» (page 267), orthographe fantaisiste pour «la der des der» qui s'est dit pour «la dernière des dernières», pour la guerre après laquelle il n'y en aurait plus.
- «*Endêver*» («enrager») : «*Si ma conduite peut les faire endêver, je suis bien contente*» (page 227) - «*Tu ne les fera jamais assez endêver*» (page 359).
- «*Faire une belle jambe*» («ne servir à rien») : «*Ça me fait une belle jambe.*» (page 165).
- «*S'en fichier*» («s'en moquer», «ne pas s'en soucier») : «*Je m'en fiche pas mal*» (page 80) - «*Je m'en fiche tellement.*» (page 270).
- «*Se fourrer le doigt dans l'œil*» («se tromper complètement») : «*Elle se fourre le doigt dans l'œil*» (page 96).
- «*Frousse*» («peur») : «*Ils ont eu la frousse*» (page 138).
- «*Gros bonnet*» («personnage important») : «*Cette guerre qui n'est, comme toutes les autres, qu'une affaire entre grosses têtes et gros bonnets.*» (page 130).
- «*Gueule*» : «*Grande gueule*» («personne bavarde, qui parle fort, qui parle plutôt qu'elle n'agit») : «*Les belles grandes gueules se gardent bien de dire aux pauvres imbéciles qu'il s'agit du droit du plus fort, du droit de ceux qui ont le plus de tueurs et de machines à tuer.*» (page 131) - «*Se fermer la gueule*» («se taire») : «*Je veux que nous nous fermions la gueule*» (page 315).
- «*Jules*» («souteneur», «proxénète») : «*la péripatéticienne parisienne entretient son Jules.*» (page 323).
- «*Main pleine de pouces*» (celle d'un paresseux, ces pouces l'empêchant de travailler) : «*Pour lui prouver que je n'étais pas une esclave aux mains pleines de pouces, j'ai essayé de l'éblouir.*» (page 308).
- «*Maldonne*» («mauvaise distribution des cartes», «erreur», «malentendu») : «*craignant qu'il n'y ait eu maldonne*» (page 200).
- «*Mettre les pouces*» («s'avouer vaincu», «céder») : allusion à la coutume antique de diriger le pouce vers le bas pour signifier la défaite acceptée) : «*Zio met les pouces*» (page 293).
- «*Moutard*» («jeune garçon»), masculin auquel Ducharme s'amuse à donner ce féminin : «*moutarde*» (page 13).
- «*Oeuf*» («imbécile») : «*le sale œuf*» (page 260) - «*sale œuf*» (pages 377, 378).
- «*Pacha*» (par analogie avec ce titre de gouverneur d'une province de l'empire ottoman, «chef d'un clan») : Zio est «*le pacha des Einberg*» (page 240).
- «*Paillard*» («débauché», «libertin») : «*Quand deux paillards ont atteint le septième ciel, il faut qu'ils reviennent sur leurs pas.*» (pages 310-311).
- «*Peloter*» («caresser, palper, toucher indiscretement et sensuellement») : «*Gloria [...] essayait de me peloter*» (page 361).
- «*Perdre les pédales*» («perdre ses moyens») : «*je perds les pédales*» (page 18) - «*j'ai perdu les pédales*» (page 226) - «*je me sens perdre les pédales*» (page 266).
- «*Pétrin*» («situation embarrassante d'où il semble impossible de sortir») : «*Nous ne serions pas dans un tel pétrin.*» (page 158).
- «*Pince*» («main») : «*serrer la pince*» (page 22).
- «*Les quatre fers en l'air*» («à la renverse, par terre», se disant d'une personne comparée à un cheval dont les quatre pattes quittent le sol) : Alors que Bérénice essaie de patiner devant Christian et

Mingrèlie, elle constate : «*Rien ne les fait plus rire que me voir choir les quatre fers en l'air.*» (page 56).

- «Se ramasser» («se relever lorsqu'on est tombé») : «*Ramasse-toi ! La gaieté fait briller l'âme, comme le soleil ! Gai, Bérénice, gai !*» (page 60).
- «*Ribambelle*» («longue suite de personnes ou de choses») : «*ma ribambelle de crimes*» (page 186).
- «Se rincer l'œil» : si le sens habituel de l'expression («regarder une scène érotique») est respecté dans «*Je me rince méchamment l'œil*» (page 86) car alors Bérénice regarde les caresses que se font Mingrèlie et Christian, il ne l'est pas dans «*Je me rince l'œil*» (page 126) car elle est censée observer alors l'intérieur de son corps ; et son emploi étonne encore dans «*Les yeux mats se rincent.*» (page 165).
- «Ruer dans les brancards» («regimber», «protester et opposer une vive résistance») : Chamomor demande à Einberg, au sujet de sa maîtresse : «*Rue-t-elle inconsidérément dans vos brancards d'or et de diamants?*» (page 102).
- «*Sapristi*» («juron familier, exprimant un vif sentiment d'étonnement, d'exaspération») : pour convaincre Bérénice, le rabbi Schneider «*a besoin d'avoir de l'éloquence en sapristi.*» (page 129).
- «Tirer les vers du nez à quelqu'un» («lui arracher adroitement des secrets») : «*Je lui tirerai les vers du nez.*» (page 160).
- «*Tourte*» («pâtisserie de forme ronde semblable à la tarte») : Bérénice s'inflige l'injure d'«*énorme tourte*» (page 334).
- «*Trempe*» («bain hâtif où l'on n'entre pas complètement dans l'eau») : «*le jour de la Yom-Kippour*», Zio fait «*sa pieuse et traditionnelle trempe*» dans l'Hudson (pages 239-240).
- «*Vacherie*» («chose désagréable, pénible, injuste, méchante») : «*La vacherie est faite pour les vaches. Mais, comme il n'y a rien d'autre, les hommes doivent s'en contenter, risquant ainsi de se retrouver bientôt à quatre pattes.*» (page 121) - «*Tu seras plus grande, plus instruite et plus profondément engagée dans la vacherie.*» (page 120). Ne se contentant pas de la simple «*vacherie*», Bérénice, à la façon de la Zazie de Queneau, la multiplie dans le désinvolte juron «*Vacherie de vacherie*» qui devient un véritable cri de guerre (pages 14, 20, 23, 57, 74, 75, 85, 209, 219, 267) ; mais peut-être le doit-elle à sa mère puisque celle-ci l'emploie page 88, page 104.
- «Voir quelqu'un venir avec ses gros sabots» («voir où quelqu'un veut en venir, tellement il cache mal ses intentions», les sabots exprimant l'idée de naïveté et d'épaisseur, le bruit de la marche en sabots étant suffisant pour révéler la direction, «voir» se substituant plus ou moins à «entendre») : «*Je les vois venir avec leurs gros sabots.*» (pages 22-23)

Le texte présente des mots et expressions anglais, sinon des phrases entières :

- «*miles*» (pages 157, 376), mais on trouve aussi «mille» (page 307).
- «*Barren Grounds*» (page 81) : Cette expression, qui signifie «terres nues», désignant une région du nord du Canada.
- «*Central Park*» (page 278) : parc de New York.
- «*Denial*» («reniement») d'où l'ironie du nom d'une religieuse : «*Mère Saint-Denial*» (page 62).
- «*Dick Dong*», nom d'un personnage qui est très significatif dans sa redondance puisque «*dick*» et «*donck*» signifient tous deux «pénis» (page 225).
- les prétendus titres de romans pornographiques (page 229) : «*I the Jury*» : «Moi, le juré», qui devrait plutôt être «*I the Fury*» («Moi, la fureur») comme on le constate page 301 - «*Kiss me deadly*» («Embrasse-moi terriblement») - «*The Hot Mistress*» («L'ardente maîtresse»).
- «*Felix the Cat*» : «Félix, le chat», nom qui, «*felix*» signifiant «heureux» en latin, permet cette réflexion : «*La félicité vient de la caresse des chats.*» (page 350).
- «*Fifth Avenue*» (page 278) : Cinquième avenue, artère de New York.
- «*Girl-friend*» («petite amie»), «*boy-friend*» («petit ami») : «*Je ne serai la girl-friend d'aucun garçon, et aucun garçon ne sera mon boy-friend*» (page 237).
- «*Glad to know you. Hope you'll like it here. Come on. Let me show you your room.*» (page 187) : «Heureux de vous connaître. J'espère que vous allez vous plaire ici. Venez. Laissez-moi vous montrer votre chambre».

- «*High school*» («établissement d'enseignement secondaire») : «*Une autre année de high school*» (page 243).
- «*Meanwhile at the ranch*» (page 296) : «Pendant ce temps au ranch», phrase conventionnelle dans un western pour transposer l'action d'un lieu dans un autre.
- «*My dear*» («ma chère») : «*my dear Fräulein*» (page 57).
- «*Santa Claus*» (page 241) : d'abord, Saint Nicolas, aujourd'hui, le père Noël.
- «*Square*» («vieux jeu»), mot que Ducharme s'amuse à traduire littéralement : «*une carrée («square» en anglais) [...] Baby you're so square ! [...] Bébé tu es tellement carrée !*» (page 231) - l'écrivain pornographe avoue : «*Je suis un papa sur-dévoûé et un célibataire sur-endurci, tout ce qu'il y a de plus carré.*» (page 284).
- «*Thats'all*» (page 75) : «C'est tout», expression utilisée couramment au Québec pour clore une discussion.
- «*Trac*» : «*suivre leur trac [...] je suis leur trac. [...] je suis leur trac.*» (pages 81 et 82) : la répétition semble bien indiquer qu'il ne s'agit pas d'une coquille et que Réjean Ducharme utilise bien le mot anglais «track», qu'il orthographe mal !
- «*Uppercut*» (page 358) : «en boxe, coup porté de bas en haut».

Ducharme se plut à semer quelques mots et expressions d'autres langues étrangères :

- allemands : «*Einberg*» («une montagne») - «*Fräulein*» («demoiselle» [pages 57, 241]) - «*Off wie dher Zen !*» (page 267) : orthographe phonétique qui veut rendre «Auf wiederseh'n» qui signifie «Au revoir»
- «*Vergiss mein nicht*» (page 365) qui devrait être «Vergiss mich nicht» ; la traduction suit : «*Ne m'oublie pas*» - «*verboten*» («interdit») : «*Tout devient verboten*» (page 199) - «*heimatlos*» («sans patrie», page 334).
- espagnols : «*Adios amigo*» (page 267) : «Adieu, ami» - «*Vaya con Dios*» (page 57) : «Que Dieu t'accompagne !» - «*manzanilla*» (page 280).
- latins : «*sub utraque specie*» («sous les deux espèces», ce qui se dit, dans la liturgie chrétienne, pour le pain et le vin dans la communion) : «*Chamomor est guérie . [...] elle peut recommencer à se nourrir "sub utraque specie".*» (page 310) : elle peut boire et manger. - «*sine qua non*» («sans laquelle non») : «*C'est une certitude sine qua non.*» (page 311).
- portugais : «*Mamaninha*» (page 310) : «Maman».
- russes (ou polonais?) : «*Niet ! Niet !*» (page 93) : «Non ! Non !» - «*Moumouchka*» (page 310) : «Maman».

Ce qui étonne particulièrement chez Ducharme, alors un jeune homme qui n'avait fait guère d'études, c'est la profusion de mots ou expressions français rares. Il est vrai qu'à travers Bérénice il nous fait cette confidence : «*Je lis mon dictionnaire*» (page 364), ce qui fait qu'il peut recourir au «*Larousse classique*» pour cette citation intempestive : «*Les ais [les planches] de ce vaisseau sont en train de se disjoindre*» (page 301), pour cette définition : «*Les Grecs appelaient cyniques ceux qui vivaient à la façon des chiens ("kuôn, kunos").*» (page 350). On peut relever :

- «*Abominer*» («avoir en horreur») : «*Einberg m'abomine.*» (page 300).
- «*Aboulie*» («trouble mental caractérisé par une diminution ou une disparition de la volonté se traduisant par une inaptitude à choisir») : Constance Chlore est la victime d'une «*évidente aboulie*» (page 202).
- «*Absolution*» («rémission des péchés accordée par le prêtre catholique après la confession») : page 163.
- «*Acre*» («mesure agraire valant au Canada 40 ares») : L'île «*est un navire couvrant plus de cent acres d'océans*» (page 91).
- «*Adaubage*» («préparation pour conserver la viande en baril pour les longues traversées») : «*nous préparerons les adaubages*» (page 90)
- «*Admonester*» («réprimander sévèrement») : «*Einberg m'admoneste.*» (page 300).
- «*Adoubement*» («au Moyen Âge, cérémonie au cours de laquelle le jeune noble était fait chevalier») : «*Soudain, comme pour un adoubement, je suis agenouillée et elle me touche les épaules du plat d'une longue rapière.*» (page 190).

- «*Agonales*» («sacrifices célébrés à Rome en janvier en l'honneur de Janus») : «*Il court, depuis le matin, des rumeurs d'agonales.*» (page 353).
- «*Aire*» («espace plat où nichent les oiseaux de proie») : «*l'aire où il [l'aiglon] était jusque-là demeuré figé.*» (page 350).
- «*Aléser*» («calibrer exactement») : «*Il est grand temps que j'alèse l'âme de mon canon*» (page 183).
- «*Algarade*» («sortie inattendue contre quelqu'un») : «*on soutenait des algarades jusques-à-quand-Catilina d'un quart d'heure*» (page 101).
- «*Âme d'un canon*» («évidemment intérieur») : «*Il est grand temps que j'alèse l'âme de mon canon*» (page 183).
- «*Améthyste*» («pierre fine violette, variété de quartz») : «*missel de vélin incrusté d'améthystes*» (page 354).
- «*Anaérobie*» («qui se développe normalement dans un milieu dépourvu d'air ou d'oxygène») : «*microbe anaérobie écoeurant*» (page 268)
- «*Andrène*» («abeille solitaire, qui creuse son nid dans la terre») : «*Je suis une andrène funèbre.*» (page 362)
- «*Anglaises*» («longues boucles de cheveux verticales roulées en spirales») : «*Des anglaises souples et lumineuses pendent en lourdes grappes au sommet de sa tête noire, roulent et dansent en profusion sur sa nuque fine comme un poignet.*» (page 58).
- «*Anhéléation*» («respiration courte et précipitée») : «*Ce qu'on appelle beau avec des anhélation*» (page 276).
- «*Anthelminthique*» («vermifuge») : La «*rue puante*» est «*anthelminthique*» (page 302).
- «*Apache*» («malfaiteur», «voyou») : «*Bonjour, ma petite apache*» (page 18) - «*Grosse petite apache comme devant*» (page 327) - «*Tu es apache, idéaliste.*» (page 345).
- «*Apnée*» («suspension plus ou moins prolongée de la respiration») : Chamomor est victime d'«*une apnée d'une durée de vingt-quatre heures au cours desquelles on l'a crue morte.*» (page 299).
- «*Apostropher*» («adresser la parole à quelqu'un brusquement et sans politesse») : «*Je l'apostrophe de belle façon*» (page 271).
- «*Aptéryx*» («oiseau qui est dépourvu d'ailes», nom du kiwi) : page 66.
- «*Arabesques*» («lignes sinueuses de forme élégante») : les patineurs «*m'entraînent dans leurs arabesques à s'étouffer de vent.*» (page 56).
- «*Arbre*» («axe qui reçoit ou transmet un mouvement de rotation») : «*La grosse machine du temps, [...] ses cames, ses pignons et ses arbres se sont combinés.*» (page 120).
- «*Argyronète*» («araignée aquatique qui tisse dans l'eau une sorte de cloche qu'elle remplit d'air») : «*Les araignées qui marchaient sur l'eau des marais s'appellent argyronètes.*» (page 366).
- «*Arquebuse*» («ancienne arme à feu qu'on faisait partir au moyen d'une mèche ou d'un rouet») : «*maniement de l'arquebuse*» (page 246).
- «*Arrhes*» («somme d'argent qu'on donne au moment de la conclusion d'une promesse de vente, d'achat») : Dame Ruby «*avait donné toutes ses forces en arrhes au Savoir afin qu'il la venge de la Beauté.*» (page 112).
- «*Artisonné*» («qui est troué par les artisons, insectes qui rongent le bois, les étoffes, les pelleteries, etc.») : «*la barbe artisonnée*» (page 187) - «*sa longue barbe artisonnée*» (page 251).
- «*Asseau*» («marteau de couvreur») : «*J'imagine qu'avec un asseau j'enfonce des clous dans son front.*» (page 140).
- «*Assiduités*» («manifestations d'empressement auprès d'une femme» [souvent péjoratif]) : «*Je cède aux assiduités de Dick Dong.*» (page 242).
- «*S'aurifier*» («se couvrir d'or») : «*Les grosses gouttes de la pluie s'aurifient.*» (page 290).
- «*Avunculaire*» («qui a rapport à un oncle ou à une tante») : «*la défense des avunculaires*» (page 225).
- «*Ayant cause*» (celui auquel les droits d'une personne ont été transmis à titre particulier) : Zio est un «*ayant droit*» qui est opposé à des parents qui sont des «*ayants cause*» (page 242).
- «*Bailler*» («donner») : «*Vous me la baillez belle*» (page 186) : «*Vous cherchez à m'en faire accroire.*»

- «Batayole» («montant vertical d'une rambarde») : «*Zio me fait basculer par-dessus le bastingage, par-dessus les batayoles*» (page 293).
- «Bateleur» («personne qui fait des tours d'acrobatie, d'adresse, d'escamotage, de force, sur les places publiques») : «*J'ai essayé de vous éblouir comme un bateleur qui cherche de l'emploi.*» (page 308).
- «Bayer aux corneilles» («perdre son temps en regardant en l'air niaisement») : page 321.
- «Beffroi» («tour d'une ville» surtout dans le nord de la France et en Belgique) : «*Je laisse s'écrouler sur mon âme les beffrois que j'ai élevés pour la fortifier.*» (page 72).
- «Benoît» («bon et doux») : «*Je me sens benoîte*» (page 189).
- «Bonheur-du-jour» («petit bureau à tiroirs, surmonté d'un gradin, en vogue au XVIIIe siècle») : la lettre de Chamomor est déposée «*sur le bonheur-du-jour*» (page 194) - «*Il y a un verre sur le bonheur-du-jour*» (page 370) : on peut mettre en doute qu'un tel meuble ait pu se trouver à New York dans le «*columbarium*», mais il est sûr qu'il n'était pas en Israël en 1948, dans un bâtiment militaire !
- «Brouet» («bouillon», «potage») : le «*brouet noir*» (page 270) était le mets simple et grossier des anciens Spartiates.
- «Bube» («petite élevation sur la peau», «pustule») : «*Ne veux-tu pas sortir de ta médiocrité, espèce de bube?*» (page 268).
- «Buen-retiro» (mots qui signifient «bon repos», et par lesquels autrefois on désignait par antiphrase un cachot) : «*le petit soupirail aérant le buen-retiro*» (page 219).
- «Cabalistique» («occulte», «mystérieux», «incompréhensible», par allusion à la Kabbale, tradition juive donnant une interprétation mystique et allégorique de la Torah) : «*secret comme un signe cabalistique*» (page 97).
- «Came» («pièce dont le profil est déterminé pour transformer un mouvement circulaire en un mouvement de translation») : «*La grosse machine du temps, [...] ses comes, ses pignons et ses arbres se sont combinés.*» (page 120).
- «Canepin» («peau d'agneau ou de chevreau, d'une extrême finesse, dont on faisait des gants de femme, et dont on se servait pour éprouver la qualité des tranchants délicats, lancettes, bistouris, etc.») : il serait donc étonnant qu'on puisse avoir fabriqué «*un surôit de canepin*» (page 298) !
- «En capilotade» («en piteux état, en miettes») : pages 83, 231, 261, 329.
- «Carambole» («petit fruit exotique originaire d'Asie, jaune orangé à maturité, marqué de côtes saillantes, disposées en étoile») : «*chaque carambole que nous avons volée*» (page 272).
- «Carène de la caravelle» («partie immergée de la coque de ce navire des XVe et XVIe siècles») : page 160.
- «Cénure» («forme larvaire de certains vers plats, parasites du tissu sous-cutané, du muscle et du cerveau, chez l'être humain et chez certains animaux») : «*des kangourous ayant l'encéphale truffé de cénures*» (page 289).
- «Cerbère» («du nom du chien à trois têtes qui gardait l'entrée des enfers, gardien sévère et intraitable») : «*Mon taxi chien de garde cerbère fidèle*» (page 259).
- «Cercopithèque» («singe d'Afrique») : Zio est «*nu dans sa longue barbe de cercopithèque*» (page 240).
- «Chalumeau oxydrique» («dans lequel on fait passer un courant d'oxygène sur une flamme produite par la combustion de l'hydrogène») : «*Pour se prononcer avec assurance au sujet du genre de ce guerrier [...] il faudrait lui ouvrir le ventre ; ce qui nécessiterait l'emploi d'un chalumeau oxydrique, étant donné qu'avec le temps le sang et la chair des guerriers se sont greffés à l'acier de leur armure.* » (page 246).
- «Char de Phaéon» (page 142) : Ce fils d'Hélios (le Soleil) obtint de lui la permission de conduire son char pendant une journée, mais en perdit la maîtrise au risque d'une destruction de l'univers.
- «Charme» («ensorcellement», «envoûtement») : Bérénice dit de sa mère «*c'est un charme à rompre.*» (page 31), aurait voulu que son père soit à son égard dominé par «*une sorte de charme sanguin.*» (page 183).
- «Chénopodiacées. Chensi. Chenu. Chenyang. Chéops. Chéphren.» (page 364) : simple liste de mots, Bérénice venant d'indiquer : «*Je lis mon dictionnaire. Je ne lis que les mots. Je ne lis pas leur signification.*»

- «*Chiourme*» («ensemble des rameurs d'une galère, des forçats d'un bagne») : «*une chiourme si gueule, si ventre, qu'elle ne s'aperçoit même pas qu'elle a une âme, une chiourme prête à toutes les chaînes, à tous les crimes contre l'âme et sa fierté, pour avoir accès à l'auge que, trois fois par jour, les maîtres lui donnent à lécher*» (page 234).
- «*Chtonien*» («qui a trait aux divinités infernales») : «*J'invoque avec ferveur les puissances chtoniennes*» (page 155).
- «*Chyle*» («liquide d'aspect laiteux résultant de la transformation dans l'intestin des aliments mélangés aux sucs digestifs») : Bérénice se traite de «*Chyle !*» (page 360).
- «*Chyme*» («bouillie formée par la masse alimentaire au moment où elle passe dans l'intestin») : Bérénice se traite de «*Chyme !*» (page 360).
- «*Cicindèle*» («insecte coléoptère carnassier») : «*Il y a une cicindèle aux environs de cette marguerite.*» (page 302).
- «*Cimaise*» («moulure qui forme la partie supérieure d'une corniche») : «*J'ai le goût [...] de pendre leurs cadavres aux cimaises de mes murs pour en faire une guirlande.*» (page 193).
- «*Cimeterre*» («sabre oriental, à lame large et recourbée») : «*Ceux qui n'ont pas de rapière de bois ont un cimeterre de bois*» (page 78).
- «*Cinabre*» («couleur rouge») : «*son énorme missel à tranche de cinabre*» (page 355).
- «*Claie*» («treillis d'osier à claire-voie») : «*les immenses néons [...] nous découvrent comme par rotation la claie fantastique de leur armature noire.*» (page 222).
- «*Claudicateur*» («boiteux», le mot étant une création de Ducharme) : Einberg, dont la cuisse est «*atrophiée*», est un «*infâme claudicateur*» (page 301).
- «*Clenche*» («petit bras de levier dans le loquet d'une porte, et qui prend appui sur le mentonnet») : «*la clenche joue librement dans le mentonnet*» (page 63).
- «*Cloaque*» («lieu destiné à recevoir des immondices», «égout») : «*La tristesse est un cloaque.*» (page 60).
- «*Coaliser*» («grouper», «réunir», «ameuter») : «*les puissances que le monde coalise contre moi*» (page 27).
- «*Coction*» («digestion des aliments dans l'estomac») : «*demeurer enfermée jusqu'à coction totale*» (page 334).
- «*Colloïdal*» («à demi liquide») : «*'Histoire et théorie de la musique dans l'Antiquité' [...] l'ouvrage colloïdal de ce Gervart.*» (page 345) : on pourrait traduire par «*déliquescent*».
- «*Columbarium*» («édifice où l'on place les urnes cinéraires» ; le mot désigne ici, métaphoriquement, un immeuble à appartements) : «*Il n'y a pas de place dans la neuvième cage du columbarium prismatique à dix cages où il a juché sa nichée*» (page 186).
- «*Commensal*» («personne qui mange habituellement à la même table qu'une ou plusieurs autres») : «*présidant à l'élection de commensaux latéraux*» (page 95).
- «*Comminatoire*» («menaçant») : «*Les quelques poules qui m'entendent prennent mes paroles pour des choses comminatoires*» (page 121).
- «*Communiant*» («jeune fille catholique qui, vêtue de blanc, célèbre sa «première communion», profession de foi qui se fait généralement vers l'âge de douze ans») : «*communiantes blanches*» (page 355).
- «*Communion*» («réception du sacrement de l'eucharistie, de l'hostie consacrée») : page 170.
- «*Confluent*» (mot qu'on ne connaît guère que comme un substantif mais qui est ici un adjectif) : «*les deux murs et le plafond confluent*» (page 364).
- «*Corbeau de la grille*» (de l'anglais «iron raven») : Ornement métallique en forme de corbeau qu'on saisit pour ouvrir et fermer une grille.
- «*Cosser*» («se cosser» signifie «se heurter de la tête [pour les béliers]») : «*Les commodes cossent*» (page 37).
- «*Cothurne*» («chaussure montante à semelle très épaisse, portée par les comédiens du théâtre antique») : «*Masques, cothurnes, lances, trabées, péplos, pourpres*» (page 101).
- «*Cotre*» («petit navire à un seul mât») : Christian patinant «*glisse comme un cotre*» (page 54) - «*le vieux cotre que nous avons été chercher au cimetière des bateaux*» (page 77) - «*le cotre est lancé*» (page 77).

- «*Courtisane*» («personne qui cherche à plaire») : Bérénice appelle «*mes petites courtisanes*» les petites filles qui lui «*font la cour*» (page 277).
- «*Croisades*» («expéditions entreprises au Moyen Âge par les chrétiens coalisés pour délivrer les Lieux saints de la Palestine qu'occupaient les musulmans» - «tentatives pour créer un mouvement d'opinion dans une lutte») : «*Pourquoi n'y a-t-il pas d'autres endroits clos appelés, par exemple "croisades", où un être humain pourrait, contre quelques billets, tuer quelques-uns de ses semblables?*» (page 339) : l'utilisation du mot par Ducharme est donc étonnante.
- «*Cyanure de potassium*» («sel de l'acide cyanhydrique qui est un poison violent») : «*Celui qui se dressera sur notre route, [...] j'injecterai du cyanure de potassium dans les pommes de terre bouillies qu'il mange !*» (pages 174-175).
- «*Damas*» («étoffe tissée dont le dessin apparaît à l'endroit en satin sur fond de taffetas, et à l'envers en taffetas sur fond de satin») : «*Je mets ma robe d'apparat, ma belle robe de damas*» (pages 117).
- «*Damasquiné*» («se dit d'un métal incrusté d'un filet d'or») : «*des lions damasquinés*» (page 31) ;
- «*Se desquamer*» («se détacher par squames, par écailles») : «*Ma peau se desquame*» (page 21).
- «*Dimorphisme*» («propriété de certaines espèces qui se présentent sous deux formes distinctes») : «*Le dimorphisme sexuel devrait se limiter, chez l'être humain, à la longueur des pieds.*» (page 244).
- «*Drakkar*» («navire des Vikings») : «*C'est un long drakkar ancré à fleur d'eau sur le bord d'un grand fleuve*» (page 29).
- «*Se dresser sur ses ergots*» («être orgueilleux et combatif», comme l'est un coq qui, cependant, peut montrer ses ergots [au bas des pattes, pointes recourbées qui peuvent servir d'armes offensives], non se dresser sur eux) : «*Je me dresse soudain sur mes ergots*» (page 209).
- «*Eau-forte*» («acide nitrique étendu d'eau dont les graveurs se servent pour attaquer le cuivre») : «*Je veux une goutte d'eau-forte sur ma langue pâteuse.*» (page 296).
- «*Ébiseler*» («tailler en biseau») : «*Il redresse les branches [...], les ébiselle.*» (page 320).
- «*Échanson*» («officier d'une maison royale ou seigneuriale dont la fonction était de servir à boire à la table du prince») : «*J'ai lu que Ganymède était le plus beau des mortels et qu'ayant pris la forme d'un aigle, Zeus ou l'autre (Jupiter) l'enleva pour en faire l'échanson des dieux*» (page 217).
- «*Ectoplasme*» («émanation visible du corps du médium» - «personne inconsistante, qui ne se manifeste pas) : c'est «*devenue ectoplasme*» que Bérénice crée «*le bérénicien*» (page 337) ; faut-il comprendre qu'«*ectoplasme*» est ici synonyme d'embryon, qu'elle marque ainsi son désir de régresser à un stade antérieur?
- «*Égrisée*» («poudre de diamant») : «*Sous les patins de Christian, de l'égrisée jaillit*» (page 54).
- «*Emménagogue*» («qui favorise le cycle menstruel») : La «*rue puante*» est «*emménagogue*» (page 302).
- «*Empan*» («mesure de longueur qui représentait l'intervalle compris entre l'extrémité du pouce et celle du petit doigt, lorsque la main est ouverte le plus possible») : «*J'ai une grande bouche de plus d'un empan de longueur.*» (page 230)
- «*Empenner*» («garnir de plumes, d'une empenne») : «*Il redresse les branches [...], les empenne.*» (page 320).
- «*Empire*» («pouvoir», «forte influence», «ascendant») : «*Présumais-je de mon empire sur Dick Dong*» (page 249) - «*Nos ombres [...] étaient tombées sous un autre empire que le nôtre.*» (page 340).
- «*Encorbellement*» («position d'une construction en saillie sur un mur») : «*Ses cheveux [...] se cambrent, comme pour former encorbellement.*» (page 139).
- «*Enseignes*» («symbole de commandement servant de signe de ralliement pour des troupes») : «*les enseignes de l'armée vaincue*» (page 235).
- «*Entrechat*» («saut pendant lequel les pieds se croisent rapidement en passant alternativement l'un devant l'autre») : Mingrèlie, en patinant fait des «*entrechats*» (page 56).
- «*Escampette*» : «*prendre la poudre d'escampette*» («s'enfuir», «déguerpir») : «*Jerry de Vignac [...] prend la poudre d'escampette.*» (page 291).
- «*Escogriffe*» («homme de grande taille et d'allure dégingandée») : «*Quand j'ai besoin de quelque chose, je prends, comme un escogriffe.*» (page 23) - «*Vergiss mein nicht escogriffe*» (page 365).

- «*Estacade*» («barrage fait par l'assemblage de pieux, pilotis, radeaux, chaînes») : La raffinerie de pétrole dresse «*une véritable estacade de lancettes*» (page 158).
- «*Estrapade*» («supplice qui consistait à suspendre le condamné au sommet d'une potence par une corde qu'on laissait brusquement se dérouler jusqu'à ce qu'il fût près du sol») : «*Plutôt l'estrapade !*» (page 37) - «*J'endurerai en silence les estrapades que me mériteront mes blasphèmes.*» (page 234).
- «*Éther*» («chez les Anciens, fluide très subtil qu'on supposait régner au-dessus de l'atmosphère») : «*Je plane dans l'éther des espaces sidéraux*» (page 122) - «*Je bondis en plein éther*» (page 258).
- «*Étoupille*» («mèche d'étoupe introduite dans la lumière d'un canon, et destinée à enflammer la poudre») : «*Je ne sais laquelle de mes dernières chinoiseries a allumé l'étoupille*» (page 293).
- «*Excommunier*» («retrancher quelqu'un de la communauté des catholiques») : page 163.
- «*Faix*» («charge très pesante, pénible à porter») : «*Le portefaix n'ira pas loin avec son faix sur les épaules*» (page 363).
- «*Fantasia*» («divertissement équestre de cavaliers arabes qui exécutent au galop des évolutions variées en déchargeant leurs armes et en poussant de grands cris») : «*Alors la ronde tourne au tourbillon de folie et de comètes, tourne à la fantasia.*» (page 93).
- «*Favoris*» («touffes de poils qu'un homme laisse pousser sur la joue») : «*Quand j'aurai trente ans, j'aurai une moustache, une mouche et, peut-être, des favoris.*» (page 230)
- «*Felouque*» («petit bateau de la Méditerranée, long, léger, étroit, qui marche à la voile ou à l'aviron») : «*On m'a lancée à la surface de l'univers dans une feloupe percée.*» (page 359).
- «*Ferré*» («qui s'y connaît») : «*Les techniciens ferrés de la haine*» (page 375).
- «*Ferronnière*» («ornement porté sur le front, chaînette ou bandeau garni d'un joyau en son milieu») : «*Entre ses yeux pend, en guise de ferronnière, un épi de cheveux noirs*» (page 315).
- «*Feu*» («qui est mort depuis peu de temps») : «*une feue Constance Chlore*» (page 226).
- «*Fez*» («coiffure tronçonique, de laine rouge ou blanche, ornée parfois d'un gland ou d'une mèche de soie ou de laine, portée par des musulmans») : «*Chamomor [...] reçoit des ambassadeurs à fez*» (page 130).
- «*Fissiparité*» («mode de reproduction asexuée de certaines cellules et de certains organismes qui se reproduisent en se scindant en deux») : «*Mes mirmillons et mes rétiaires [...] pourront, comme par fissiparité, se donner vie nouvelle, corps nouveau, armure neuve.*» (page 247).
- «*Foudre de guerre*» («valeur militaire») : page 129.
- «*Fouette, cocher !*» (page 43) : injonction adressée au cocher pour qu'il fasse partir la voiture, qui s'emploie au figuré au sens de «Partons !»
- «*Franc-alieu*» («terre de pleine propriété, affranchie de toute obligation ou redevance») : «*Des retranchements exigus des livres et des pupitres nous tombions dans les francs-alleux du bruit et de la lumière.*» (page 199) ; le mot est inadéquat car, en fait, il n'y a pas d'opposition entre les «*retranchements*» et les «*francs-alleux*».
- «*Francisque*» («hache de guerre des Francs») : «*Rien ne pénètre un enfant ; [...] une francisque s'y briserait.*» (page 336).
- «*Franc-juge*» («membre du tribunal secret de la Sainte-Wehme dans l'Allemagne des XIV^e et XV^e siècles dont l'autorité s'étendait sur tous les ordres de l'État ; les électeurs, les princes, les évêques même y furent soumis») : «*une moue de franc-juge fixant ses traits*» (page 82).
- «*Fressure*» («ensemble des gros viscères d'un animal de boucherie») : «*Elle est pourrie ; elle pue. Sous son corsage, je vois grouiller une immonde fressure, des immondices*» (page 115). - «*J'admire, avant d'en extraire le précieux jéjunum, la fressure mise au jour.*» (page 336).
- «*Frétilleire*» («fleur appelée aussi "couronne impériale", qui a une longue tige, des anneaux de feuilles qui se terminent par une inflorescence en clochettes, en général jaunes, ou caramel») : «*il ne rejallit qu'une frétilleire d'eau blanche*» (page 373).
- «*Fulgineux*» («qui rappelle la suie, en a la couleur») : «*la masse fuligineuse des gratte-ciel.*» (page 225).
- «*Gaillard*» («sur les voiliers, partie extrême du pont supérieur») : «*Ohé ! du gaillard !*» (page 79).
- «*Généthliaque*» («relatif à la naissance d'un enfant») : «*un discours généthliaque*» (page 204).
- «*Gésine*» : «*en gésine*» («en train d'accoucher») : «*une femme en gésine.*» (page 362).
- «*Gésir*» («être couché, étendu, sans mouvement») : «*À me voir gésir sur ce lit*» (page 127).

- «*Gestation*» («grossesse») : «*cette gestation insupportable*» (page 47).
- «*Gisant*» («statue représentant un mort étendu») : «*je suis un gisant du sexe féminin.*» (page 315).
- «*Gloire*» (en art : «Auréole enveloppant le corps du Christ ou de saints») : «*J'aurai une gloire ovale quand je serai morte.*» (page 344).
- «*Gnou*» («mammifère herbivore du Sud-Ouest de l'Afrique») : page 265.
- «*Gourami*» («poisson d'ornement originaire des eaux douces chaudes du Sud-Est asiatique») : «*l'aquarium des gouramis*» (page 110).
- «*Gourmade*» («coup de poing donné sur la figure») : «*M'envolant sous chaque gourmade*» (page 358).
- «*Grâce de Dieu*» («aide surnaturelle qui rendrait l'être humain capable d'accomplir la volonté de dieu et de parvenir au salut») : page 163.
- «*Grecques*» («ornements fait de lignes droites qui reviennent sur elles-mêmes à angle droit») : «*La grosse machine du temps [...] a senti se limer et s'huiler joints et engrenages [...] à travers les grecques exactes et les méandres précis de ses fonctions horaires*» (page 120).
- «*Grégaire*» («qui provoque le groupement d'êtres vivants, ou qui en résulte») : «*Je connais mes premiers instincts grégaires*» (page 332).
- «*Grègues*» («haut-de-chausses») : «*en pourpoint de soie et en grègues barrées*» (page 343).
- «*Grémil*» («herbe aux perles») : «*une feuille de grémil*» (page 230).
- «*Gui*» («fort espar arrondi sur lequel vient se border toute voile à corne») : «*Assise sur le gui, le dos dans la voile...*» (page 80).
- «*Guipure*» («dentelle sans fond dont les motifs sont séparés par de grands vides») : Le feu mis aux herbes est «*une fine guipure de cendre noire*» (page 50).
- «*Halieutique*» («qui concerne la pêche») : «*Il portait son sempiternel chapeau marron à la façon halieutique*» (page 285), donc plutôt «à la façon du pêcheur».
- «*Haut-de-chausses*» («partie de l'habillement masculin allant de la ceinture aux genoux») : Mingrèlie, pour patiner, «*a revêtu tutu et haut-de-chausses*» (page 56), ce qui fait un ensemble assez cocasse !
- «*Héautontimoroumenos*» («bourreau de soi-même», en grec ; c'est le titre d'une comédie de Térence, et d'un poème de Baudelaire) : «*vêtus en rétiaires, en hétaires et en Héautontimoroumenos*» (page 101).
- «*Hétaïre*» («prostituée de rang social élevé») : «*vêtus [...] en hétaires*» (page 101).
- «*Hétéromyaires*» («mollusques lamellibranches dont les deux muscles adducteurs sont, par opposition aux homomyaires, différents») : «*Quand les hétéromyaires voient une formation d'hyponomeutes s'abattre sur un poirier en fleur*» (page 212), événement tout à fait improbable !
- «*Hiéroglyphe*» («caractère, signe des plus anciennes écritures égyptiennes») : «*Je prends la boutade au pied du hiéroglyphe (de la lettre, si vous voulez)*» (page 214).
- «*Hoplomachie*» («combat avec de lourdes armures») : «*prendre part à une autre hoplomachie*» (page 19).
- «*Hoqueton*» («veste de grosse toile que les hommes d'armes portaient sous le haubert») : «*deux rangées serrées d'archers à hoqueton de brocart*» (page 32).
- «*Hotu*» («poisson de fond, couvert d'écaillés brillantes, dont le dos est teinté de gris bleu ou de brun, certaines de ses nageoires étant orangées») : «*c'est un sale hotu*» (page 265).
- «*Houspiller*» («harceler de reproches») : «*Mme Glengarry [...] houspille et morigène Einberg.*» (page 177).
- «*Hyalin*» («qui a la transparence du verre») : «*une transparence hyaline*» (page 137) ; c'est donc un pléonasme !
- «*Hydre*» («animal fabuleux qui avait sept têtes») : «*Il faut nouer et renouer sans arrêt ses innombrables corps [...] rabattre cette hydre*» (page 50).
- «*Hyponomeute*» («insecte») : «*Quand les hétéromyaires voient une formation d'hyponomeutes s'abattre sur un poirier en fleur*» (page 212).
- «*Hypostyle*» («dont le plafond est soutenu par des colonnes») : «*un vaste temple hypostyle*» (page 189).

- «*Incoercible*» («qu'on ne peut contenir, retenir») : Bérénice parle ainsi des petites filles par lesquelles elle remplace Constance Chlore : «*On dirait que, pour elles, aimer, aimer de tout son cœur, est incoercible.*» (page 277).
- «*Indologie*» (on dit plutôt «indianisme») : «étude de la culture indienne») : Bérénice prend des «*cours [...] d'indologie*» (page 255).
- «*Inflorescence*» («mode de groupement des fleurs sur la tige d'une plante») : «*Nous regardons le feu greffer son inflorescence au bois blanc*» (page 201).
- «*Infusoire*» («protozoaire») : «*cet infusoire infundibuliforme appelé stentor*» (page 213).
- «*Jéjunum*» («premier segment du jujéno-iléon, faisant suite au duodénum») : «*je raffole des jéjunums frais, des jéjunums encore chauds de sang et frémissants de vie*» (page 330) – «*ma passion pour les jéjunums frais*» (page 335).
- «*Jérémiades*» («plaintes sans fin qui importunent») : «*ma diarrhée de jérémiades*» (page 195).
- «*Juguler*» («interrompre le développement de quelque chose») : «*Celui qui se dressera sur notre route, [...] je le jugulerai.*» (pages 174-175).
- «*Laius*» («allocution», «discours») : «*Le petit laius qu'Einberg m'a tenu avant-hier*» (page 182).
- «*Latence*» («mot qui appartient au vocabulaire de la médecine [période de latence d'une maladie], de la psychanalyse [période pendant laquelle la sexualité est peu active chez l'enfant]) : «*Je ne vis qu'en attendant, qu'en latence*» (page 34).
- «*Livie*» (en fait «*livia junci*» ou «*livie des joncs*») : insecte homoptère de la famille des psyllidae (pages 46-47).
- «*Loir*» («petit rongeur d'Eurasie au pelage gris, à la queue touffue, qui peut hiberner six mois de l'année») : l'hibernation justifie le cliché : «*Elle dort comme un loir*» (page 219), mais «*Les cousins travaillent [...] comme des loirs.*» (page 77) est tout à fait paradoxal, et «*C'est froid comme un loir*» (page 165) laisse perplexe.
- «*Lupanar*» («maison de prostitution») : Bérénice proclame : «*Il faut [...] mettre la hache dans les nids, les lupanars et les lits conjugaux.*» (page 312).
- «*Mander*» («transmettre, faire parvenir à quelqu'un un ordre, une indication») : «*Il est heureux, me mande-t-il [...] Il me mande [...]*» (page 254).
- «*Mandorle*» (page 348), mot dont est donnée la définition du dictionnaire : «*gloire ovale, gloire en forme d'amande*».
- «*Maquignon*» («marchand de bestiaux») : «*Elle m'enveloppe de haut en bas de ce froid regard de maquignon que doit avoir un être humain bien élevé pour un être humain qui, sans le connaître, ose le regarder.*» (page 297)
- «*Marotte*» («sceptre surmonté d'une tête coiffée d'un capuchon bigarré et garni de grelots, qui était un attribut symbolique de la folie») : «*On verrait la marotte que les hommes serrent dans leurs mains se changer lentement en un sceptre et une couronne.*» (page 139).
- «*Marrube*» («plante herbacée, vivace, à odeur musquée, des régions tempérées») : «*par la seule mastication d'une fleur de marrube, fleur d'une excessive âcreté*» (page 246).
- «*Massorète*» («qui travaille à la massorah, exégèse du texte hébreu de la Bible») : Zio a des «*connaissances de massorète*» (page 251).
- «*Matassin*» («bouffon qui, sur les places publiques, parodiait de façon burlesque des danses guerrières ; par métonymie, cette danse bouffonne elle-même») : «*Les matassins que nous avons dansés.*» (page 149).
- «*Ménade*» («bacchante», «femme folle de son corps») : «*Je suis une ménade en transe.*» (page 342).
- «*Métalepse*» («variété de métonymie qui consiste en la substitution, dans une phrase, de l'effet à la cause, de l'antécédent au conséquent, du narrateur à l'acteur, ou réciproquement») : «*La métalepse d'hier [Einberg a reproché à Bérénice les nombreuses lettres qu'elle a envoyées à Christian] s'éclaire. L'ostracisme !*» (page 322).
- «*Mettre du plomb dans la tête*» : expression qui était employée pour signifier «rendre réfléchi et calme», mais qui a été abandonnée à cause de l'ambiguïté qu'on vérifie justement quand Bérénice dit à son père : «*Je vais t'en mettre du plomb dans la tête*» (page 323) ; on pourrait croire qu'elle veut le tuer d'un coup d'arme à feu.

- «Mignon» («favori du roi Henri III, homosexuels très efféminés») : «*Les eunuques, se prenant pour les mignons de Dieu*» (page 364).
- «Mirmillon» («gladiateur armé armé d'un bouclier, d'une épée et d'un casque, qui était généralement opposé au rétiaire») : «*mes mirmillons et mes rétiaires*» (page 246).
- «Morion» («ancien casque léger, à calotte sphérique, aux bords relevés en pointe par-devant et par-derrière, porté par les fantassins espagnols») : «*Les uns coiffés d'un pétase, les autres d'un morion*» (page 78).
- «Morigéner» («réprimander») : «*Mme Glengarry [...] houspille et morigène Einberg.*» (page 177).
- «Mornifle» («gifle») : «*la main qu'on a quand on veut donner une mornifle*» (page 144).
- «Mouche» («petit morceau de taffetas noir que les femmes mettaient sur la peau pour en faire ressortir la blancheur») : «*Quand j'aurai trente ans, j'aurai une moustache, une mouche et, peut-être, des favoris.*» (page 230).
- «Mycénien» («relatif à une culture préhellénique dont la ville de Mycènes était le centre») : «*C'est une ville mycénienne?*» (page 146).
- «Nef» («grand navire à voiles du Moyen-Âge») : «*Notre nef descend le courant*» (page 79).
- «Nifé» («noyau de la Terre qui serait constitué de nickel et de fer») : «*Je me sens, ici, des racines qui me plongent jusqu'au cœur de la terre, jusqu'au noyau du nifé.*» (pages 328-329).
- «Nœud gordien» (le timon du char du roi Midas était lié par un nœud dit «gordien», dont quiconque, selon une prophétie, parviendrait à le dénouer deviendrait le maître de l'Asie, exploit qu'accomplit Alexandre) : l'ondatra «*pris au piège*» «a résolu de trancher où il se boucle le *nœud gordien*» (page 68).
- «Noliser» («affréter» ; le mot était utilisé au Québec pour ne pas employer «charter») : «*en avion nolisé*» (page 151) - «*J'ai nolisé la jonque pleine de trous de deux jeunes pirates d'un faubourg de Kagoshima*» (page 307) - «*Je nolisai une banquise*» (page 349).
- «Nystagmus» («secousses rythmiques involontaires des globes oculaires») : «*les yeux pris d'une sorte de nystagmus*» (page 196).
- «Obsidional» («relatif aux sièges des villes») : «*des ruses obsidionales*» (page 300).
- «Ondatra» («mammifère rongeur qui vit à la façon des castors») : «*un ondatra pris au piège se débat*» (page 68).
- «Orfèvre» («Fabricant d'objets d'ornements en métaux précieux») : Bérénice croit que la livie sort «*des mains d'un orfèvre*» (page 46).
- «Orobranche» («plante sans chlorophylle, d'une teinte roussâtre, violacée ou blanchâtre, vivant en parasite sur les racines») : «*Je me greffe à toi comme l'orobranche à la luzerne.*» (page 294).
- «Ostracisme» («exclusion d'une personne d'un groupe») : «*La métalepse d'hier s'éclaire. L'ostracisme !*» (page 322).
- «Patelle» («petit vase sacré») : «*De la sorte de patelle dont l'ampoule électrique fixée au-dessus de la porte est coiffée*» (pages 289-290).
- «Pentapole» («territoire qui, dans la Grèce antique, comprenait cinq villes») : «*C'est une pentapole à vingt couleurs et vingt portes [...] une pentapole groupée autour de l'abside.*» (page 154) : il semble que Ducharme n'ait pas tant pensé à la Grèce qu'à l'énorme bâtiment qu'est le Pentagone d'Arlington.
- «Péplos» («tunique portée dans l'Antiquité» ; on dit plutôt «péplum») : page 101.
- «Péripatéticienne» (par allusion plaisante au sens du grec «peripatein» [se promener], prostituée, femme qui racole dans la rue) : «*la péripatéticienne parisienne entretient son Jules.*» (page 323).
- «Pertuisane» («ancienne arme d'hast munie d'un long fer triangulaire, souvent garni à sa base de deux orillons symétriques») : «*maniement de l'arquebuse et de la pertuisane*» (page 246).
- «Pétase» («chapeau à larges bords porté dans l'Antiquité») : «*Les uns coiffés d'un pétase, les autres d'un morion*» (page 78).
- «Phénix» («oiseau fabuleux qui renaissait de ses cendres») : «*Mes mirmillons et mes rétiaires, devenus de véritables phénix, pourront se reproduire d'eux-mêmes.*» (pages 246-247).
- «Phylactère» («petite boîte carrée, renfermant des bandes de parchemin ou de vélin sur lesquelles sont inscrits des versets de la Bible, que les juifs orthodoxes portent au bras gauche et sur la tête pendant la prière du matin») : «*La tête couronnée de phylactères, nous prions*» (page 186).

- «Pignon» («roue d'engrenage») : «*La grosse machine du temps, [...] ses cames, ses pignons et ses arbres se sont combinés.*» (page 120).
- «Pince-maille» («avare») : «*Elle l'accuse d'être moins pince-maille lorsqu'il s'agit d'acheter des fusils à Israël.*» (page 136).
- «Piper» («ne pas piper» signifie «ne pas souffler mot») : «*je ne piperai mot*» (page 270) est donc un pléonasme !
- «Pistolet à rouet» (page 79), le rouet étant «une petite roue d'acier mue par un ressort, qui produisait des étincelles en frottant contre un silex».
- «Poivrière» («guérite de maçonnerie à toit conique placée en encorbellement à l'angle d'un bastion») : «*château fleuri de mille tours, poivrières*» (page 302).
- «Poix» («Matière visqueuse à base de résine ou de goudron de bois») : «*Je vois ses chairs [...] se charger de poix*» (page 220) - «*La vermine [...] se change en poix bouillante.*» (page 313).
- «Possédé» («personne dominée par une puissance occulte») : «*Je me débats comme une possédée.*» (page 84) - le chat empoisonné «*donne de la bande comme un possédé*» (page 85) - «*Einberg s'agitte comme un possédé*» (page 210) - «*Je suis comme possédée du démon*» (page 211) - Gloria «*crie comme une possédée*» (page 379).
- «Poule cochinchinoise» : Race de poule originaire du sud de la Chine (mais pas de Cochinchine comme son nom pourrait le laisser supposer) : Bérénice traite «dame Ruby» de «*sale poule cochinchinoise*» (page 112) et lance à Einberg : «*Tu es une sale poule cochinchinoise !*» (page 323).
- «Pourceau» («nom ancien et/ou littéraire du cochon») : «*Dick Dong [...] n'est bon qu'à jeter aux pourceaux.*» (page 248).
- «Pourpoint» («partie d'un vêtement d'homme qui couvrait le torse jusqu'au-dessous de la ceinture») : «*en pourpoint de soie et en grègues barrées*» (page 343).
- «Préfoliation amplexive» («disposition des feuilles dans le bourgeon qui enveloppe complètement») : «*À toutes griffes, avant qu'il ne soit trop tard, déchirons la préfoliation amplexive qu'a tissée l'inaction et dont les fils se contractent, se rétrécissent, pénètrent nos chairs.*» (page 116).
- «Prévaloir» («avoir le dessus», «prendre l'avantage», «l'emporter») : «*Sa haine et ses coups ne prévaudront pas contre les liens qui nous unissent.*» (page 107)
- «Prima donna» («cantatrice tenant le premier rôle, en général dans un opéra») : «*notre brillante prima donna*» (page 19).
- «Princeps» (se dit de la première édition d'un ouvrage ancien et rare) : «*son édition princeps de la Bible*» (page 178) ; en fait, il faudrait l'indication d'une édition précise.
- «Proprioceptif» («propre aux muscles, ligaments, os») : «*mon appareil proprioceptif l'avait absorbée d'avance.*» (page 338).
- «Prosopopée» («figure par laquelle on fait parler et agir une personne que l'on évoque, un absent, un mort, un animal, une chose personnifiée») : «*La vive et menaçante harangue que Maman [...] a servie à l'assassin [...] était d'une si désopilante prosopopée*» (page 110) : Réjean Ducharme commet donc (volontairement?) une impropiété !
- «Ptérodactyle» («reptile volant du jurassique supérieur») : «*nous voyons les immenses néons passer au-dessus de nous comme des ptérodactyles*» (page 222).
- «Pustule» («petite tumeur inflammatoire et purulente à la surface de la peau») : «*Je ne suis pour la terre qu'une pustule qu'elle absorbera, dont elle guérira.*» (page 214) – Bérénice se plaint de la «*pustuleuse moiteur*» (page 268) de Mordre-à-Caille.
- «Rapière» («épée longue et effilée») : «*Ceux qui n'ont pas de rapière de bois ont un cimenterre de bois*» (page 78) - «*elle me touche les épaules du plat d'une lourde rapière.*» (page 190).
- «Reliefs» («ce qu'on enlève d'une table servie») : «*Me battre avec les quatre milliards d'autres pour vos reliefs*» (page 235).
- «Rétiaire» («gladiateur armé d'un filet destiné à envelopper l'adversaire, d'un trident et d'un poignard, généralement opposé au mirmillon») : «*vêtus en rétiaires*» (page 101) - «*mes mirmillons et mes rétiaires*» (page 246).
- «Roide» (forme ancienne de «raide») : «*Je demeure roide et muette sous ses transports*» (page 297).

- «*Sainte Table*» («autel d'une église chrétienne») : page 163. - «*S'approcher de la sainte Table*» (page 163), c'est recevoir la communion.
- «*Sarcophage*» («cercueil de pierre») : «*Je suis tombée dans un sarcophage qui avait déployé ses ailes*» (page 115).
- «*Satrape*» («gouverneur de province dans l'empire perse, homme puissant et despotique, personne qui mène grand train») : le mot est employé (page 341), à la suite de «*seigneur*», de «*pacha*» (page 340), pour désigner Einberg.
- «*Scrofuleux*» («qui est atteint d'une lésion torpide de la peau ayant tendance à provoquer des fistules») : Soumise aux «*assiduités*» de Mordre-à-Caille, Bérénice «*ne sait plus que faire pour refroidir l'agaçante ardeur de ce scrofuleux*» (page 236), qui ne doit, en fait, que souffrir d'acné !
- «*Seoir*» («convenir», «aller») : «*Elle ne lui sied plus.*» (page 357).
- «*Sphère armillaire*» («globe formé d'anneaux ou de cercles représentant le ciel et les astres, d'après l'ancienne astronomie») : «*on peut courir dans l'immense sphère armillaire*» (page 190).
- «*Spaigne*» (en fait, «sphaigne», «mousse des marais dont la décomposition est à l'origine de la formation de la tourbe») : «*À quatre pattes dans une spaigne épaisse, humide et pourrie d'insectes*» (page 81).
- «*Splanchnique*» («qui appartient aux viscères») : «*mes cavités splanchniques*» (page 154).
- «*Stercoraire*» («relatif aux excréments») : «*une odeur stercoraire*» (page 219).
- «*Sutural*» («relatif à une suture, la réunion, à l'aide de fils, de parties du corps divisées à la suite d'un accident ou d'une intervention chirurgicale») : «*Les cicatrices suturales saignent.*» (page 362).
- «*Ténesme*» («tension douloureuse avec sensation de brûlure et envies continuelles d'aller à la selle ou d'uriner») : «*j'éprouve une sorte de ténesme appelé orgasme*» (page 230).
- «*Thaumaturge*» («faiseur de miracles») : «*Mon pornographe favori [...] Qui sait? C'est peut-être une sorte de thaumaturge.*» (page 282).
- «*Tortil*» («ruban, collier de perles qui s'enroulait autour d'une couronne de baron») : «*deux belles grosses tresses et, en manière de tortil maure, je me les attache au milieu du front*» (page 251).
- «*Trabée*» («toge de pourpre ou ornée de bandes de pourpre horizontales») : «*Masques, cothurnes, lances, trabées, péplos, pourpres.*» (page 101).
- «*Trabucos*» («cigare») : «*mâchonnant le trabucos qui coïncide avec les plus mauvaises températures de son âme*» (page 101).
- «*Transports*» («manifestations de passion») : «*Je demeure roide et muette sous ses transports*» (page 297).
- «*Tricératops*» («grand reptile du crétacé supérieur») : «*croire à [...] des tricératops, où il n'y a qu'un pou*» (page 287).
- «*Uhlan*» («cavalier mercenaire des armées de Pologne, de Prusse, d'Autriche et d'Allemagne») : «*Les ténèbres sont une agglomération de uhlands noirs*» (page 207).
- «*Vassiveau*» («mouton qui a moins de deux ans») : paradoxalement, c'est l'adulte que Bérénice traite de «*Vassiveau*» (page 337).
- «*Vélin*» («peau de veau mort-né, plus fine que le parchemin ordinaire») : «*missel de vélin*» (page 354).
- «*Ventregris*» (en fait «ventre-saint-Gris», juron ancien attribué à Henri IV) : pages 284, 300, 304.
- «*Vergogne*» («honte») : «*sans vergogne*» (page 286).
- «*Vermiculure*» («motif ornemental formé de petites stries sinueuses») : «*un épais cristal incrusté de vermiculures d'opale*» (page 280).
- «*Vestale*» («à Rome, prêtresse de Vesta, vouée à la chasteté et chargée d'entretenir le feu sacré») : «*Je me répète que je suis une vestale.*» (page 243).
- «*Vidrecome*» («grand verre à boire que, dans les festins en Allemagne, les convives se passaient tour à tour») : «*La tête penchée, elle [Chamomor] regarde dans son vidrecome.*» (page 140).
- «*Vizir*» («ministre dans l'empire ottoman») : «*Deux grands vizirs au doigté impeccable*» (page 335).
- «*Volte*» («tour complet qu'on fait exécuter au cheval») : «*Ses voltes soudaines*» (page 36).
- «*Yak*» («ruminant au corps massif, à longue toison soyeuse, qui vit au Tibet où il est domestiqué», le mot s'orthographiant plutôt : «yack») : «*un exécrationnel yak !*» (page 265).

- « *Yatagan* » («sabre turc à lame recourbée vers la pointe») : «*Ceux qui n'ont pas de rapière de bois ont un cimenterre de bois ou un yatagan de bois*» (page 78).

Laisse perplexe le mot « *drinse* » (page 263).

Ce déploiement d'un lexique exceptionnel, s'il plaît à certains lecteurs, ne peut manquer, pour d'autres, de freiner leur accès à l'œuvre, sinon de les rebuter totalement : il n'est pas agréable d'être trop souvent arrêté dans sa lecture par des mots inusités que l'auteur ne connaissait probablement pas lui-même avant d'écrire, et dont il aura probablement oublié la définition quelque temps après la parution du livre. Ce ne sont souvent que pirouettes d'une érudition de fantaisie. D'ailleurs, si Bérénice confie : «*Je lis mon dictionnaire*», elle ajoute : «*Je ne lis que les mots. Je ne lis pas leur signification.*» (page 364).

À l'inverse de cette volonté de raffinement, on trouve dans «*L'avalée des avalés*» de nombreuses formulations contestables, des impropriétés, des barbarismes ou des erreurs :

- À «*Juive erronée*» (page 59), on préférerait «fausse Juive» ou «Juive par erreur».

- Bérénice est frappée par le drame de l'ondatra, qui la «*fulgure*» (page 68), Ducharme semblant penser que ce verbe signifie «frapper comme par la foudre», alors que son vrai sens est «briller comme l'éclair, d'un éclat vif et passager».

- «*Il n'y a rien qu'elle ne ferait pour mettre sur le nez d'Einberg combien elle aime son prochain*» (page 77) : en fait, on met plutôt quelque chose sous le nez de quelqu'un pour dire qu'on le met sous ses yeux.

- «*Le gabier a déployé son télescope*» (page 79) : il devrait plutôt utiliser une longue-vue.

- «*Mingrèlie en vient aux mains.*» (page 82) : il faut être au moins deux pour en venir aux mains !

- L'expression «à l'emporte-pièce» qui qualifie un caractère ou un discours mordant, incisif, est mal employée : «*À l'emporte-pièce [...] on s'est fait autant de sandwiches.*» (page 85). «*Gloria discourt à l'emporte-pièce.*» (pages 355-356) ne convient pas non plus : l'expression ne peut qualifier un verbe.

- Dans «*se retrouver avec vingt enfants du jour au lendemain [...] ce n'est pas sans ébranler sa bourgeoisie*» (page 89), ce dernier mot est inadéquat ; on pourrait croire à une coquille, Ducharme ayant voulu écrire «bourgeoise», et cela d'autant plus que page 100 le départ de ces enfants «*fait faire ouf à sa bourgeoise*».

- On lit page 96 : «*Plus d'attendage aux portes des visages !*», le nom «attendage» pouvant avoir été créé pour l'effet de paronomase.

- Il est peu vraisemblable que les journaux rappellent à Chamomor la conduite de ses frères «*sur un ton grivois*» (page 131).

- On reste perplexe devant une «*table clôturée de bouteilles de bière*» (page 165) : «couverte» conviendrait mieux.

- Il est dit de Zio : «*Tel Jupiter, il m'aurait donné un coup de ses foudres.*» (page 253) ; or il y a confusion entre la foudre que manie Zeus, et les foudres qui sont des condamnations comme celles qu'assène l'Église. D'autre part, Bérénice voudrait que les boutons de marguerites «*éclatent avec foudre*» (page 296) : il faut peut-être comprendre «comme la foudre».

- «*Le tunnel Lincoln, elle veut que nous le traversions*» (page 279) : c'est évidemment l'Hudson qui est traversé en empruntant le tunnel !

- Une «*officine*» (page 178) est attribuée à Einberg alors qu'il s'agit d'un bureau ; le mot est employé correctement quand il est dit de la «*rue puante*» qu'elle «*hante les officines*» (pages 302-303), c'est-à-dire les laboratoires des pharmacies.

- Le mot «*chinoiserie*» signifiant «complication inutile et extravagante», dans «*Je ne sais laquelle de mes dernières chinoiseries a allumé l'étoupille*» (page 293) conviendraient mieux «*frasque*», «*fredaine*».

- Plutôt que «*jusqu'à mon dernier couac*» (page 235), on devrait lire «jusqu'à mon dernier soupir».

- Dick Dong, qui est en retard, est traité, de façon impropre, de «*sale transfuge*» (page 260).

- «*Empaumer la braise*» (page 275) est incorrect car «*empaumer*» ne signifie pas «prendre dans sa paume» mais «tromper», «duper» quelqu'un.

- Un «*mufle humide*» est attribué à Constance Chlore (pages 233, 260, 274) : c'est plutôt vache pour elle !
- «*Je me sens engoncée dans ce qui a été ma chambre*» (page 296) est contestable : c'est le cou qu'on a engoncé dans un vêtement.
- Bérénice dit être «*ravineuse*» (page 362) : cela signifierait-il qu'elle fréquenterait les ravins? Comme en bien d'autres cas, on demeure perplexe !

Ducharme prit des libertés, inventa aussi des néologismes :

- Des adverbes inusités : «*pornographiquement*» (pages 232-233) - «*désinvoltement*» (page 234) - «*rigidement*» (pages 323-325).
- Des adjectifs substantivés : «*une laide [...] une mise au monde rien que pour souffrir*» (page 189) - «*des facilement abrutis*» (page 311).
- Des substantifs employés comme adjectifs : «*une chiourme si gueule si ventre*» (page 234).
- Des verbes créés pour marquer des redoublements : «*Je me refracasse la tête. Je me reromps le coccyx.*» (page 55) - «*J'ai rechoisi de vivre*» (page 128) .
- Le verbe «se harper» («*Ils se harpent*» [page 232]) au sujet duquel on se demande si l'auteur n'a pas voulu écrire : «se happent».
- Le verbe «se strip-teaser», dans «*Si je me strip-tease, mesdames, allez-vous vous strip-teaser?*» (page 369) qui est une création amusante mais guère logique puisque ce n'est pas celui ou celle qui «se stripe» qui «se tease» aussi !
- L'expression «à fleur de vue» : page 212
- Le burlesque féminin d'«étalon» dans «*les grosses vieilles étalonnnes*» (page 369).
- L'expression «à toute bouche» (page 279), qui devrait être plutôt «à pleine bouche».
- Le nom «*adulterie*» (pages 275, 319).
- Le nom «*servitatrice*» et l'adjectif «*obédéissante*» dans «*servitatrice bien obédéissante du titan*» (page 344), qui marquent cette sorte de gâtisme auquel réduit l'obéissance.

N'est-on pas alors déjà face au «*bérénicien*», langue qui est comme un clin d'œil à l'«exploréen» qu'avait inventé le poète québécois Claude Gauvreau, que crée Bérénice pour lutter contre «*l'adulterie*» : «*Je hais tellement l'adulte, le renie avec tant de colère, que j'ai dû jeter les fondements d'une nouvelle langue.*» (page 337)? Des mots du «*bérénicien*» sont cités :

- Certains sont encore quelque peu intelligibles : «*Je suis la grande Bérénice, la vainqueuse, la témérète, l'incorruptable.*» (page 182) - «*Je suis vaincante d'avance*» (page 272) - «*Afro-moral est bérénicien et d'une signification qui est et demeurera obscure*» (page 362) - «*Démammifères ! borogènes ! Mu ! Mu ! Mu ! Quo la terre templera no ma fara trembler ! Ma fara danser !*» (page 376).
- D'autres sont en effet tout à fait obscurs : «*Ici, il fait mauvais. Ici, il fait decadabacrouticaltaque*» (page 175) - «*Spématorinx étanglobe*» (page 337) - «*Mounonstre bexéoorisiduel*» (page 337) - «*Dions*», nom des «*êtres humains qui vivront dans la lumière*» (page 338) - «*Granchanchelles*», nom des «*anches de demain*» (page 338) - «*Istascourm emmativieren menumor soh, atrophoques émoustafaires ! Uh ! Uh !*» (page 376). Et le bérénicien a ses règles : «*En bérénicien, le verbe être ne se conjugue pas sans le verbe avoir.*» (page 337).

En dépit de ces libertés prises avec la langue, que les thuriféraires attirés de l'écrivain ne manquent pas de considérer comme des créations originales, on ne peut prétendre que Réjean Ducharme en ait inventé une. Dans un ensemble très français, à la fois argotique et intellectuel, les québécismes sont finalement peu nombreux et même étonnamment timides alors qu'à cette époque, de nombreux écrivains québécois sacrifiaient à la langue populaire qu'est le «joual», par laquelle ils voulaient assumer une aliénation sociale et politique, exprimer leur révolte et leur haine. Or, si cette dernière imprègne bien «*L'avalée des avalés*», remarquons, à titre d'exemples significatifs, que, curieusement, le verbe «haïr» y est conjugué correctement alors que tout le Québec dit constamment : «j'haïs», «tu haïs», «il haït» ; que le sempiternel «Maudit !» des Québécois n'apparaît guère que dans : «*Maudite neige !*» (page 209). Et, «*Vacherie de vacherie !*», on ne trouve aucun «sacre» !

LA SYNTAXE

Si impressionne la belle ampleur de phrases qui peuvent être relevées d'effets comme la double négation («*Je le tiens enlacé, longuement, passionnément, pour que Chamomor et Einberg ne puissent pas ne pas s'en scandaliser, ne puissent pas ne pas se poser des questions, ne puissent pas ne pas se sentir attaqués.*» [page 173]), est parfois incorrecte :

- «*Nous avons la synagogue fréquente*» (page 22).
- «*Il se sent acquitté de ses devoirs de père.*» (page 24).
- «*L'abbaye [...] est assez grande pour s'égarer.*» (page 30) : ce n'est évidemment pas l'abbaye qui peut s'égarer mais ceux qui y vivent ; on devrait avoir : «*L'abbaye est assez grande pour qu'on s'y égare.*»
- «*Ils se tombent dans les bras.*» (page 41) est une de ces constructions abusivement pronominales fréquentes au Québec ; mais manque aussi «*l'un de l'autre*».
- Dans «*Je te l'aime. Tu me l'aimes.*» (page 41) est évidente l'intention de moquerie à l'égard de la sentimentalité amoureuse.
- «*Il lui suffit de se porter pour que je la trouve resplendissante.*» (page 60) : se porter comment? où?
- «*Nous sommes témoins d'un drame qui me fulgure*» (page 68) : «fulgurer quelqu'un» étonne, car le verbe est habituellement intransitif, et, comme il a été signalé, a un autre sens que celui que lui donna Ducharme
- «*Pour ne pas qu'elle s'y pique*» (page 78) - «*Pour ne pas qu'ils nous entendent*» (page 200) - «*Pour ne pas que le monde sombre*» (page 301) - «*Pour ne pas que mon sexe m'empêche de fréquenter avec toi les tavernes [...] Pour ne pas que ma féminité excessive nous mette des bâtons dans les roues*» (page 325) - «*Pour ne pas que la vapeur s'échappe*» (page 334) : la construction ne pas + verbe conjugué est fréquente au Québec, alors qu'il est plus correct de placer «ne» devant le verbe conjugué et «pas» derrière.
- «*On n'a pas l'air d'aimer voir sa mère se livrer à la prostitution.* » (page 80) devrait plus logiquement être : «*On a l'air de ne pas aimer voir...*».
- «*Terrassé par le départ soudain de Mingrêlie, il ne reste plus qu'à l'achever et le prendre.*» (page 106) est une anacoluthie du genre de celles qu'on pouvait faire dans la langue ancienne ; aujourd'hui, il faudrait écrire : «*Comme il est terrassé [...], il ne reste plus[...]*».
- Plutôt que «*Je prends goût à lire.*» (page 107), il faudrait : «*Je prends goût à la lecture.*»
- Dans : «*Nous tuerons et volerons comme deux livies. Mettre le feu à cette vermine dont les terriers portent le nom de maisons. Éventrer mines d'or, mines de pierres précieuses, mines de bagues et d'horloges, mines de citrouilles et de citrons, mines de marguerites et de violettes, mines de neige, mines de clous et de planches, mines de morues et d'anguilles, mines d'éléphants et de panthères.*» (page 117), l'incohérence est flagrante entre la première phrase et les suivantes.
- «*Seule dans cette chambre, dans l'état où je suis, la mort aurait beau jeu.*» (page 123) est une autre anacoluthie contestable.
- Pourquoi ne pas avoir mis le nom au féminin dans : «*Si Chamomor avait voulu, nous serions amis à l'heure qu'il est*» (page 124)?
- «*Les tempes m'élancent.*» (page 128) est une forme de la langue parlée populaire comme «*Tu me fais dresser les cheveux*» (page 378) pour «*Tu fais se dresser mes cheveux* ».
- À «*pleine de fiel à éclater*» (page 150) pourrait être substitué «*pleine de fiel à en éclater*».
- «*Perdre beau*» (page 162) étonne ; ne faudrait-il pas plutôt : «*perdre en beauté*»?
- «*Tu y seras en demeure*» (page 179) devrait être remplacé par : «*Tu y sera à demeure*».
- On trouve plusieurs adjectifs substantivés dont la création n'est pas toujours justifiée : Chat Mort «*fait la triste, la découragée.*» (page 83) - «*l'inerte*» (page 128) - «*le pâle de la vie*» (page 145) - «*le même blême tiède*» (page 148) - «*une laide comme moi*» (page 189) - «*une mise au monde rien que pour souffrir comme moi*» (page 189) - «*une forte-en-botanique*», «*une forte-en-zoologie*» (page 198) - «*Le samedi, nous étions des déchaînés d'école*» (page 199) - «*le déraisonnable des lieux*» (page 228) - «*le déraisonnable de nos rapports*» (page 244) - «*Nous sommes deux avides de caresses. Nous ne sommes pas deux avides d'argent.*» (page 244) - «*Je suis une avide de*

caresses» (page 254) - «*me guérir de l'insipide, de l'inconséquent*» (page 252) - «*le doux noir des yeux fermés*» (page 312).

- La première phrase du chapitre 35 : «*Avec moi, les chats ne font pas long feu.*» (page 164) est sans rapport avec celles qui suivent.

- Dans «*on m'a jetée sans procès comme des esclaves aux galères*» (page 234), on s'étonne de ce pluriel.

- La construction «*les loups préfèrent se dévorer entre eux à se faire promener*» (page 235) est inusitée, sinon incorrecte ; on préférerait «*plutôt que de se faire promener*».

- Dans «*de peur que je ne lui vole*» (page 279) manque le complément d'objet ; il faudrait : «*de peur que je ne le lui vole*».

On remarque encore de ces pronominaux intempestifs courants au Québec : «*il suffit de se fermer les yeux*» (page 114) - Einberg et Chamomor «*s'étendent les bras.*» (page 232) - «*Je m'ouvre les yeux*» (page 304) - «*le temps qu'il faut pour se rendre son fardeau supportable*» (page 310).

La ponctuation, elle aussi, est parfois incorrecte. Il y a une virgule de trop dans : «*Elles passeront la nuit dans le désert, disséminées, dans des postes de trois ou quatre.*» (page 327). Au contraire, de virgules manquent dans «*Minet minet minet minet !*» (page 84), dans «*mon taxi chien de garde cerbère fidèle incassable*» (page 259), dans «*c'est du va-et-vient giratoire rotatif tournant.*» (page 330), absence évidemment expressive.

LE STYLE

Il reste que, dans cette langue qui n'a rien d'original, c'est, tout en multipliant les maladresses, avec une virtuosité étourdissante que Réjean Ducharme joue sur toute une gamme de tons, déploie différents styles qu'on peut tenter de classer.

Constatons d'abord que de nombreuses formulations sont maladroites :

- «*Ils me font des airs patibulaires.*» (page 18). On a un air, on fait des mines.

- «*Pousser des cris comme une poule qu'on prend par les pattes est contre toute ton âme.*» (page 52). On préférerait : «*va à l'encontre de ce que suis*», «*me répugne tout à fait*».

- «*elle ne m'aide pas à me lacer. Je me lace toute seule, comme ça vient.*» (page 54). En fait, il s'agit pour Bérénice de lacer ses «*bottines*».

- «*Ce n'est pas moi qu'elle va tromper avec ses allures de ne pas être capable de mauvaises intentions*» (page 77). «*Avec son air de sainte-nitouche*» serait plus conforme à la verve satirique de Bérénice !

- «*Ma tête débordée par tout ce qui ne cesse de lui entrer par les yeux, les oreilles, la bouche et le nez.*» (page 83). Il faudrait plutôt : «*Ma tête débordant de tout...*».

- «*Mingrêlie se conduit en grande criminelle, en grande évadée.*» (page 89). De quoi s'est-elle «*évadée*»?

- «*Je cherche un nœud à moi-même*» (page 125). Est-ce, comme y invite le contexte, comme le confirme «*je ne suis pas loin du nœud, des fameuses sources : la mort, l'inerte, le vide, le néant*» (page 128), un nœud (au sens de «*partie très dense et dure à l'intérieur de l'arbre*») qui se trouverait à l'intérieur de Bérénice?

- On ne peut croire à «*coup de hache après coup de hache, je romps l'étincelle, la gazoline [...]*» (page 126).

- «*Avec moi, les chats ne font pas long feu*» (page 164). En fait, «*faire long feu*» signifie «*ne pas produire l'effet attendu*», «*échouer*» (la fusée de feu d'artifice qui brûle trop longtemps n'est pas projetée en l'air).

- On s'étonne de «*la croix du Christ à la surface du Calvaire*» (page 164) : on préférerait «*au sommet*».

- «*on enroule une momie de bandelettes.*» (page 203). On l'«*entoure*» plutôt.

- Dick Dong écoute les exposés de Bérénice avec *«patience et en ennui»* (page 261). Ce «en» est superflu.
 - À *«le contour mal ovale de cette flaque de pluie»* (page 290), on préférerait : «d'un ovale imparfait».
 - *«Pour les grands pieds de la chose, j'ai rechoisi de vivre»* (page 128) reste incompréhensible.
 - *«Mon idylle avec la panthère blanche aux yeux d'azur ne dure plus, n'a plus cours.»* (page 148) : la chute de la phrase est décevante ; cette «idylle» a fait long feu !
 - *«Je ne sais à quels gestes me donner»* (page 211) pourrait être considéré comme le détournement du cliché «ne pas savoir à quel saint me vouer».
 - *«Elle dort comme un loir comme quand on peut démolir le columbarium sans qu'elle se réveille.»* (page 219). On préférerait : «Elle dort comme un loir au point qu'on pourrait démolir le columbarium sans qu'elle se réveille.»
 - *«Les choses se présentent, d'une certaine façon, d'une façon inquiétante souvent.»* (page 273). Cela fait un début de chapitre particulièrement plat.
 - On comprend que la maîtresse de ballet russe puisse dire : *«Tendez vos beaux visages que j'embrasse vos bouches sucrées»* (page 289).
 - *«Leurs boutons éclatent avec foudre»* (page 296). Il faudrait plutôt : «avec une fulgurance...».
 - Une carafe est *«à peine en vidange»* (page 281). On vidange un réservoir, on vide une carafe.
 - *«Il ne comprend pas qu'il lui suffit de vouloir que je fasse quelque chose pour que je perde, tout à coup, toute envie que je peux avoir de faire cette chose.»* (page 300). Que c'est lourd !
 - Il est étonnant qu'évoquant *«deux paillards»* qui *«ont atteint le septième ciel»*, il les imagine revenant *«sur leurs pas»*, mais aussi *«tombant»* (pages 310-311).
 - *«S'il se produit un cadavre»* (page 332) est inadéquat.
 - *«Une arme, toute arme, n'alourdit pas mon bras»* (page 338). On préférerait «aucune arme».
 - *«Deux grands vizirs au doigté impeccable palperont les ventres. Ils mettent de côté pour moi...»* (page 335). Ce changement de temps est mal venu.
- On peut s'amuser de cette juxtaposition : *«Ils sentent leur cœur s'enflammer, se mouiller»*. L'amour fait donc long feu ; comme on dit au Québec : «ça vient de s'éteindre !» à peine enflammé !

Ducharme use et abuse des répétitions, même s'il fait dire à Bérénice : *«La répétition marque le pas.»* (page 119), même s'il la fait se demander : *«Quand me le serai-je donc assez répété?»* dans un passage (page 258) où l'expression de la pensée piétine justement de façon assez pénible, même s'il va jusqu'à proclamer : *«Ce qu'un être humain peut faire de plus insultant pour son âme, c'est de se répéter.»* (page 343).

Certaines de ces répétitions, évidemment, sont expressives, le pléonasme et la redondance étant alors vraiment littéraires. On comprend l'insistance que met souvent Bérénice :

- *«Quand le feu qui vient viendra [...] Quand le feu qui vient viendra»* (page 24), répétition qui marque bien, dans le style biblique, la certitude de l'Apocalypse.
- *«Je trouve ses yeux beaux, ses mains belles, sa bouche belle, ses vêtements beaux, sa façon de se verser du thé belle.»* dit-elle de sa mère (page 31).
- *«Le duvet des oreillers neige, neige, neige, comme pour un blizzard»* (page 35).
- *«Ce qui importe, c'est vouloir, c'est avoir l'âme qu'on s'est faite, c'est avoir ce qu'on veut dans l'âme.»* (page 42).
- *«Christian, Constance Chlore [...] sont mes batailles. Ils sont ma bataille. Chat Mort est ma bataille. Einberg est ma bataille. Tout est ma bataille.»* (pages 43-44).
- *«La tristesse me fait me mépriser. La tristesse rend l'âme molle. La tristesse est un cloaque.»* (page 60).
- *«Elle va me lancer très très loin, très très haut.»* (page 70).
- *«J'aurai un être humain [...] Il n'est pas difficile de parler avec un être humain, d'embrasser un être humain, de se marier avec un être humain, de mettre au monde un être humain. Ce qui est difficile et seul intéressant, c'est d'avoir un être humain. L'idéal serait d'avoir un être humain beau, sauvage et méchant comme Mingrèlie. Mais je perdrais mon temps à essayer de l'avoir : un tel être humain ne se laisse pas avoir.»* (pages 96-97).

- «Le fleuve bat sa houle d'automne, sa houle grise et crispée, sa houle fatiguée d'avoir porté tant de bateaux.» (page 100).
- «Les veneurs [...] Ils savent que je les hais, que je hais ce qu'ils ont fait, que je hais ce qu'ils ont fait de la vie qu'ils m'ont donnée avant de me la donner.» (page 122).
- «On endure. On est dur à cuire. On a la mort dure.» (page 129).
- «une pentapole à vingt couleurs et vingt portes, une pentapole au rire plus grand que l'air, une pentapole à la danse plus grande que le vol des oiseaux, une pentapole groupée autour de l'abside» (page 154).
- «Nous sommes égarés, très égarés, très très très égarés.» (page 159).
- «Vite ! [...] Vite ! [...] Vite ! [...] Vite ! [...] Vite ! [...] Vite ! [...] Vite ! [...].» (page 184) scandé l'ardeur de l'appel à Christian.
- «Le nouveau manchot [a] crié tous les cris de son corps» (page 195).
- «Je t'aime parce que tu es triste, toujours triste, triste comme un portrait triste.» (page 198).
- «La gorge serrée, le cœur serré, la tête bouillante, l'âme à fleur de mains et de jambes, nous sommes asphyxiées par la neige. Vacherie de vacherie ! Maudite neige ! Les mains pleines de neige, les pieds pleins de neige, les vêtements pleins de neige, nous courons encore dans la neige, la neige garde encore tout son mystère. J'ouvre mon cartable et, un par un, lance mes livres et mes cahiers dans la neige. Épuisées, à bout de réponses au mystère de la neige, nous ramassons nos livres et nos cahiers et rentrons au columbarium. Ne rien comprendre à la fièvre que donne la neige de la première fois qu'il neige, c'est vraiment insultant. Maudite neige ! Vacherie de vacherie !» (page 209).
- «Je suis en passe de devenir un être humain libre et un être humain en passe de devenir un être humain libre ménage ses paroles.» (page 260) : «ménage ses paroles» : Ducharme n'était donc pas alors «en passe de devenir un être humain libre» !
- «J'en ai assez de répondre ce qu'il veut, ce que la chimie veut, ce que la terre veut.» (page 264).
- «Je pense beaucoup à Constance Exsangue. Quand je subis mes pires secousses de désespoir, je prends son spectre dans mes bras [...] Pour me calmer, m'adoucir, me rassurer, j'ai un spectre. Aucun être vivant n'a autant de chaleur humaine que ce spectre, ne m'incline plus au repos et au sommeil que ce spectre [...] Je ne t'ai pas trahi, beau spectre.» (page 272).
- «Une petite fille blonde [...] Elle a les bras maigres et les jambes maigres de Constance Exsangue [...] les grands yeux noirs de Constance Exsangue [...] les mêmes pensées que Constance Exsangue.» (page 274).
- «Les plantes dont je ne sais pas le nom sont comme les êtres humains dont je ne sais pas le nom.» (page 302)
- «Mais il y a un remède. Il y a un remède. Il y a un remède. Il y a une façon, inconnue encore, de se sentir, perpétuellement, beau et bon. C'est une certitude sine qua non. Il y a un remède. Il s'agit de le trouver.» (page 311).
- Christian oppose dix semblables refus successifs à la demande de Bérénice qui veut qu'il l'aide à se débarrasser de leur père : «Non ! répond-il, imperceptiblement mais rigidement.» (pages 323-326).
- «Je suis juive, juive, juive !» (page 328).
- «Raser une mosquée pour ériger une synagogue, c'est du va-et-vient giratoire rotatif tournant.» (page 330).
- «Je vois la section de la pyramide grandir, grandir, grandir.» (page 365).
- «Je suis Aricie, la princesse athénienne douce, dont personne ne s'occupe. [...] Je suis Aricie. Je suis timide et tendre, rêveuse et crédule.» (page 371).
- «On pourrit. On pourrit. On pourrit.» (page 374).
- «Nahanni ! Nahanni ! Nahanni !» (page 374).

Mais nombre de répétitions, dont certaines sont un trait de l'usage québécois («c'est lisse lisse, doux doux» [page 15], «elle est carrée carrée» [page 46], «Elle n'est pas vigilante vigilante.» [page 140], «C'est froid froid froid.» [page 165], «Ce n'est pas clair clair.» [page 205], «Je suis douée douée.» [page 235], - «C'est bien clair, bien clair.» [page 360]), sont oiseuses, plates, pénibles, fastidieuses, relèvent de la battologie :

- «*Mais ils ne sont pas là où je suis quand j'ai les yeux fermés. Là où je suis quand j'ai les yeux fermés, il n'y a personne, il n'y a que moi.*» (page 11).
- «*Pousser des cris comme une poule qu'on prend par les pattes est contre toute mon âme. [...] On peut toujours se gonfler le cœur d'assez de force pour ne pas crier comme une poule qu'on prend par les pattes.*» (page 51).
- «*Je ne resterai pas ici à tailler des pierres à l'ennui et à rouler des pierres à l'ennui.*» (page 69).
- «*Sa tête en forme de tête passée par les mains d'une bande de rétrécisseurs de têtes*» (page 113).
- «*Einberg a mis le docteur à la porte. [Le docteur] a dit à Einberg qu'un médecin [...] a le devoir de se faire verser des honoraires exorbitants. Mais Einberg n'est pas homme à se laisser exorbiter par des honoraires. Il a envoyé le docteur se faire verser des honoraires exorbitants ailleurs.*» (pages 128-129).»
- «*La tête penchée, elle regarde dans son vidrecome. C'est comme s'il y avait du théâtre dans son vidrecome. Elle peut passer des heures à regarder dans son vidrecome.*» (page 140).
- «*Des réflecteurs se réfléchissent*» (page 247).
- «*Il [le professeur de chimie] veut que je lui réponde que le phénol est un dérivé oxygéné du benzène que l'on extrait des huiles fournies par le goudron et la houille, mais je ne lui répondrai pas que le phénol est un dérivé oxygéné du benzène que l'on extrait des huiles fournies par le goudron et la houille.*» (page 264).
- «*Voilà de quoi boire et manger ! Sans attendre son invitation, je me mets à table et me mets à manger. Voyant que je me suis mise à manger, sans s'arrêter de parler, il se met lui aussi à table et se met lui aussi à manger.*» (page 284).
- «*Je lui coupe les cheveux, aussi près que possible. Pendant que je coupe aussi près que possible...*» (page 358).
- «*Ce que la distension n'a pas encore distendu*» (page 373).
- «*Avec leurs sales télescopes, avec leurs sales microscopes*» (page 376, répété deux fois page 377, réapparaissant page 379).

D'autres apparentes maladroitures sont de ces auto-corrrections que justifie le fait que le texte puisse être un monologue : «*C'est lorsque les yeux se sont ouverts que la vérité, que le mensonge, dis-je, a éclaté.*» (page 138) - «*Elle connaît par leurs noms latins les douze segments du hanneton. C'est une forte-en-botanique. C'est une forte-en-zoologie, si vous voulez.*» (page 198).

Ces réserves faites, goûtons à la variété des styles que déploya Réjean Ducharme, le livre passant de la méditation mélancolique à la harangue violente, en passant par l'humour grinçant :

L'amour déçu et le sentiment d'une complète solitude rendent parfois Bérénice pathétique :

- «*Christian, au terme de cet exil, je t'appelle, tout bas, d'une voix blanche, sans trop y croire. Je suis trop folle et trop vorace pour puiser moi-même de la terre mes sels ; je me greffe à toi comme l'orobranche à la luzerne. Je mangerai dans ta main comme une corneille savante.*» (page 294).
- «*Je demeure roide et muette sous ses transports, aussi cruellement indifférente que possible en dépit de ma douloureuse tristesse.*» (pages 297-298).
- «*J'ai atteint la dernière profondeur de ma solitude. Je suis là où la moindre erreur, le moindre doute, la moindre souffrance ne sont plus possibles. Je suis là où, dépourvue de tout lien, de toute assise, de tout air, ma vie, par son seul fleurissement miraculeux, m'enivre de puissance.*» (page 350).

Mais, le plus souvent, Ducharme lui a donné une véhémence enflammée, une véhémence adolescente destructrice, complètement ahurissante :

- «*Je me refuse à tout commerce avec le monde immonde qu'on m'a imposé, où l'on m'a jetée sans procès comme des esclaves aux galères. Ils m'ont jetée au milieu d'une chiourme si gueule, si ventre, qu'elle ne s'aperçoit même pas qu'elle a une âme, une chiourme prête à toutes les chaînes, à tous les crimes contre l'âme et sa fierté, pour avoir accès à l'auge que, trois fois par jour, les maîtres lui donnent à lécher. Ô maîtres, je mangerai plutôt mes excréments ! Ô maîtres, vos cages, sur roues comme sur béton, sur air comme sur mer, je vous les ferai ravalier ! Je resterai une mauvaise*

prisonnière, une galérienne insoumise et irrespectueuse. Je passerai mon temps à essayer de m'évader. J'endurerai en silence les estrapades que me mériteront mes blasphèmes et je continuerai à blasphémer. Qui que vous soyez, ô maîtres, autant que vous soyez, mortels comme divins, je m'insurge contre vous, je vous crache désinvoltement à la figure. Je vous appelle misérables, je vous appelle jouisseurs, sadiques, paranoïaques, schizophrènes. Si j'ai le cœur creux, c'est parce que j'ai choisi de ne pas me mettre à quatre pattes, de ne pas japper, de ne pas me battre avec les quatre milliards d'autres pour vos reliefs. J'aime peu les loups, mais je préfère les loups aux chiens, parce que les loups préfèrent se dévorer entre eux à se faire promener au bout d'une laisse sur un trottoir pour faire leurs petits besoins.[...] Je ne suis pas heureuse, j'ai le cœur creux : je veux garder ce qui me reste de dignité. J'ai choisi d'être fidèle, loyale, de défendre jusqu'à mon dernier couac la cause perdue, les enseignes de l'armée vaincue [...] Si je suffoque ici, ce soir, seule, c'est que, malgré le poids de la meule attachée à mon cou, je me raidis, je me tiens droite, je ne m'incline pas, je ne plie pas. Je ne suis la servante ni des présidents des pays de la terre, ni des Yahveh des pays du ciel. Je n'immole de victimes pour aucun de ces généraux mal habillés. Je ne prie et ne m'agenouille pour aucun pardon, aucune rémission, aucun salut, aucune salade, aucune automobile, aucune monnaie.» (pages 234-235).

- «Mon ex-professeur de chimie [...] Il me semble qu'il me colle à la peau et à l'âme de toute sa pustuleuse moiteur.» (page 268).

- «Je suis marécageuse, ravineuse et arboricole ; ma place n'est pas ici, parmi ces mammifères. Je suis une andrène funèbre.» (page 362)

Réjean Ducharme la fait aussi se hausser au ton philosophique généralisateur, sentencieux, qui éclate dans des définitions, des maximes, ou se développe dans d'amples tirades :

- «Pour voir la peur, il faut être seul avec elle.» (page 20).

- «Ce qui importe, c'est vouloir, c'est avoir l'âme qu'on s'est faite, c'est avoir ce qu'on veut dans l'âme. Ils se demandent d'où ils viennent. Quand on vient de soi, on sait d'où l'on vient. Il faut tourner le dos au destin qui nous mène et nous en faire un autre. Pour ça, il faut contredire sans arrêt les forces inconnues, les impulsions déclenchées par autre chose que soi-même. Il faut se recréer, se remettre au monde. On naît comme naissent les statues. On vient au monde statue : quelque chose nous a faits et on n'a plus qu'à vivre comme on est fait. C'est facile. Je suis une statue qui travaille à se changer, qui se sculpte elle-même en quelque chose d'autre. Quand on s'est fait soi-même, on sait qui on est. L'orgueil exige qu'on soit ce qu'on veut être. Ce qui importe, c'est la satisfaction de l'orgueil, c'est de ne pas perdre la face devant soi-même, c'est la majesté devant un miroir, c'est l'honneur et la dignité entretenus au détriment des puissances étrangères dont l'âme naissante est infestée. Ce qui compte, c'est se savoir responsable de chaque acte qu'on pose, c'est vivre contre ce qu'une nature trouvée en nous nous condamnait à vivre. Il faut, à l'exemple du géant noir gardien des génies malfaisants, se faire fouetter pour ne pas s'endormir. S'il le faut, pour garder mes paupières ouvertes, j'arracherai mes paupières. Je choisirai le sol de chacun de mes pas. À partir du peu d'orgueil que j'ai, je me réinventerai. » (pages 42-43).

- «Quand on s'attend à se faire emplir, on se branche.» (pages 102-103).

- «Un être humain mort est à celui qui l'a abattu.» (page 106).

- «Tout ce qui est blessé se laisse avoir.» (page 106).

- «La guerre est aussi sainte pour les pauvres imbéciles d'un côté que pour les pauvres imbéciles de l'autre côté. Les belles grandes gueules leur ont toutes chanté la même chanson : "C'est de notre côté qu'est le droit !" Mais les belles grandes gueules se gardent bien de dire aux pauvres imbéciles qu'il s'agit du droit du plus fort, du droit de ceux qui ont le plus de tueurs et de machines à tuer.» (page 131).

- «Quand on est un être humain, manger ne fait éclore que dégoûts, frayeurs et excréments.» (pages 133-134).

- «Le seul moyen de s'appartenir est de se comprendre. Les seules mains capables de saisir la vie sont à l'intérieur de la tête, dans le cerveau.» (page 191).

- «Dans un bloc de marbre il y a un buste, mais à une condition, à condition de sculpter.» (page 215).

- «Dans un livre, on est seul.» (page 229).

- «*Il y a le vrai et le faux. Le vrai est ce qui me donne envie de rire, le faux, ce qui me donne envie de vomir. L'amour est faux. La haine est vraie. Les animaux sont vrais. Les hommes sont faux.*» (page 237).
- «*Le naturel des humains et des primates n'est pas de boire, manger et courir après l'orgasme, mais de se surpasser. Pourquoi donc, s'il n'en est pas ainsi, les humains et les primates en sont-ils venus à se dresser sur leurs pattes de derrière et à s'obstiner à marcher dans cette position, leurs deux autres pattes ballantes, comme des chiens de théâtre?*» (page 245).
- «*Rien n'est plus gentil qu'un homme dur quand il est gentil.*» (page 241).
- «*Souvent, mieux vaut faire ce qu'un imbécile vous dit de faire.*» (page 253).
- «*Quelqu'un qui suit la vérité jusqu'au bout, qui en a la force, est quelqu'un qui escalade un rayon de soleil et finit par tomber dans le soleil.*» (page 258).
- «*Ce qu'on appelle beau avec des anhélation, des érailements de paupière, des "oh !" et des "ah !" m'a découvert son vrai visage. Le beau est un déhanchement aphrodisiaque pire que la danse du ventre.*» (page 276).
- «*Qu'appelle-t-on "beau" sinon ce qui produit de l'angoisse.*» (page 289)
- «*Mais il y a un remède. Il y a un remède. Il y a un remède. Il y a une façon, inconnue encore, de se sentir, perpétuellement, beau et bon. C'est une certitude sine qua non. Il y a un remède. Il s'agit de le trouver.*» (page 311).
- «*Seuls les êtres humains qui ont renoncé une fois pour toutes à vivre dans le doux noir des yeux fermés pourront s'adapter quand, la terre étant devenue surpeuplée, il faudra aller vivre dans la lumière.*» en n'ayant «*comme seule assurance et seul repos, le néant.*» (page 312).
- «*Un vrai autochtone, si j'ai bien compris, est un être humain qui naît dans sa tombe : il bouge peu, pas plus qu'une racine ; il se tord dans un sens, se tord dans l'autre sens, puis ne se tord plus du tout.*» (page 334).

Déjà, dans ces maximes, perce la tendance à la dérision :

- «*Il faut avoir l'air triste avec ceux qui pleurent. Ce n'est pas difficile d'avoir l'air triste : il suffit de ne pas rire.*» (page 83).
- «*Quand on est folle il faut s'attacher.*» (page 145), formulation ambiguë au moment où Bérénice crie son amour pour Chamomor.
- «*Les morts violentes attirent les vivants mous.*» (page 165), «*mous*» semblant induit par les «*caramels*» mentionnés dans la phrase précédente.
- «*Mûre, la citrouille tombe de l'arbre.*» (page 344), ce qui n'est guère conforme à la botanique puisque la citrouille pousse sur le sol, ses longues tiges étant rampantes.
- «*La félicité (Felix the Cat) vient de la caresse des chats.*» (page 350).

Car, constamment, Bérénice pratique la dérision, cette volonté comique se traduisant par toute une série de procédés.

Elle la fait être familière, crue, truculente et même grossière, Bérénice proclamant d'ailleurs et non sans paradoxe : «*Je suis grossière. Depuis que je vis saintement, je ne suis pas grossière par gourmandise, mais par ascétisme.*» (page 187).

- La famille Einberg «*n'est pas une famille dont le roulement est à billes*» (page 12).
- Le père et la mère s'opposant, le premier menace la seconde : «*Si tu n'envoies pas ton moutard faire des B.A., j'envoie ma moutarde faire des gammes.*» (page 13).
- Bérénice se demande : «*Pour quoi le rabbi Schneider me prend-il donc? Je ne suis pas son épagueul. Je ne suis pas son meilleur ami de l'homme.*» (pages 18-19).
- Elle déclare : «*Quand on a rien de fertile à dire, on devrait se la tenir fermée.*» (page 19).
- Le braconnier lui paraît «*bâti en armoire*» (page 69), par une réduction de l'expression habituelle «*armoire à glace*» qui désigne une personne à la carrure impressionnante.
- Elle admire : «*Un rat a de l'âme plein le ventre.*» (page 69).
- Elle vitupère : «*Il n'y a pas plus chien qu'un être humain*» (page 97).
- Elle se moque : «*Ça fait faire ouf à sa bourgeoise.*» (page 100).

- Elle se lamente : «*Les choses [...] tombent dans le pire, elles vont du mauvais au pire que pire.*» (page 112).
- Éliézer, qui aime «*se contracter la face*», pourrait «*faire le Frankenstein*» (page 114).
- Bérénice ironise : pour la convaincre, le rabbi Schneider «*a besoin d'avoir de l'éloquence en sapristi.*» (page 129).
- Elle s'élève contre la guerre : «*Les belles grandes gueules se gardent bien de dire aux pauvres imbéciles qu'il s'agit du droit du plus fort, du droit de ceux qui ont le plus de tueurs et de machines à tuer.*» (page 131)
- Elle constate la vigueur de Chamomor contre Einberg : «*Elle lui tombe sur le dos en quatrième vitesse.*» (page 136).
- Elle se moque de son besoin de se trouver en compagnie de Constance Chlore : «*Ça me fait une belle jambe.*» (page 165).
- Elle constate la satisfaction d'Einberg pour qui : «*Tout va comme sur des roulettes !*» (page 175).
- Elle raille sa «*beauté à tout casser*» (page 180).
- Déclarant : «*Je sors enceinte du lit de l'enfance.*», elle ajoute : «*J'en ai plein la ceinture. Des crimes ont pris racine dans mes entrailles, et poussent, se gonflent. Quand je mettrai bas, ce sera laid ! Quand je me promènerai sur le trottoir avec ma ribambelle de crimes, ils trembleront.*» (page 186).
- Elle se plaint des poèmes que «*dame Ruby*» lui faisait apprendre par cœur quand elle était «*en rut*» contre elle (page 203).
- Elle montre Constance Chlore dodelinant de la tête qui va «*de midi moins le quart à midi et quart*» et qui «*cogne des clous*» (page 224).
- Elle se dit prête à «*défendre jusqu'à mon dernier couac la cause perdue.*» (page 235).
- Elle avoue : «*Je suis pleine de merde !*» (page 281).
- Elle souhaite un apaisement : «*Je veux que nous nous fermions la gueule*» (page 315).
- Elle se scandalise du spectacle que donnent «*deux collégiennes jouant ensemble au monsieur et à la madame [...] deux commères de la mythologie grecque jouant au monsieur et à la madame ensemble.* » (page 346).
- Elle caricature la colère de Graham Rosenkreutz, «*les os lui craquant d'ire*» (page 357), formulation où à la langue familière s'adjoint un mot recherché.
- Elle envisage un calmant : «*Frotte un peu ta vulve avant de t'endormir.*» (page 357).
- Elle se révolte quand Gloria «*essayait de [la] peloter*» (page 361).

Réjean Ducharme ne craint pas la franche plaisanterie :

- «*M. Klaust, qui est cul-de-jatte, ne peut pas courir pour me rattraper.*» (page 260).
- «*Il veut faire de moi son petit nécessaire de voyeur et de touche-à-tout [jeu de mots, le touche-à-tout étant la personne qui se disperse en activités diverses]. Il veut que je devienne sa petite Marie-déshabille-toi-là, sa petite Ferme-ta-gueule-que-je-t'explore-l'anatomie, son petit roman pornographique vivant.*» (page 267).
- «*Toute nue, je ne peux pas me faire de strip-tease*» (page 271).

Un autre moyen de susciter le rire est la subversion des formulations consacrées par l'usage, bien qu'on ne puisse toujours déterminer si c'est délibérément, pour exercer sa fantaisie, pour les revivifier, ou du fait d'une tendance généralisée au Québec où la langue se caractérise par des déformations involontaires du français. On remarque ce jeu sur les clichés pour les retourner comme de vieux gants dans :

- «*Les voyages déforment la jeunesse !*», ce qui est immédiatement suivi de l'adage bien connu : «*Les voyages forment la jeunesse !*» (page 13), tandis que plus loin on lit : «*Les voyages déforment la jeunesse ! Les voyages laissent la vieillesse telle quelle !*» (page 105).
- Christian «*refuse de sortir de ses gonds*» (page 36), alors qu'il le ferait s'il se mettait en colère comme le souhaite Bérénice.
- «*Nous sommes les maîtres du feu. Et ça, croyez-moi, c'est des chats à fouetter !*» (page 50), ce qui retourne l'expression habituelle : «*Il n'y a pas de quoi fouetter un chat*», qui indique qu'une chose est insignifiante, qu'une faute n'est pas grave.

- «*Mettre des bâtons dans les roues de leur secret*» (page 57) étonne car «mettre des bâtons dans les roues» («susciter des difficultés», «chercher à gêner une entreprise») s'emploie sans complément.
- «*Rien ne sert de ramper. Il faut partir à poings.*» (page 57) est une déformation plaisante du premier vers de la fable de La Fontaine, «*Le lièvre et la tortue*» : «Rien ne sert de courir ; il faut partir à point.»
- «*Les cousins travaillent comme des forçats, à pierre fendre*» (page 77) - «*Je suis en santé à pierre fendre*» (page 147) - «*Elle est bête à pierre fendre*» (page 148) jouent sur les mots «à pierre fendre» qui ne s'emploient que dans l'expression «geler à pierre fendre».
- L'adage «Qui s'y frotte, s'y pique» est repris de façon plaisante dans : «*Christian a sablé son sabre pour ne pas qu'elle s'y pique en s'y frottant.*» (page 78).
- Les formulations : «*Mingrêlie [...] rit dans sa barbe.*» (page 82) - «*Chamomor doit rire dans sa barbe*» (page 136) - «*Je m'approche de la table en riant dans ma barbe.*» (page 175) - «*Il me fait des réflexions qui me font rire dans ma barbe.*» (page 185) amusent car on s'attend à ce qu'elles s'appliquent à des hommes.
- «*Ceux qui s'aiment trop récoltent ensemble.*» (page 86) est une variation sur l'adage «Qui sème le vent récolte la tempête».
- «*Tout le monde aime et hait à cœur joie*» (page 95) renouvelle l'expression «s'en donner à cœur joie».
- «*Sens dessus dessus et sens dessous dessous*» (page 119) surprend parce qu'habituellement on trouve «sens dessus dessous».
- «*Oreilles bouchées à l'émeri*» (page 120) - «*Yeux bouchés à l'émeri*» (page 208) sont de grandes exagérations puisque cette poudre tirée d'une roche très dure sert à boucher des flacons.
- En lisant «*Je ne laisserais pas de telles forces mener le bal dans ma vie.*» (page 126), on est étonné par ce bal intérieur.
- «*Les forces étrangères qui me dirigent [...] ne font pas que me prendre à la gorge. Parfois, aussi, elles prennent par le cou.*» (page 127) révèle bien l'ambivalence de celle qui, à force de se laisser prendre par le cou, sera «*l'avalée des avalés*».
- Avec «*Un médecin [...] a le devoir de se faire verser des honoraires exorbitants. Mais Einberg n'est pas homme à se laisser exorbiter par des honoraires.*» (page 128), Ducharme créa habilement un verbe qui fait découvrir le sens oublié d'un mot.
- «*On a la mort dure.*» (page 129), par opposition à «avoir la vie dure».
- «*Il s'en va-t-en guerre dondondondaine.*» (page 129) sonne comme la parodie du refrain d'une chanson ancienne.
- «*Je ne boirai pas de ton eau.*» (page 134) est une variation sur l'adage : «Il ne faut pas dire : fontaine, je ne boirai pas de ton eau».
- «*Je suis de nouveau vivante à cause de l'amour maternel de Chamomor, vivante, vivante, sonnante et trébuchante.*» (page 149) est une reprise tout à fait fantaisiste de l'expression «espèces sonnantes et trébuchantes» qui désigne la monnaie métallique.
- Avec «*Mes nouveaux jours et mes nouvelles saisons ne sont pas de ceux qui se comptent comme des moutons et qui meurent comme des mouches.*» (page 154), Ducharme se plaît à accumuler des expressions toutes faites.
- Dans «*Quand nous aurons faim, nous mangerons des ténèbres, nous broierons du noir.*» (page 154), est d'abord présentée la formule étonnante que justifie ensuite l'expression figée prise ici au pied de la lettre.
- «*La maquerelle nous reçoit avec des larmes de caïman*» (page 160) est une variation sur «les larmes de crocodile», larmes hypocrites pour émouvoir et tromper, une légende prétendant que les crocodiles du Nil gémissaient pour attirer leurs victimes.
- Avec «*Je lui tirerai les vers du nez. Quand on n'a rien de fertile à faire, on joue avec des vers.*» (page 160), on a un autre exemple de la revivification d'un cliché.
- Dans «*Ses secrets inodores et sans saveur.*» (page 162), on trouve des adjectifs fréquemment utilisés pour qualifier des corps chimiques.
- Dans «*Tu es dans les prunes. [...] Tes radotages dégénèrent en confiture.*» (page 180), il semble qu'ait été modifiée la formule usuelle : «Tu es dans les patates», et qu'un fruit leur ayant été substitué apparut l'idée de la confiture.

- Avec «*On m'appelle. Je me dresse sur la pointe des oreilles.*» (page 225), on s'attendrait à la pointe des pieds.
- «*Il n'y a plus de Zio qui tienne !*» (page 238) étonne parce que la formule ne s'emploie d'ordinaire qu'avec un nom commun.
- Dans «*Je mangerai plein mon ventre trois fois par jour, et à son nez, et à sa longue barbe*» (page 238), le premier terme est habituel («au nez de quelqu'un» : en échappant à sa vigilance), mais le second surprend.
- Dans «*Je vais [...] quitter cette vallée de grincements de dents*» (page 241), on trouve un écho de l'évangile de Matthieu qui annonce : «Il y aura des pleurs et des grincements de dents», et de l'"Apocalypse" où l'on parle de la Terre comme d'"une vallée de larmes».
- «*Envers ma logique et contre mes serments, je cède aux assiduités de Dick Dong*» (page 242) est une variation fantaisiste sur «envers et contre tous».
- «*C'est au front que le bât me blesse.*» (page 260) amuse puisque le bât blesse le dos sur lequel il est porté.
- «*Je me relève, n'en croyant pas mon corps.*» (page 266), tandis qu'habituellement on trouve «ne pas en croire ses yeux».
- «*Il veut que je devienne sa petite Marie-déshabille-toi-là.*» (page 267) est une variation sur l'expression courante «une Marie-couche-toi-là» par laquelle on désigne une femme qui se prostitue.
- «*Il pleut à plein temps.*» (page 283), mais, habituellement, on travaille à plein temps.
- «*Cet amollissement graduel très lent qui me prend âme comme corps.*» (page 296) est un retournement de la formule courante «corps et âme».
- Bérénice déclare : «*Je m'élançe à âme perdue.*» (page 312), alors qu'habituellement on s'élançe à corps perdu.
- À sa mère malade qui «*se tord de sanglots*», elle déclare : «*On dirait que tu as le cœur gros.*», et elle lui répond : «*Non, petit singe. Rassure-toi. J'ai le cœur petit, tout petit.*» (page 304), prenant donc au pied de la lettre l'expression «avoir le cœur gros» qui n'est pas une indication de volume mais d'intensité du chagrin.
- Bérénice se dit «*gelée de pied en cap, d'épiderme en épiderme*» (page 266) et, plus loin, «*rompue de pied en cap*» (page 358), alors que «de pied en cap» («des pieds à la tête») sert à qualifier un habillement, un équipement complet.
- Le proverbe «*Tout petit chien devient grand si Dieu lui prête vie.*» (page 313) est une variation sur «*Petit poisson deviendra grand si Dieu lui prête vie*» qu'on trouve dans la fable de La Fontaine «*Le petit poisson et le pêcheur*».
- Dans «*Dick Dong arrive, sans trombone ni trompette*» (page 260) et «*Le charme s'est brisé [...] sans tambour ni trombone*» (page 356) est modifiée l'expression «sans tambour ni trompette».
- Christian est traité d'«*espèce d'empêcheur d'entrer en rond !*» (page 314), alors qu'on parle habituellement d'un «empêcheur de danser en rond».
- Le fameux «*Je pense donc je suis*» de Descartes est retourné en «*Voici ce que je suis [...] Donc je pense.*» (page 193), en «*Je suis, donc je pense*» (page 315).
- «*Le soleil, tout feu, tout flamme, se dresse à l'horizon.*» (page 315), alors qu'on est «tout feu, tout flamme» quand on est enthousiasmé.
- «*La conversation continue de faire des siennes.*» (page 317), alors qu'ordinairement c'est un individu qui fait des siennes, qui fait des bêtises, qui commet des maladresses.
- «*Je vous présente, plus en chair qu'en os, la maîtresse d'un rabbin.*» (page 347) est un jeu plaisant sur l'expression «en chair et en os» («en personne»), qui permet de signaler l'embonpoint de cette femme.
- Bérénice rassure Gloria : «*Tu impressionnes ma galerie*» (page 359), alors qu'habituellement la galerie qu'on impressionne est un ensemble de personnes.
- «*Graham Rosenkreutz apparaît au-dessus de moi, pavé de bonnes intentions.*» (page 365), ce qui lui confère un caractère inquiétant puisque, selon la tradition, c'est l'enfer qui est pavé de bonnes intentions.
- Ducharme écrit : «*La nuit, tous les chats se ressemblent.*» (page 369) pour ne pas dire, comme tout le monde, que «la nuit, tous les chats sont gris».

Des parallélismes renforcés par des anaphores permettent la moquerie :

- «*Il y a des tonnes de mots. Mais il n'y a rien à dire. Il y a des tonnes de choses. Mais il n'y a rien à faire.*» (page 165).
- «*Folle montagne qui veut accoucher d'une souris ! Folle souris qui ne veut pas d'une montagne pour mère.*» (page 308).

Mais les antithèses, les contrastes, peuvent, eux aussi, faire sourire :

- «*Quand Einberg m'emmène à la synagogue, il me tient par la main avec une grande tendresse. Sa main est si dure qu'on dirait qu'il a envie de m'arracher le bras.*» (page 14).
- «*Je n'ai jamais vu mon beau grand frère si laid*» (page 96).
- «*Éliézer, l'éteint mari de l'incendiée Rébecca*» (page 113).
- «*On ouvrait grand ses petits bras.*» (page 132).
- «*Ce visage doux comme du velours se dresse à deux doigts de mon âme hideuse comme une pieuvre.*» (pages 134-135).
- «*J'ai, généreusement, recours au larcin.*» (page 229).
- «*Je réagis à une goutte de miel par une mer de fiel.*» (page 342).

Ducharme ménage des surprises, des rapprochements surprenants :

- «*Et, par poignées, du geste gracieux du semeur, je lance des billes sous ses pas.*» (page 36).
- «*La plus grande richesse de la République d'Afrique du Sud est les diamants. La nôtre est les rats.*» (page 65).
- «*En ce moment, les rangs catholiques jouissent d'un avantage numérique scandaleux, un avantage numérique pornographique.*» (page 75).
- «*Quand je serai grande, j'aurai appris tellement de langues, j'aurai une si belle personnalité, que ceux qui me verront passer me prendront pour la Vénus de Milo. J'aurai des jambes ! des yeux ! une taille !*» (page 76).
- «*Ohé ! du gaillard ! - C'est un pétrolier, un pétrolier noir.*» (page 79).
- «*Elle porte un casque gaulois, à deux cornes, du genre écrou à oreilles.*» (pages 78-79).
- «*Tolérant à mort, en plus de tolérer qu'on morde à belles dents dans le rutabaga, Zio tolère également qu'on morde à belles dents dans l'eau.*» (page 199).
- «*Il vaut mieux apprendre le clairon et l'accordéon que l'arquebuse.*» (page 225).
- «*Est-ce que tu te masturbes, toi? [...] Non, je suis en deuil.*» (page 231).
- «*Mes cours de trombone et de ballet*» (page 253).
- «*Ce qu'il y a de plus beau chez un homme, après sa cravate, c'est sa tendresse.*» (page 255).
- «*Je soupe chez un pornographe ! Demain, il faudra que j'aille souper chez un taxidermiste.*» (page 284).
- «*Faire la tendresse jusqu'à ce que mort s'ensuive avec une chienne savante au tutu mouillé?*» (pages 292).
- «*Mlle Bérénice Einberg est priée de se rendre au ministère des bagages.*» (page 297).
- Elle se rend au «*cimetière de la Hêtraie*» où elle prétend aller «*cueillir des hêtres*» mais où elle plante «*trois douzaines d'ancolies*», «*pétales en bas et racines en l'air, pour qu'elle puisse bien les sentir*» (page 298).
- «*Je t'entretiendrai, comme dans les films français la péripatéticienne parisienne entretient son Jules.*» (page 323).
- Paradoxalement, Bérénice traite l'adulte d'«*Agnelet laid*» et de «*Vassiveau*» (page 337).
- «*L'Égalité, la Fraternité et l'autre*» (page 329), «*l'autre*», la Liberté, étant en fait la première !
- Le chapitre 79 débute par : «*Mes otaries dorment.*» (page 362), mais elles demeurent tout à fait énigmatiques.

L'ironie de Bérénice s'exerce en particulier :

- À l'égard d'Einberg : «*Il me dit de parler à mon père sur un autre ton.*» (page 14) où est transposée la formule impersonnelle : «*Est-ce sur ce ton qu'on parle à son père?*». Ailleurs, elle l'apostrophe :

«*Tu es un misérable ! Tu es pire que tout ce qu'a imaginé le pauvre Victor Hugo ! Tu es une sale poule cochinchinoise ! Tu me fais mal à la queue de la grande thyroïde !*» [ce qui est évidemment une coquille ; il faudrait lire : la glande thyroïde] ; elle le traite de «*fou furieux*» (page 323).

- À l'égard de Chamomor qui veut «*remettre la main sur sa sainte famille*» (allusion à la Sainte Famille, constituée de Joseph, la Vierge Marie et l'enfant Jésus) , Bérénice commentant : «*Pauvre Jeanne d'Arc*» [l'héroïne qui sauva la France au Moyen-Âge] (page 230).

- À l'égard de Christian : «*D'une façon piteuse, il extériorise un peu de sa langue.*» (page 169).

- À l'égard de Rebecca Ruby qui a «*donné toutes ses forces en arrhes au Savoir afin qu'il la venge de la Beauté*» (page 112), dont «*les inconséquences graves et savantes [...] portent au suicide*» (page 179).

- À l'égard de la petite Anna Fiodiorovna qui a appris «*le poème de Banville intitulé La Mère*», mais «*débite d'un trait, dans une sorte de sanglot et dans un français aux yeux en amande, le "boème de Panville intitulé : Ma Lère"*» (page 93-94).

- À l'égard de Zio, «*cet ayant droit*» qui est opposé à des parents qui sont des «*ayants cause*» (page 242).

- À l'égard de Dick Dong : «*Dick Dong n'est sûr de lui que parce qu'il emploie régulièrement le déodorant "Graisse-à-Cheveux".*» Il s'est «*cru obligé de faire son Marlon Brando.*» (page 244).

- À l'égard de la sentimentalité amoureuse : «*Je te l'aime. Tu me l'aimes. Ils s'aiment et, surgies des noirceurs de la terre, des cloches par milliers sonnent.*» (page 41) - «*Qu'elle ne compte pas sur moi, l'institution de l'amour, la machine à faire se promener les filles au bras des garçons. Qu'ils ne comptent pas trop sur moi, les metteurs en scène et en rut du cinéma de l'amour.*» (page 237).

- À l'égard des écolières dont elle fait partie et qui donnent un spectacle de danse dirigé par Jerry de Vignac : «*Nous avons mal dansé, nous avons été très applaudis.*» (page 289).

- À l'égard de «*la grandeur délétère de la famille homogénéisée et pasteurisée*» [comme l'est le lait vendu au Québec] (page 254).

- À l'égard de Gloria : «*Elle dégage une riche odeur de lait pourri.*» (page 362).

- À l'égard d'elle-même pour qui elle emploie en particulier une variation de l'expression ancienne «*être Gros-Jean comme devant*» qu'on trouve dans la fable «*La laitière et le pot au lait*» de La Fontaine : «*me voilà gros protozoaire comme devant*» (page 128) - «*Et Bérénice Einberg, la voilà grosse Bérénice Einberg comme devant*» (page 312) - «*Grosse petite apache comme devant*» (page 327). Elle se moque de son anorexie : «*Comme tout bon cadavre, pour mettre l'eau à la bouche des vers, je laisse transparaître la forme de mes os.*» (page 122). Elle se fustige : «*Des œufs pourris, je suis parfaitement capable de m'en lancer toute seule quand ça me tente.*» (page 377).

- À l'égard des va-t-en-guerre : «*Ils sont tous prêts à donner leur sang Que les tiques, les sangsues et les vampires se le disent !*» (page 129) - «*Ceux qui [...] meurent sur les champs de bataille laissent leurs râteliers sans emploi. Avis à ceux qui embauchent des râteliers ! Prenez tous l'avion ! Allez tous vous faire fusiller ! Fini le rationnement des fausses dents !*» (page 130).

- À l'égard de la danse classique : «*Pourquoi tous ces détours, tous ces méandres, toutes ces périphrases, tous ces entrechats?*» (page 291).

La véhémence de Bérénice lui inspire des injures parfois originales et amusantes :

- «*Écumeurs de cimetières !*» est adressé aux esprits religieux (page 21).

- «*Espèce de Lope de Vega*» (page 129) est appliqué au «*rabbi*» Schneider sans être, en fait, tant une référence au dramaturge espagnol qu'être inspiré du mot argotique «*lope*» qui désigne une personne lâche.

- «*goujats !*» (page 159) est asséné aux policiers.

- par «*le maquereau*» et «*la maqurelle*» elle désigne ses parents (page 160).

- «*Je vous appelle misérables, je vous appelle jouisseurs, sadiques, paranoïaques, schizophrènes*» (page 234) crie-t-elle aux «*maîtres*».

- «*Zio n'est qu'un aveugle-sourd, n'est qu'un autre de ces imbéciles graves qui m'ont fait le monde que j'ai [...] Zio est pris pour un maître par les esclaves-nés. Car Zio est pris pour le grand maître des morues par les morues.*» (page 239).

- «*Sans-estomac*», «*bube*», «*hotu*», «*microbe anaérobie écoeurant*» (page 268) cinglent de leur mépris le pauvre Mordre-à-Caille.
- Bérénice stigmatise les «*mauvais faiseurs de monde*» (page 279).
- Einberg est un «*infâme claudicateur*» (page 301).
- Elle s'autoflagelle : «*espèce de Bérénice Einberg néozélandaise australienne ! [...] espèce de paranoïa ambulatoire !*» (page 321) - «*énorme tourte [...] gros rognon*» (page 334) - «*Miasme ! Chyle ! Chyme !*» (page 360) - «*lard vivant*» (page 374) qu'elle met dans la bouche de Constance Exsangue.
- «*Agnelet laid* » et «*Vassiveau*» (page 337) qualifient l'adulte.

Ducharme cultive la fantaisie de jeux de mots :

- «*La plupart du temps, il m'ignore. Espèce d'ignorant !*» (page 25).
- «*Il faut partir à poings.*» (page 57).
- «*Nous chassons le piège.*» (page 67).
- «*Il y en aura deux-trois que je n'ai pas encore l'horreur de connaître*» (page 113).
- «*Cette guerre qui n'est, comme toutes les autres, qu'une affaire entre grosses têtes et gros bonnets.*» (page 130).
- «*J'aime tout le monde. Je suis une fille facile. La vie est difficile pour les filles faciles.*» (page 183).
- «*Tu m'aimes trop, Bérénice. Et puis tu n'es pas naturelle. - Je suis surnaturelle.*» (page 185).
- «*Je prends la boutade au pied du hiéroglyphe (de la lettre, si vous voulez)*» (page 214).
- «*Notre coup de tête sans queue ni tête*» (page 225).
- «*Ils viennent me voir, mais ils ne me voient pas.*» (page 230).
- «*Pauvre cher âne !*» (page 236), parodie de la locution ancienne «Pauvre chère âme» qu'on trouve, par exemple dans «*Manon Lescaut*» de l'abbé Prévost.
- «*Oui, je suis perdue. [...] il est inutile que je compte sur toi pour être retrouvée.*» (page 267).
- «*Les langues humaines sont de mauvaises langues.*» (page 286).
- «*Je me dis, regardant la nuque bouffie du chauffeur, que les chauffeurs de taxi sont bourrés de tuyaux.*» (page 292), un rapprochement plaisant étant suscité entre le tuyau qu'est la nuque et les tuyaux (indications confidentielles que les chauffeurs de taxi sont censés donner aux touristes qu'ils convoient).
- «*Quand il y a mains et mains, on en vient aux mains.*» (page 320).
- «*La guerre dort. [...] Un fumeur finira par la réveiller pour lui demander du feu.*» (page 332).

Est une autre plaisanterie l'usage parodique du style noble, solennel, qui permet à Ducharme de céder à son goût du travestissement, de faire de brillantes imitations, d'amusants pastiches. Il se moque ainsi des personnages ridicules :

- le «*rabbi*» Schneider qui, avec une préciosité ridicule, s'adresse à Bérénice : «*Étrenne-t-on ce corsage finement brodé? [...] Voilà qui nous privera pour quelque temps de notre brillante prima donna. Tu me demanderas mon avis avant de prendre part à une autre hoplomachie. [...] As-tu mangé le lion? Tu n'es pas un gladiateur ordinaire.*» (page 19).
- Einberg qui, l'île grouillant de rats, «*chaque printemps, jure l'extermination de leur race. Cependant, se heurtant à l'effroi des paysans, il n'a jamais pu organiser la battue orgiaque dont il rêve. Il en a été réduit, confondant les genres, à inviter les braconniers qui ne rêvent que peaux de visons et peaux d'ondatras à venir en plus grand nombre tendre leurs pièges vénaux.*» (pages 66-67).
- Zio qui lance son anathème : «*Évacue vite cette chaste demeure.*» (page 293), «*chaste demeure*» étant un souvenir du «*Faust*» de Gounod où, à l'acte III, est chantée une admirable et célébrisime cavatine qui commence par : «*Salut, demeure chaste et pure...*».
- Chamomor qui, avec grandiloquence, s'adresse à Einberg : «*Vos hauts cris sont absolument ridicules, Mauritius Einberg ! Vous êtes malade ! Vous êtes fou de haine ! Tout juguler, n'est-ce pas? Tout détruire ! Le moindre éclat de bonheur vous scandalise, vous met hors de vous ! Que ces enfants se fassent plaisir vous constipe ! Les voir s'aimer vous fait vomir et suppurer ! Comme je vous comprends ! Que je vous plains !*» (page 39) - «*Votre maîtresse n'a pas aimé l'Égypte que vous lui avez faite? Rue-t-elle inconsidérément dans vos brancards d'or et de diamants?*» (page 102) ; déclare

à Christian : *«Je n'ai jamais considéré la chose sportive comme dégradante.»* (page 99) ; proclame : *«Une mère est l'esclave enchantée de ses enfants.»* (page 308).

- Christian dont la lettre, cependant, a certainement été écrite par sa «maman» et son «papa» car elle est fort bien composée et fort sage, étant imprégnée de si bons sentiments qu'elle contient une véritable généalogie biblique qui ne peut pas être le fait de ce niais catholique ! (page 110-111).

Mais Bérénice elle-même s'amuse à jouer de cette emphase :

- *«Quand nous paraissions aux marches de la synagogue»* (page 17).

- *«Nous sommes sur des charbons plus ardents que si nous sassions des sables aurifères.»* (page 47).

- *«Embrassant au passage les nymphes qui habitent les peupliers»* (page 48), allusion mythologique qui signale, comme par un clin d'œil, la parodie.

- *«Elle se demande que résoudre»* [que décider] (page 62), amusante tournure archaïque.

- *«Nous sommes partis en croisade contre les menées cruelles d'Einberg et des braconniers.»* (page 67).

- *«Jeune et vigoureux, la dent puissante et incisive, il [l'ondatra] a résolu de trancher où il se boucle le nœud gordien»* (page 68), où l'on remarque le bel effet de l'inversion.

- *«Cette nuit, tard, le navire mouille dans la rade, dresse sa flèche haut dans le noir, tend l'azur évanescant de sa voile aux lueurs de la flamme déployée sur la grève. Il est prêt à partir, il frémit d'impatience, il tend son ventre pour que nous embarquions.»* (page 77).

- *«Nous hissons notre pavillon, "tranché de pourpre et de sable à un squelette d'argent dépourvu de tête".»* (page 79), Ducharme s'amusant à une héraldique fantaisiste.

«Christian est miné de besoin» (page 95).

- *«Sa haine et ses coups ne prévaudront pas contre les liens qui nous unissent.»* (page 107)

- *«En vérité, je vous le dis, ça va chauffer !»* (page 239), parodie du style évangélique.

- *«Pour perpétrer mon enlèvement, les deux époux...»* (page 241), où amuse le fait qu'un enlèvement n'est justement pas le fait d'un époux mais d'un amant.

- *«Demeurés jusque-là silencieux et abasourdis, Chamomor et Einberg sont piqués au vif par ces derniers traits et conjuguent leurs talents pour lancer un assaut passionné de brillantes protestations.»* (page 242).

- *«Je cède aux assiduités de Dick Dong.»* (page 242)

- *«Présumais-je de mon empire sur Dick Dong»* (page 249).

- *«Il est heureux, me mande-t-il [...] Il me mande [...]»* (page 254).

- *«Zio m'abandonne aux acides qui me rongent.»* (page 293)

- *«Je demeure roide et muette sous ses transports»* (page 297)

- *«Si tu es mon frère, véritablement, viens partager avec moi la misère dans laquelle je veux me réfugier pour échapper à l'impitoyable angoisse de ce fou furieux !»* (page 323).

Ducharme se complaît dans des accumulations qui souvent suivent une progression bouffonne, deviennent grotesques :

- *«La Chorale des Enfants des Enfants de Dieu en exil au Canada»* (page 16).

- *«Aussitôt c'est un massacre, une hécatombe, une déflagration, un sinistre.»* (page 49).

- *«Nos pas qui s'allongent et s'alourdissent battent bientôt la mesure d'une folle course, d'une folle contredanse et d'un fou rire.»* (page 53).

- *«Personnellement, je n'avais rien contre les rats, et rien contre la rage, la peste, la diphtérie, la malaria et toutes les maladies terribles qu'ils seraient susceptibles de transmettre.»* (page 67).

- *«Elle ferait aussi bien de continuer de s'asseoir sur la chaise monumentale de l'évêque errant, de l'évêque erroné, de l'évêque péroné, de l'évêque tibia.»* (page 96).

- *«Masques, cothurnes, lances, trabées, péplos, pourpres»* (page 101).

- *«vêtus en rétiaires, en hétaires et en Héautontimoroumenos »* (page 101).

- *«Éventrer mines d'or, mines de pierres précieuses, mines de bagues et d'horloges, mines de citrouilles et de citrons, mines de marguerites et de violettes, mines de neige, mines de clous et de planches, mines de morues et d'anguilles, mines d'éléphants et de panthères.»* (page 117).

- «*Ils m'ont volé mon frère ! Ils m'ont volé ma mère ! Ils m'ont volé mon île ! Ils m'ont exilée ! Ils m'ont mise en cage avec des saint-je.*» (page 189).
- «*Des faces affreuses, hostiles, méchantes, ridicules, grouillent autour de moi. [...] je les repousse, les refoule, les éloigne. [...] Je lui saute aux yeux, la laboure de mes ongles, la mords.*» (page 226).
- Bérénice prend des «*cours de ballet, de trombone, de karaté, d'indologie, d'espagnol, de mécanique, d'électronique et de mythologie.*» (page 255).
- Elle écrit à Christian : «*Je ne suis pas ta sœur, je suis ton amour, ton trésor, ta chérie, ta petite louve, ton petit lapin, ton petit chou, ta petite souris.*» (page 255).
- Il lui répond : «*Ma bonne Bérénice, mon petit lapin, mon petit hibou, mon petit singe, ma petite souris.*» (page 256).
- «*Il ne s'arrête pas de me demander ce que sont le phénol, le phosphate, le phosgène, les phosphines, le phosphite et l'anhydride phosphorique ; et j'en ai assez. Quand je dors doucement sur mon pupitre, il me réveille pour me demander ce que sont le phénol, le phosphate, le phosgène, les phosphines, le phosphite et l'anhydride phosphorique.*» (page 264).
- «*Je me sens timide, humiliée, maladroite, bouleversée, comblée.*» (page 277).
- «*Ces états d'oppression viscérale qu'on peut aussi bien appeler chagrin que peine, douleur, haine, dégoût, angoisse, remords, peur, désir, tristesse, désespoir et spleen ne témoignent au fond que d'une seule réalité. [...] L'homme est seul et son agressivité vient de cette solitude.*» (pages 286-287).
- «*Pourquoi tous ces détours, tous ces méandres, toutes ces périphrases, tous ces entrechats?*» (page 291) : question qu'on pourrait poser à Ducharme !
- «*Tout en lui, sauf peut-être ses yeux, me semble suspect, faux, dégrossissage, pressage, polissage, étirage, remplissage, découpage*» (pages 313-314).
- «*Nous sommes bombardées d'œufs pourris, de tessons, de boîtes de conserve, de cailloux, d'injures et de rires.*» (page 377).

Sans avoir peur de «l'hénaurme», Ducharme se plaît encore à l'exagération bouffonne, à l'hyperbole : Si Chat Mort, en colère contre Einberg, «*parle de le tuer, de le faire crucifier.*» (page 34), si elle fait d'*«une croisière de deux semaines sur les Grands Lacs* » un «*tour de monde*» (page 90), c'est évidemment surtout Bérénice qui s'exalte :

- Elle prétend que le «*treuil de carrier*», construit dans l'île pour l'exploitation du charbon et du fer, est «*plus grand que la grande roue d'un cirque*» (page 30)
- Elle s'écrie : «*Mon coeur, je l'arrache et je le jette dans le fleuve.*» (page 35).
- À Christian qui exige qu'elle «*ramasse ses billes*», elle rétorque : «*Jamais ! Jamais ! Plutôt l'estrapade ! Plutôt les bombes atomiques !*» (page 37).
- Pourtant, au sujet de ce frère, elle rêve : «*J'aime imaginer que nous sommes deux pierres que j'ai entrepris de greffer l'une à l'autre avec mon sang. Un dialogue sera établi entre deux pierres. [...] Surgies des noirceurs de la terre, des cloches par milliers sonnent.*» (page 41).
- «*S'il le faut, pour garder mes paupières ouvertes, j'arracherai mes paupières.*» (page 43).
- «*Nous sommes sur des charbons plus ardents que si nous sassions des sables aurifères.*» (page 47).
- «*Mes cheveux sont si raides et si enchevêtrés qu'un peigne bulldozer y tomberait en panne.*» (page 58).
- «*On aimerait avoir aussi soif qu'il y a d'eau dans le fleuve. Mais on boit un verre d'eau et on n'a plus soif.*»
- «*Alors, comme par commotion, explosant avec les sifflements exacerbés de milliers et de milliers de fifres, des rats, de gros rats, des milliers et des milliers de grands rats noirs aux yeux de diamant ont envahi l'embrasure.*» (page 63).
- «*Je suis de ceux qui rêvent de se répandre sur toute l'étendue du ciel, comme l'azur. Lorsque je serai grande, je battraï les campagnes de tous les pays et j'en rabattrai tous les lions de l'ennui. J'aurai un grand canon et je chasserai l'ennui jusqu'à ce que je tombe morte.*» (page 69).
- «*Je me tiens dans ma main en attendant d'être assez forte pour me lancer au travers du firmament.*» (page 70).
- «*On admire à s'en faire venir l'eau aux yeux.*» (page 78), véritable syndrome de Stendhal !

- «*Comme si elle [Chamomor] était en or, les cousins l'ont déifiée puis se sont jetés à ses pieds pour l'adorer.*» (page 80).
- «*Christian est dans l'amour jusque par-dessus la tête. Il est tellement amoureux de la grande-duchesse qu'il ne touche plus terre. Il est si gonflé d'amour qu'il plane au-dessus de la terre et des eaux, comme Yahveh.*» (page 81).
- «*On casse une branche et on sent sa main s'enivrer, se fertiliser, croître démesurément, se couvrir de lacs, de forêts et de châteaux.*» (page 86).
- «*Les couteaux et les fourchettes sont aussi grands dans ses petites mains [celles d'Anna Fiodorovna] que dans les mains de l'hercule de Crotoné.*» (page 96).
- Einberg «*perd son temps, ses grincements de dents et ses bombes.*» (page 107).
- Lisant la lettre de Christian, elle se dit : «*Il a fallu qu'il se torde le cerveau jusqu'à la dernière goutte.*» (page 109).
- «*Je suffoque. Je suis étranglée. [...] Je me décompose. Je me liquéfie. La vie me déserte, s'écoule de moi comme d'un tamis. Je durcis. Je me fossilise. Je suis pétrifiée.*» (page 116).
- «*Crevons ce firmament devenu plus petit qu'un dôme. Faisons-le éclater et fuyons-le en toute hâte.*» (page 116).
- «*Il existe un abîme entre nous, un immense abîme, un abîme de mille ans, un abîme aussi grand qu'entre moi et Récarède Ier, roi des Wisigoths d'Espagne.*» (page 132).
- «*Je suis devenue pour elle une arme plus puissante qu'une fusée intercontinentale à ogive nucléaire.*» (page 136).
- Lors de la danse dans laquelle Chamomor l'entraîne, on lit : «*Nous avons des pieds plein le parquet, plein la surface du pays. Les quatre mille murs de la chambre toupinent à la vitesse des roues du char de Phaéton.*» (page 142).
- «*Si j'avais une bombe atomique, je la lui ferais manger.*» (page 147), dit-elle de «*dame Ruby*». Elle lui reproche de répéter «*les mêmes niaiseries à s'en sucer le sang*» (page 148).
- Elle constate qu'un chemin de fer est indiqué sur une carte par «*un mille-pattes sans fin, un dix-millions-de-pattes maigre, un dix-millions-de-pattes qui n'a pas mangé depuis deux mille années.*» (page 151).
- Elle trouve «*au bout du monde*», «*une pentapole à vingt couleurs et vingt portes, une pentapole au rire plus grand que l'air, une pentapole à la danse plus grande que le vol des oiseaux, une pentapole groupée autour de l'abside*» (page 154).
- Dans son attente de Christian, elle s'écrie : «*Mes cinquante mille nouvelles saisons ne sont pas cinquante mille petits cadavres de soleil tombant l'un après l'autre à mes pieds ; ils sont un soleil, un souffle, une terre, une mer, un chemin seul et unique.*» (page 154).
- Devant sa défection, elle fulmine : «*Ma colère est si grande que je grince des dents, mon dépit si violent que je crache du feu.*» (page 156).
- Elle le vitupère : «*En toi, il n'y a pas assez de vie pour actionner les paupières d'un lombric.*» (page 156).
- Quand le départ est décidé, elle s'écrie : «*La seule illusion de partir me donnera tant de santé que j'en aurai pour mille ans à rêver.*» (page 156).
- Dans un saut hasardeux, «*Nous nous fêlons tous les os du corps.*» (page 158).
- Elle s'imagine une destinée héroïque : «*Je monterai Pégase et monterai à l'assaut de l'Olympe, comme les Titans, comme Ajax d'Oïlée, comme Bellérophon. Je mourrai en pleine force, de l'explosion même de ma violence. Je me mesurerai à la mort en plein midi.*» (page 162)
- La «*crise religieuse*» de Christian «*est une crise religieuse à la quatrième puissance, une crise religieuse comparable aux supplices infligés par Phalaris*» (page 162).
- Le chat «*Trois sème la terreur parmi les voyageurs [...] Plusieurs grimpent après les murs. Plusieurs cardiaques passeront Trois mois à l'hôpital. En un mot, c'est pire que la guerre de Trois.*» (page 169).
- Même le temps se déchaîne : «*Il neige plein le ciel, plein la jeep, plein mes bras, plein mes oreilles.*» (page 173).
- Bérénice, en faisant semblant d'être Éliézer écrivant à «*dame Ruby*», s'enflamme pour Constance : «*Depuis que nous ne nous voyons que toutes les cinq minutes, j'ai l'impression que chaque jour dure un siècle. Tu es demeurée éclatante de jeunesse. J'ai un pied dans la tombe. À vieillir d'un siècle par*

jour on ne vieillit pas longtemps, ma cruelle. Qu'est devenu le temps homérique où nous nous voyions toutes les cinq secondes?» (page 180). Et Constance, faisant semblant d'être «*dame Ruby*», la fustige : «*Des loques comme toi, elle est capable d'en enterrer sept fois septante !*» (page 180).

- Éliézer dit de «*dame Ruby*» : «*Tu étais tellement lourde que, montant dessus par inadvertance, tu fis exploser la balance qui servait à peser les camions qui servaient à transporter le fer qui servait à emplir d'or les goussets de mon défunt père.*» (page 180 ; ici, on a affaire aussi à une concaténation).

- Pour Christian, elle est prête à déployer violence et douceur : «*Couverte du sang de la dernière bataille que j'ai livrée pour t'avoir, je suis ta maîtresse par la tendresse et la faiblesse.*» (page 184).

- Devant l'appartement de la famille de Zio, elle se dit : «*Il faut entrer ici comme on entre dans une rivière de crocodiles, comme on entre dans un marais d'hippopotames. Dès le seuil, on peut voir leurs cœurs ouvrir une énorme gueule armée d'épées, une benne preneuse faite pour dévorer vif.*» (page 187).

- S'élançant en se considérant comme «*un papillon*», elle se découvre comme «*un rhinocéros*», et doit constater : «*Je me suis écrasée sur un parvis, le parvis s'est fendu en deux.*» (page 192).

- Dans sa colère, elle se voit comme «*un nuages de flèches qui pensent, qui voient qu'elles volent et vers quelles cibles elles volent*», et veut échapper à sa condition par le rire cruel : «*J'ai le goût d'arracher des ongles avec des tenailles, de scier des oreilles avec un rasoir, de tuer des êtres humains et de pendre leurs cadavres aux cimaises de mes murs pour en faire une guirlande. J'ai le goût de brûler des campagnes, de bombarder des villes. J'ai le goût de secouer la nappe des océans, de pousser les continents les uns contre les autres, de traverser l'univers sur les étoiles comme on traverse un torrent sur les roches. Je ferai tout ça pour rire. Rire ! Rire à mort !*» (page 193).

- Le jour du sabbat, Zio «*se soude la bouche et se coud le nez pour ne pas avaler d'air.*» (page 199), et «*Celui qui allume une cigarette [...] est passible de chaise électrique. [...] Si quelqu'un, par mégarde, soulève un store, il est passible de chaise électrique. [...] J'ai survécu à plusieurs chaises électriques.*» (pages 199-200). Constance et elle sont «*Douze heures [...] liées à une chaise et baïllonnées*» (page 200).

- Quand Einberg est venu la reprendre, elle se sent «*comme possédée du démon : une force volcanique m'habite, une force douloureuse que rien au monde ne peut déclencher, assouvir. Je me roule, me mords, ne sais à quels gestes me donner. Cette force brûlante dans mon ventre, inutile, inépuisable, sans objet, comme une envie de vomir qui n'aboutit pas.*» (page 211).

- Devant le sommeil de Constance Chlore, elle se plaint : «*On peut démolir le columbarium sans qu'elle se réveille.*» (page 219).

- La réconciliation entre Einberg et Chamomor est, pour elle, «*de la prostitution en couleur sur écran géant.*» (page 232).

- La contrainte qu'elle s'est imposée a été si grande qu'elle prétend : «*Je me meurs*» (page 233).

- Proclamant une révolte générale et perpétuelle, elle affirme : «*Ô maîtres, je mangerai plutôt mes excréments ! Ô maîtres, vos cages, sur roues comme sur béton, sur air comme sur mer, je vous les ferai ravalier !*» (page 234).

- Envisageant de partir pour le Wyoming, elle déclare : «*Il paraît qu'il y a tellement de vaches par là qu'ils ont été obligés de construire des pâturages à plusieurs étages.*» (page 236).

- Constatant son incompatibilité avec lui, elle considère que «*Dick Dong [...] n'est bon qu'à jeter aux pourceaux.*» (page 248).

- Elle est bouleversée par le passage d'un paquebot : «*Son cri rauque est si puissant qu'il me secoue comme le vent secoue les feuilles d'un arbre, si puissant qu'il me donne la chair de poule et envie de crier plus fort.*» (page 248).

- Elle regrette le manque de tendresse de la lettre de Christian : «*Pas plus de petite souris dans sa lettre que d'hippopotame dans le fleuve Saint-Laurent !*» (page 255).

- Se voyant dotée d'une extraordinaire pérennité, elle peut affirmer : «*Mon âme d'être humain avait perdu, peu à peu, petit à petit au cours des siècles, sa suprématie sur mes chairs.*» (page 259).

- Mentionnant ses réponses aux questions de son professeur de chimie, elle pense que Constance «*rirait comme trois cent quarante-deux marmottes baignées de gaz hilarant.*» (page 264).

- Dans une de ces réponses, elle se donne la vie épique d'une sorte de «*Bateau ivre*» : «*J'ai filé droit sur des archipels entiers et je les ai vus éclater, voler en miettes comme une migration d'aigrettes*

endormies où tombe une bombe ! Déferlant sur la plaine continentale avec l'impétuosité du Mississipi, j'ai tout brisé, j'ai déraciné tous les arbres, j'ai fait sauter toutes les digues, j'ai emporté comme coquilles de noix tous les quais ! Et je pourrai bientôt me répandre dans un golfe clair et immense pour me mêler à un de ces courants qui font voler l'océan par-dessus les frontières de la terre et par-dessus les étoiles !» (page 265).

- «*Enfermée dans l'armoire de la salle de bains*» de Zio, elle entreprend de «*déloger les treize tuiles du rectangle de carrelage*», ce qui serait «*une tâche aussi difficile et absorbante, je le dis sans exagérer, que la mise en bouteille d'un bateau.*» (page 270). Et elle se demande : «*Qui n'a pas rêvé de débâter un columbarium de dix cages avec rien qu'une épingle de nourrice.*», se dit «*prête, avec [s]on épingle de nourrice, à débâter toute la terre.*» (page 271).

- S'apprêtant à rendre visite à son «*pornographe favori*», elle se dit : «*Il me donnera peut-être un écureuil hippopotame*» (page 282).

- Son agressivité confinant au sadisme, elle proclame : «*Il est l'heure que je me mette à tuer des hommes blancs, des femmes blanches et des enfants blancs avec un tisonnier. [...] L'heure de broyer des mains et des pieds avec des étaux lents et de recueillir le sang exprimé dans une chope sonne. [...] Je veux une goutte d'eau-forte sur ma langue pâteuse. Je veux brûler jusqu'aux racines le goût de banane pourrie qui s'est incrusté dans les muqueuses. Je veux d'autres versants à la colline, dix autres versants, mille autres versants. Les marguerites ne poussent pas assez vite, ça me fait macérer ; il est l'heure que les boutons éclatent avec foudre et que leurs pétales s'élancent vers le ciel comme les gerbes d'une bombe qui explose.*» (page 296).

- Elle se fait ce reproche : «*À mon âge, Roméo et Juliette avaient épuisé leurs réserves de flèches et de bombes.*» (page 296).

- Elle se réjouit de ce que «*Chamomor a attrapé la fièvre aphteuse, maladie que les vaches attrapent des vaches. Mon refus d'aller la voir y contribuant largement, ses éruptions, à un moment donné, se sont compliquées d'une apnée d'une durée de vingt-quatre heures au cours desquelles on l'a crue morte.*» (page 299).

- Einberg aussi pratique l'hyperbole : «*Mon ordre sera exécuté, dussé-je avoir recours à un escalier roulant, à un transporteur aérien à monorail !*» (page 300).

- Bérénice le fait courir, mais il est «*boiteux*», un «*infâme claudicateur*», et elle se moque cruellement : «*Son thorax se tord et se détord. Sa peau se bariole. Ses yeux pendent sur ses joues. Il lui pousse, sur la nuque, des loupes extraordinaires et éphémères.*» (pages 300-301).

- Chamomor malade a «*le visage d'un immonde jaune et hideusement tuméfié*» (page 304), et, à Bérénice, «*raconte une histoire à [lui] en faire déborder les oreilles*» (page 305).

- Pour plaire à Christian, Chamomor aligna «*quarante aquariums*» dont «*l'aquarium des amibes*» (page 305) qui contient «*trois millions d'amibes*» (page 306).

- En proie à une forte impatience à l'annonce de l'arrivée de Christian, Bérénice sent que «*La vermine qui circule dans [s]es veines au lieu de sang se change en poix bouillante.*» (page 313).

- Leurs retrouvailles sont ardentes : «*Nous tombons dans les bras l'un de l'autre. Je le serre de toutes mes forces. Mon thorax s'est rempli d'électricité.*» (page 314).

- Dans une vision fantastique où s'accumulent des horloges, «*Les aiguilles tournent si vite qu'elles font du vent. Elles ont fait tellement de vent en tournant que Chamomor s'en trouve toute dépeignée, tout échevelée.*» (page 319).

- Connaissant, en Israël, l'exaltation du sentiment d'appartenance à la race juive, elle déclare : «*Je me sens, ici, des racines qui me plongent jusqu'au cœur de la terre, jusqu'au noyau du nifé. [...] J'ai entendu les entrailles de la terre crier et ces cris ont déchaîné en moi des grandes colères.*» (pages 328-329).

- Se rêvant vivant en Terre Adélie, étant mâle et âgée de deux cent trente-neuf ans, elle raconte que «*Chacune de mes nombreuses femmes met bas, annuellement, une baleine.*» (page 349).

- Elle évoque «*l'intrépide trappeur métis*» Lagimonière pris dans une «*tempête à faire grelotter les pierres, à disloquer les montagnes et à faire perdre son chemin au soleil. [...] une jungle de tourbillons métalliques [...] Il faisait si froid qu'il n'osa desserrer les lèvres de tout le parcours, de peur que sa salive se gèle sur sa langue, de peur que ses dents se fendent comme des bouteilles dans le feu. [...] Lagimonière arriva à Montréal [...] la bouche noire, les paupières soudées.*» (page 353).

- Affrontant Graham Rosenkreutz, elle voit «*l'âme de sa victime se soulever comme les Français se sont révoltés contre Louis XXXIX*» (page 357).
- Elle exécute un plongeon, et constate : «*Derrière moi, il rejaillit plus d'eau que par une bombe atomique.*» (page 373)

Les procédés comiques les plus constamment utilisés par Ducharme sont le bathos (gradation ascendante brusquement rompue), la chute péjorative, le décrochage farceur, en un mot, le dérapage plus ou moins contrôlé. Il l'obtient avec les intrusions intempestives de «*Vacherie de vacherie*» (pages 14, 20, 23, 57, 74, 75, 85, 88, 104, 209, 219, 267), de «*Cha cha cha*» (pages 16, 240, 364), de «*Samba samba !*» (page 147) ; avec les surprises que créent des éléments inattendus :

- Christian «*rendrait un barreau de chaise irrésistible à un boa constrictor.*» (page 45).
- «*Nous sommes les maîtres du feu. Et ça, croyez-moi, c'est des chats à fouetter !*» (page 50).
- «*Christian rougit comme une jeune mariée. Et je n'ai jamais vu de jeunes mariées.*», aparté qui vient disqualifier la comparaison (page 54).
- «*Demain, en revenant de l'école, nous aurons un sac et nous y fourrerons tout ce que nous rencontrerons de criquets, de sauterelles, de blattes, d'escargots, de rhinocéros et d'éléphants.*» (page 66).
- «*Les cousins travaillent comme des forçats, à pierre fendre, à manger du foin, comme des loirs.*» (page 77).
- Les cousins sont «*filles et garçons, petits et grands, blancs et noirs, rouges et verts, Guelfes et Gibelins*» (page 77), ces derniers étant dans l'Italie du Moyen-Âge des partisans, les uns de l'Empereur, les autres du pape.
- «*Les couteaux et les fourchettes n'attendent pas le nombre des années*» (pages 95-96), ce qui est une allusion au célèbre vers du «*Cid*» de Corneille : «*La valeur n'attend pas le nombre des années*».
- «*Une centaine de solliciteurs portant fez et panier vont recueillant conserves, cigarettes, dollars et coups de pied au derrière.*» (page 130)
- «*Et nous prenons le chemin de fer, la mer de fer, le souterrain de fer. Nous marchons où seuls les trains marchent. C'est comme si nous marchions où les oiseaux volent, où les poissons nagent, où les astres tournent. Sur la voie ferrée, la voie des oiseaux, des poissons et des astres, nous marchons...*» (page 157).
- «*Je suis si riche ! Je suis pleine de pétrole, de vinaigre et d'acide !*» (page 174)
- «*Quel temps fait-il où tu es? Ici, il fait mauvais. Ici, il fait décadabacrouticaltaque !*» (page 175), ce qui vient clore la lettre passionnée adressée à Christian.
- «*Pour moi, saints ou non, ce sont des singes. Ce sont des éléphants ! Ce sont des lapins ! Ce sont des porcs !*» (page 187).
- «*J'ai le goût d'arracher des ongles avec des tenailles, de scier des oreilles avec un rasoir, de tuer des êtres humains et de pendre leurs cadavres aux cimaises de mes murs pour en faire une guirlande. J'ai le goût de brûler des campagnes, de bombarder des villes. J'ai le goût de secouer la nappe des océans, de pousser les continents les uns contre les autres, de traverser l'univers sur les étoiles comme on traverse un torrent sur les roches. Je ferai tout ça pour rire. Rire ! Rire à mort !*» (page 193).
- Un éloge du délire se clôt sur : «*Ce n'est pas clair clair.*» (page 205).
- La réaction à un attendrissement sur soi : «*Pousserai-je cette sottie jérémiade jusqu'à concéder que je suis malheureuse? Non !*» (page 234).
- «*J'en dis des stupidités quand je veux. Je ne manque pas de talent. Je suis douée douée.*» (page 235).
- «*Si jamais je me marie, ce sera avec Christian ou avec un crocodile.*» (page 237).
- À la suite de la correction infligée à Mordre-à-Caille, on lit : «*La police est alertée. Les pompiers sont avertis. Les électriciens sont mis au courant.*» (page 270).
- Aux sages questions de son professeur de chimie, Bérénice oppose un délire qu'elle termine par «*Il faut détruire Carthage !*» (pages 264-265).
- «*Que sont l'art et la poésie? Du phénol !*» (page 276).

- «*Et jusqu'au soir j'erre tout de travers sur la terre, chantant inlassablement : "Le beau est un déhanchement aphrodisiaque pire que la danse du ventre" sur l'air d'"Il était un petit navire".*» (pages 276-277).
- Blasey Blasey déclare d'abord : «*Je suis célibataire*» et, quelques lignes plus loin, se contredit : «*J'ai une femme et quatre enfants.*» (page 283). Puis le jeu se répète en s'inversant : «*Je suis un papa sur-dévoué et un célibataire sur-endurci.*» (page 284).
- Au cours de son escapade avec Jerry de Vignac après le spectacle de danse, elle se dit : «*Pendant que, comme Danaé, je sens mes entrailles s'épanouir, ma mise en plis et la grosse couronne de tulle de mon tutu se dissolvent.*» (page 290).
- Dans un rêve, elle voit un château médiéval qui présente des «*poivrières*» mais aussi des «*salières*» et des «*vinaigriers*» (page 302).
- L'évocation d'un personnage tragique de l'Antiquité se termine en tableau bourgeois : «*Empédocle se jeta dans la bouche du volcan Etna et on ne le revit plus se promener bras dessus bras dessous avec sa femme le soir sur le trottoir quand il faisait beau.*» (pages 314-315).
- La mention de la visite que rend à Chamomor «*un horloger de race nègre*» se termine par un véritable sacrilège à la Prévert : «*Un horloger noir qui n'est pas notre père qui êtes aux cieus que votre nom soit sanctifié que votre règne s'en aille.*» (page 316),
- Après avoir, pour convaincre Christian, fait miroiter : «*Nous mourrons tragiquement, comme Thisbé et Pyrame*», Bérénice (Ducharme?) déraille en continuant avec «*Castor et Pollux, si tu veux*», et s'enfoncé complètement avec «*comme la reine Elizabeth et le prince Philip, si tu préfères.*» (page 325).
- Est traitée avec la même fantaisie l'héroïne de Flaubert : «*Mlle Bovary était amoureuse des bombes et des grenades. On allait boucler une ceinture de grenades autour des reins de Mlle Bovary. Il lui restait un instant pour se faire une raison : elle devint mystique. Mlle Bovary, c'est moi.*» (page 329).
- Prônant un désarmement, elle envisage le moment où «*tout le plomb [des balles] aura été fondu en cuillers et en cordes de violon*» (page 335).
- Elle s'extasie devant «*une banquise d'un beau bleu, d'un bleu mouche à viande*» (page 349).
- Se plaisant encore à patauger dans la littérature française, elle fait de «*la duchesse de Langeais, l'héroïne de Balzac, de Zola, de Cyrano de Bergerac, du barbier de Séville*» (page 361).
- Pour elle, en vieillissant, on se retrouve avec des «*phoques dans les artères*», un «*condor dans la cavité pulmonaire.*» (page 364).

Le roman est encore parsemé de calembours, parfois tout à fait gratuits, sinon débiles :

- Einberg «*a été blessé à une guerre. Un éclat d'obus, d'eau bue.*» (page 23).
- Le chat «*Trois sème la terreur parmi les voyageurs [...] Trois-moi ! [...] Plusieurs grimpent après les murs. Plusieurs cardiaques passeront Trois mois à l'hôpital. En un mot, c'est pire que la guerre de Trois.*» (page 169).
- Bérénice statue au sujet de Zio et de sa tribu : «*Pour moi, saints ou non, ce sont des singes. [...] son agacement ne fait qu'exciter les appétits ombrageux que lui et ses saints-je ont éveillés en moi. [...] Pendant deux jours, dans la cage des saint-je*» (pages 187-188 ; encore pages 189, 225, 281).
- «*Joué-les-Tours*» (page 258) pourrait passer pour un calembour, mais la localité existe réellement, en Indre-et-Loire !

Enfin, il ne faudrait pas oublier le titre, «*L'avalée des avalés*» qui est comme un clin d'oeil de Réjean Ducharme au nom de sa mère, Nina Lavallée, qui fait hésiter sur «*la vallée des...*», comme «*Le nez qui voque*» joue évidemment sur l'«*équivoque*», comme «*L'océantume*» est bien plus vaste que «*l'amertume*», comme «*Les enfantômes*» sont à la fois enfants et fantômes. Mais, comme on l'a déjà signalé, le titre «*L'avalée des avalés*» contient tout le sens de l'œuvre, se justifie parce qu'à la fin, Bérénice est bien «*l'avalée des avalés*», la pire des «*avalés*» que sont tous ceux qui ont renoncé à leur intégrité.

Il faut regretter que la fantaisie de Réjean Ducharme se manifeste souvent dans de véritables calembredaines, qu'il se laisse aller à des enfantillages qu'il est difficile d'excuser par l'âge du personnage parce que, par ailleurs, son expression peut révéler une grande maturité :

- «*Quand j'aurai trente ans, j'aurai une moustache, une mouche et, peut-être, des favoris. Je serai laide à mort.*» (page 230)
- «*J'ai le dos froid comme du sucre froid et le visage chaud comme du sucre chaud*» (page 128).
- «*Je pense beaucoup, davantage de jour en jour. Je pense beaucoup mieux que les philosophes secs. Les philosophes grecs sont des philosophes de Grèce. Les philosophes italiens sont des philosophes d'Italie. Les philosophes vénitiens sont des philosophes de Venise. Or, tous ces philosophes sont stériles, secs. Ils pourraient tous être d'un pays appelé Sécherie.*» (pages 204-205).
- Zio est «*le redresseur des orphelins sans père*» (page 242).
- «*Les électriciens sont mis au courant.*» (page 270).
- «*Comme dit le proverbe chinois : Tomber sur le nez c'est aller de l'avant !*» (page 289).
- «*Le vinaigre qu'il y a dans les vinaigriers sert à donner un petit goût de vinaigre aux salades qu'il y a dans les saladiers.*» (page 314)
- L'«*erratum*» de la page 316 qui revient sur la mention du «*goût de banane pourrie*» de la page 296 et où apparaît, idée tout-à-fait gratuite, le nombre «*deux cent trente-neuf*» qui a été décrété comme étant celui de Bérénice et Constance Chlore.
- «*J'aspire profondément une gorgée de ténèbres (la nuit, on ne sait si ce qu'on respire est de l'air ou des ténèbres)*» (page 317).
- La folle élucubration mathématique : «*Si seulement tu voulais faire les trois quarts de notre amitié ! Les cent autres quarts, je les ferais avec enchantement. [...] Imagine : une amitié de cent trois quarts !*» (page 317).
- «*Je vois un homme-sandwich et je pense à un sandwich au jambon.*» (page 320).
- «*Chère Anne ! Dans ma tête, Anne est le féminin de âne.*» (page 345).
- «*Pâturage et labourage sont les deux mamelles de la France*» (page 346), ces mots qu'aimait à répéter Sully, l'ami et le ministre du roi Henri IV, arrivent comme un cheveu sur la soupe, sans aucun rapport avec ce qui précède ni avec ce qui suit.
- Ce véritable canular : «*Dissertation française de trois cents mots à remettre demain, à la première heure. Le sujet en est facultatif. Je choisis de démontrer la supériorité du point d'interrogation sur le point d'ébullition. Inversé, "le" devient "el", l'article espagnol. Abou-Djafar EL Mançour, c'est-à-dire l'Invincible. D'où, je pense, la señorita à ses ablutions.*» (page 348).
- «*Cette question est une question parfaitement inutile. Pourquoi cette question est-elle une question parfaitement inutile? Cette autre question est une question parfaitement inutile?*» (page 354). Il faut croire que Réjean Ducharme était vraiment très fatigué, mais pas autant que nous à la lecture de ces niaiseries !

Au-delà des calembours, Ducharme cherche constamment à produire des effets sonores, qui affectent les mots ou les phrases.

Pour les mots, il s'amuse de paronomases qui peuvent être des allitérations, des assonances et même des rimes, et qu'on pourrait souvent classer aussi dans les fumisteries :

- «*Ça sent le sang et la cendre dans les synagogues*» (page 15) et les fidèles sont «*des assoiffés de sang et de cendre*» (page 16).
- «*Il allait me serrer la pince et me pincer la joue.*» (page 23).
- «*Le vide amer qui se fait dans l'âme afin qu'on aime.*» (page 27).
- «*L'abbaye a l'air d'un faon qui dort entre les pattes d'un éléphant.*» (page 30).
- «*Vive et souple comme une source.*» (page 36).
- «*Elle a l'air d'une vraie ballerine et elle a l'air d'un papillon qui butine.*» (page 56).
- «*me voir choir*» (page 56).
- «*Il éclate, il éclaire.*» (page 68).
- «*Doux, petit hibou, doux...*» (page 84).
- «*Des baronnes grosses dansent avec des baronnes roses.*» (page 91).

- «Plus d'attendage aux portes des visages !» (page 96).
- «À les voir danser, on dirait des kangourous en bal, emballés» (page 98).
- «Christian a l'air d'un automate qui n'a pas sa ration de tomates.» (page 98).
- «Elle nous a menés de faux pas en faux pas avec l'air de nous faire danser une polka» (page 99).
- «Christian est triste comme un cormoran qui n'a pas lu sa portion de Coran» (page 100).
- «Après vingt vains assauts» (page 110).
- «Elle et son cou où les fanons pullulent, où les pilules qu'elle avale à grandes poignées fondent !» (page 113).
- «Elle reste penchée au-dessus de moi, à se tendre, à attendre, à m'attendre.» (page 135).
- «La preuve à l'épreuve de tout» (page 136).
- Les lèvres de Chamomor sont «épaisses comme le bord d'un seau. J'imagine qu'avec un asseau j'enfonce des clous» (page 140) : le rapprochement est plutôt tiré par les cheveux !
- «Le même blême tiède» (page 148).
- «Il y fait doux comme dans une nuit d'août.» (page 159).
- «Quand on n'a rien de fertile à faire, on joue avec des vers.» (page 160).
- «Tout va comme sur des roulettes, Taniatouva !» (page 175).
- «Ma belle dame Ruby [...] ta grâce et ta graisse.» (page 180).
- «Il [Zio] a juché sa nichée» (page 186).
- «Ils m'ont volé mon île ! Ils m'ont exilée !» (page 189).
- «Les voûtes d'arêtes sont si hautes qu'elles m'entêtent» (page 189).
- «Envie en vain d'espace et de vent» (page 200).
- «Courir devient découvrir» (page 208).
- «Coup de tête sans queue ni tête» (page 225).
- «Le monde immonde qu'on m'a imposé.» (page 234).
- «Aucun salut, aucune salade» (page 235).
- «Je [...] m'affale, m'effondre.» (page 242).
- «Ceux du sexe féminin d'entre les êtres humains ont peu à peu perdu leurs protubérances et leur exubérance» (page 246) : allitération en «p» et rimes en «ances».
- «Bérénice Einberg, as-tu du cœur? [souvenir de la question de don Diègue à Rodrigue dans "Le Cid" de Corneille]. J'ai plein de peau mais pas de cœur, Monseigneur.» (page 250).
- «Je suis vile, vide, veule, vaine, vache, vaincue, vilaine, et même voleuse» (page 252).
- «On voit une rigole se lover autour d'un trou d'homme.» (page 276).
- «Qui transformera [...] tous ces trombones en tromblons, tous ces bucoliques en hoplites?» (page 276).
- «J'erre tout de travers sur la terre» (page 276).
- «Il y en a une qui me fait hurler à la lune» (page 277).
- «Je la laisse m'étreindre jusqu'à ce qu'elle s'éteigne.» (page 298).
- «la péripatéticienne parisienne» (page 323).
- «Les pornographes s'arrachent les dactylographes qui sont sténographes !» (page 324).
- «Je dirai : "Oh ! Oh !" J'ajouterai : "Haut les mains !"» (page 338).
- «Je réagis à une goutte de miel par une mer de fiel.» (page 342).
- «Lire un livre prêté lie.» (page 345).
- «Autant de dents que d'ans maintenant» (page 350), ce qui confine à la cacophonie comme cet autre jeu sur l'homonymie : «Je la vois comme je voulais la voir, l'ai comme je voulais l'avoir.»
- Alors que Bérénice se demande : «Que justifie cette idée qu'il ne faille croire qu'en ce qui a été prouvé et éprouvé?», Gloria répond : «Je ne crois qu'en ce qui est désapprouvé.» (page 361).
- Gloria «pue sciemment, à bon escient et consciemment.» (page 363).
- «Vergiss mein nicht escogriffe.» (page 365).
- «Avec leurs sales télescopes, avec leurs sales microscopes» (page 376).

Le grotesque de la vie militaire est bien rendu par le «Saluuuuez !» du «rabbi» Schneider en Israël (page 326).

D'autres effets sonores apparaissent totalement futiles, l'écrivain se livrant trop complaisamment à de simples brouillages lexicaux :

- «*Le boème de Panville intitulé : Ma Lère*» (page 94) est un pseudo-contrepet proche du bredouillement car le nouveau syntagme n'offre aucune intelligibilité.
- «*Ma robe ! Ma brobe ! Ma crobe ! Ma frobe ! Ma trobe ! Ma vrobe !*» (page 117) est une série de prosthèses, addition d'une lettre ou d'une syllabe au commencement d'un mot sans en changer la valeur.
- «*Du tic au tac*» (page 261).
- «*Pouille mouillée*» (page 269).
- «*Il n'y a plus de dangir ! Depuis qu'Ulysse, ce laid, cette décimale, a tué le Cycloque, il n'y a plus de dangir ! Il n'y a plus de Johanne d'Arc parce qu'il n'y a plus d'Onglais, plus un seul, pas le mohaindre ! Tu peux dormir sur tes deux aroilles ! Depuis que Hercule, ce laid, cette décimale, a tué le singlier d'Érymanthe, il n'y a plus de dangir !*» (page 356) : on aura reconnu Ulysse, Jeanne d'Arc et Hercule !
- «*Rébénice ! Depuis que le Nomitaure est mort, il n'y a plus de dangir !*» (page 357) : ici, on aura reconnu Bérénice et Minotaure !

Pour les phrases, qui sont souvent amples, la structure rythmique peut être complexe, et on trouve même des exemples du rythme ternaire, qui a une valeur oratoire, donne une impression d'équilibre, de sens complet, total, mais que Ducharme emploie aussi pour se moquer :

- «*Pour un de ses élus, pour un de ses assoiffés de sang et de cendre, un de ses admirateurs de boucherie*» (page 16).
- «*J'anéantirais par des meurtres ceux qui compromettent le bien-être de ma solitude, ceux qui font gronder de la haine dans sa cheminée [celle du palais de sa solitude], ceux qui tendent de la tristesse à ses fenêtres. [celles du palais de sa solitude]*» (page 20).
- «*Cette semaine, être l'ami de Christian est facile, va tout seul, entraîne même.*» (page 44).
- «*J'imagine, qui se dégagent des secousses de cette gestation insupportable, je ne sais quels pendants d'oreilles frétilants, je ne sais quelles minuscules fées à nageoires, je ne sais quelles fleurs vivantes de marguerite et de dahlia.*» (pages 47-48).
- «*Je cherche à m'expliquer la funèbre effervescence qu'il fait monter à ma tête, l'ébriété angoissée dont il embrase tout mon corps, les fiévreux vertiges qu'il me donne.*» (page 48).
- «*Un lanceur de javelot ! un ancêtre du lance-torpilles ! un sportif !*» (page 72).
- «*Donc, Christian n'existe pas. Donc, je l'ai créé. Donc, gaiement, continuons de le créer !*» (pages 72-73).
- «*Le fleuve bat sa houle d'automne, sa houle grise et crispée, sa houle fatiguée d'avoir porté tant de bateaux.*» (page 100).
- «*Ce matin, en sortant de mon livre, j'éprouvais une délicieuse sensation d'ébriété et d'espace, une grande impatience, un magnifique désir.*» (pages 107-108).
- «*La répétition marque le pas, l'habitude orchestre, l'ennui mène.*» (page 119).
- «*Ils savent que je les hais, que je hais ce qu'ils ont fait, que je hais ce qu'ils ont fait de la vie qu'ils m'ont donnée avant de me la donner.*» (page 122).
- «*Elle reste penchée au-dessus de moi, à se tendre, à attendre, à m'attendre.*» (page 135).
- «*Je n'ai pas assez grand d'yeux pour la regarder, pas assez grand d'oreilles pour tout entendre, pas assez grand de voix pour tout lui dire.*» (page 146).
- «*Un geste lent, théâtral, excessif*» (page 151).
- «*L'ascension et la descente s'avèrent dangereuses, douloureuses, sanglantes même.*» (page 157).
- «*Je me mesurerai à la mort en plein midi, plein éveil, pleine gloire.*» (page 162).
- «*Je le tiens enlacé, longuement, passionnément, pour que Chamomor et Einberg ne puissent pas ne pas s'en scandaliser, ne puissent pas ne pas se poser des questions, ne puissent pas ne pas se sentir attaqués.*» (page 173).
- «*Il se peut que l'adhésion d'intelligence et de volonté donnée aux apparences de la vie devienne délirante, devienne du délire, devienne ivresse.*» (page 205).
- «*Ça procède de la nostalgie d'avoir, de posséder, de posséder vraiment.*» (page 247).
- «*Dick Dong [...] a l'esprit étroit, n'a pas la foi, et il n'est bon qu'à jeter aux pourceaux.*» (page 248).

- «*Par mépris des scènes, par mépris du théâtre, par mépris du ridicule, je lui passe en vitesse sous le nez.*» (page 250).
 - «*Tu n'as donc pas le sens du devoir, de l'obéissance et de la reconnaissance?*» (page 252).
 - «*Le moment de la grande rencontre avec moi-même, le moment d'ajouter un autre zéro au total du passé, le moment de me rapprocher de tout un pas de la frontière au-delà de laquelle il n'y a plus rien.*» (page 257).
 - «*J'en ai assez de répondre ce qu'il veut, ce que la chimie veut, ce que la terre veut.*» (page 264).
 - «*Zio me fait basculer par-dessus le bastingage, par-dessus les batayoles, par-dessus la margelle.*» (page 293).
 - «*Qu'est-ce que tu trouves tant à ces lettres? Parle ! Tu les trouves anticléricales? Tu les trouves antipatriotiques? Tu les trouves cochonnes?*» (page 322).
 - «*Je suis là où la moindre erreur, le moindre doute, la moindre souffrance ne sont plus possibles. Je suis là où, dépourvue de tout lien, de toute assise, de tout air, ma vie, par son seul fleurissement miraculeux, m'enivre de puissance.*» (page 350).
- Le rythme est quelquefois quaternaire : «*Chat Mort parle de l'amour comme d'un village fortifié, comme d'un refuge où n'atteint aucun mal, comme d'un havre de béatitude, comme d'une enclave luxuriante qu'abrite un toit mouvant de pinsons et de bouvreuils.*» (page 40). - «*Même si Christian m'a trahie par basse complaisance, je lui reste fidèle ! [...] Même s'il a laissé paraître qu'il a aussi peu de cœur et d'âme que cette sotte, je continue de l'aimer ! Même s'il a résolument fermé les yeux pour ne pas la voir venir avec ses gros sabots, je continue de l'aimer ! Même si dans son âme sans orgueil le moindre regard favorable de ce déchet d'humanité a plus d'importance que ma plus amère déception, je continue de l'aimer !*» (pages 60-61).

On peut voir aussi une figure structurelle dans ces postpositions parfois acrobatiques :

- «*L'heure de broyer des mains et des pieds avec des étaux lents et de recueillir le sang exprimé dans une chope sonne.*» [page 295] : l'heure sonne !
- «*Il me faut vite dormir, afin de refaire mes forces, afin de reprendre demain, fraîche et dispose, la fuite.*» (page 221), phrase finale du chapitre 45 où est habilement postposé le mot essentiel qui devient ainsi le dernier du chapitre.

Cependant, l'intérêt littéraire de «*L'avalée des avalés*» tient surtout au festival de figures de style qui y est offert. On remarque :

Des hypallages :

- les «*pièges vénaux*» des braconniers (pages 66-67).
- «*Cette hostile élongation de Christian*» (page 313).
- «*l'alcool serein*» de Graham Rosenkreutz (page 367).

Des correspondances :

- «*Les yeux flamboyants de cris d'Einberg*» (page 210).
- «*C'est comme si les bruits de la ville étaient des miroirs servant à réfléchir les rayons du soleil.*» (page 263).
- «*Je suis aussi bouleversée aujourd'hui par la sereine beauté de mon visage que je l'étais hier par le vacarme de sa cacophonie.*» (page 351)

Des oxymorons :

- «*Le métal est comme bouillant de froid.*» (page 51).
- «*cataclysmes de silence*» (page 356).
- Gloria paraît à Bérénice «*d'une merveilleuse grossièreté, d'une sainte irrévérence*» (page 362).

Des anachronismes :

- «*Laissons tomber masques, cothurnes et armes blanches, et allons faire un petit tour en jeep.*» (page 101).

- Les cousins «ont escladé l'escalier de l'avion en branlant, en trébuchant, en se tenant les uns aux autres pour ne pas débouler, vêtus en rétiaires, en hétaires et en Héautontimoroumenos» (page 101).
- «Il suffit de se fermer les yeux pour se sentir porté vers le mont Ararat par le hors-bord de Noé» (page 114).
- «Taïaut ! Taïaut ! À coups de gosier les veneurs sonnent la charge. Assis dans leurs chevaux de métal, ils se ruent sur moi.» (page 121).

Ces belles anacoluthes :

- «Je monterai Pégase et monterai à l'assaut de l'Olympe» (page 162).
- «Parti d'Arménie et de haillons» (page 240).

On relève surtout de nombreuses comparaisons :

- «Christian est doux comme une chose.» (page 14).
- «Un nom grand comme un jour sans pain» (page 16).
- «Einberg et Mme Einberg sont vieux comme mon ancre. Ils sont au bas de la pente, de l'autre côté de la colline.» [est-ce le coteau de "Tristesse d'Olympio" de Hugo?] (page 17).
- «Je ne veux pas qu'on joue avec moi comme avec une chose, comme avec sa montre. Il n'y a que les chiens, les chats et quelques autres prostitués de la sorte qui se laissent tripoter.» (page 18).
- «Avoir la foi, c'est frémir comme un vampire quand on entend parler de sang et de cimetière.» (page 21).
- «Je suis laide comme un cendrier rempli de restes de cigares et de cigarettes» (page 21).
- «Ma peau se desquame comme l'écorce des bouleaux.» (page 21).
- «Quand j'ai besoin de quelque chose, je prends, comme un escogriffe.» (page 23).
- «J'aurai poussé des racines grosses comme les colonnes de la synagogue. J'aurai des feuilles grandes comme des voiles.» (page 24).
- «Les peupliers, c'est le bal, ce sont les danseuses du ciel.» (page 25).
- «Il vente, par bourrasques. Ça fait tinter les feuilles. On dirait un orage sur l'asphalte. On dirait une pluie de sous.» (page 26).
- L'île est «un long drakkar ancré à fleur d'eau sur le bord d'un grand fleuve. C'est un grand bateau dont les flancs chargés de fer et de charbon sont presque engloutis, dont le mât unique est un orme mort.» (page 29).
- «On peut voir la ville s'étendre comme un immense filet gris» (page 30).
- «Ma mère est un oiseau.» (page 27) - «Ma mère est comme un oiseau.» (page 28) - «Je suis fascinée par ma mère comme par un oiseau.» (page 31) - «Je la regarde manger comme on regarde un pélican manger. Je la regarde être assise comme on regarde une hirondelle voler.» (page 31).
- «En elle, c'est comme une maison où il vit plus personne.» (page 28).
- «J'ai peur d'elle comme on a peur d'une sorcière.» (page 31).
- «Elle me glisse entre les yeux comme l'eau glisse entre les doigts.» (page 32).
- «C'est un soleil qui me flamberait l'âme si je ne la fuyais pas, ne m'en défendais pas.» (page 32).
- «Elle occupe à la porte de ma vie une présence massive, lourde, presque suffocante. Elle y bat comme la mer aux flancs d'un navire. Si j'ouvre, si j'entrebaille, elle me pénètre, elle m'envahit, elle [me ?] noie, je coule.» (page 32).
- «Elle a ensorcelé Christian [...] comme le joueur de flûte a ensorcelé le serpent.» (page 32).
- «Sans lever le petit doigt, elle s'est imposée à lui comme des mains à une argile.» (page 32).
- «Je veux qu'elle soit comme un chat mort, comme un chat siamois noyé. [...] comme un chat mort que des vers dévorent.» (page 33).
- «Nous mangeons, tranquillement, sans dire un mot, comme des vaches.» (page 33).
- «Christian, c'est comme un trophée.» (page 34).
- «Avoir quelqu'un dans la tête, c'est comme y avoir une épée. Je veux entrer, comme une épée, dans la tête de Christian. Et son épée, je la briserai sur mes genoux. Et l'épée de Constance Chlore, je la romps. L'épée du Dieu des Armées, je la casse.» (pages 34-35).
- À l'arrivée de Christian : «Je danse et tourbillonne comme une meute de papillons blancs autour d'un fanal.» - «Je cours me jeter sur son lit comme on court se jeter dans le fleuve.» - «Comme une

balle, je bondis et rebondis dans la plaine où il dort. [...] Je hurle et gesticule comme les Indiens sur le sentier de la guerre. Couvertures, draps et courtines volent dans la chambre comme des fantômes dans une maison hantée. Le duvet des oreillers neige, neige, neige, comme pour un blizzard.» (page 35).

- *«Vive et souple comme une source, je lui glisse entre les pattes.»* (page 36).
- *«Un petit objet chatoyant comme un œil-de-chat»* (page 38).
- *«Chat Mort parle de l'amour comme d'un village fortifié, comme d'un refuge où n'atteint aucun mal, comme d'un havre de béatitude, comme d'une enclave luxuriante qu'abrite un toit mouvant de pinsons et de bouvreuils. [...] Mais un refuge, aussi sûr qu'il puisse être, n'est-ce pas une cage, une prison, un souterrain sombre et visqueux?»* (page 40).
- *«Quand je serai grande, je n'aurai plus en place de cœur qu'une outre vide et sèche.»* (page 41).
- *«Ils se sont fait jouer un tour et, aveuglément, comme s'ils étaient bouchés à l'émeri, ils s'en réjouissent.»* (pages 41-42).
- La joie, *«je devrai toujours en repousser les assauts réguliers comme le tic-tac d'une horloge.»* (page 43).
- *«Les araignées emplissent mes yeux comme autant de navires.»* (page 45).
- La livie, *«l'orfèvre l'avait épinglée à ce pétale comme on se met un diamant au doigt. [...] Ses petites pattes se tendent comme des cordes de violon. Ses ailes se tendent comme des peaux de tambour. [...] J'imagine, qui se dégagent des secousses de cette gestation insupportable, je ne sais quels pendants d'oreilles frétilants, je ne sais quelles minuscules fées à nageoires, je ne sais quelles fleurs vivantes de marguerite et de dahlia.»* (pages 46, 47 et 48).
- *«Un banc de nuages épais comme un quai et noir comme jais.»* (page 48-49).
- Le feu mis aux herbes produit *«une levée d'aigrettes», un «panache battant sous les nuages», «des masses serrées de grands cheveux blancs», «un embrun d'étincelles», «une immense vague», «un raz de marée», «une fine guipure de cendre noire», «les derniers festons de flamme», «d'épars petits nids de braise»* (pages 49-50).
- Bérénine rit *«par avalanches»* (page 51).
- *«Pousser des cris comme une poule qu'on prend par les pattes.»* (page 52).
- *«Christian rougit comme une jeune mariée.»* (page 54).
- *«Sa main souple, délicate et parfumée comme une fleur»* (page 54).
- *«Elle m'a enrubannée comme une momie.»* (page 54) - *«Elle m'a enveloppée dans les couvertures comme on enroule une momie de bandelettes.»* (page 203).
- Christian patinant *«glisse comme un cotre»* (page 54).
- *«Mingrélie est belle comme un jour sans fin.»* (page 58).
- *«Elle [Mingrélie] le [Christian] fait gesticuler au bout de ses yeux, de ses joues et de ses lèvres comme l'artiste fait gesticuler la marionnette au bout de ses doigts.»* (page 58).
- *«Ils dînent à minuit dans un clair de candélabres»* (page 59), remarquable création.
- Des écureuils, *«quand ils courent, leur queue flotte comme la plume d'autruche au casque d'un lancier chargeant, comme une plume d'autruche à la queue d'une torpille.»* (page 65).
- *«Les deux écureuils se poursuivent dans le tunnel, et leurs griffes en battent le métal comme d'une grêle.»* (pages 65-66).
- *«La pluie tombe si fort qu'elle éclate comme par petites bombes dans le sable et dans le fleuve.»* (page 69).
- *«J'imagine Christian comme on imagine des étoiles au fond d'un égout.»* (page 74).
- *«Ce qui se passe en moi de si écoeurant est ce qui se passe dans tout cercueil chauffé par du sang.»* (page 74).
- *«C'est une idée de Chat Mort, un autre de ses coups de canon sur le grand nez crochu d'Einberg.»* (page 74).
- *«Chat Mort [...] me dit que mon cœur est à tous, qu'il faut que je le divise en parties égales et en donne un morceau à chacun. Elle parle de mon cœur comme d'une tarte qui mettrait l'eau à la bouche de tous mes cousins. J'ai des cousins bizarres : ils aiment la tarte au pus et au vinaigre.»* (page 76).
- *«Les cousins travaillent comme des forçats, à pierre fendre, à manger du foin, comme des loirs.»* (page 77).

- «*La lumière blanche de l'aube*» est «*épaisse comme du lait.*» (page 78).
- «*Notre nef descend le courant comme si elle dégringolait d'une falaise.*» (page 79) : ce qui est tout à fait inapproprié pour décrire le lent écoulement du grand fleuve qu'est le Saint-Laurent dans sa plate et large vallée !
- Christian «*est si gonflé d'amour qu'il plane au-dessus de la terre et des eaux, comme Yahveh.*» (page 81).
- «*Je me débats comme une possédée.*» (page 84) - le chat empoisonné «*donne de la bande comme un possédé*» (page 85) - «*Einberg s'agite comme un possédé*» (page 210) - «*Je suis comme possédée du démon*» (page 211) - Gloria «*crie comme une possédée*» (page 379).
- «*Comme à travers les os d'un squelette, on peut tout voir entre les planches usées jusqu'au charbon de la grange abandonnée.*» (page 86) ;
- Chamomor, figée devant la beauté de Mingrèlie, «*a l'air d'un automate à bout de ressort.*» (page 88).
- «*Une mer est un grand verre d'eau. Une tempête en mer n'est qu'une tempête dans un verre d'eau.*» (page 92) ;
- La femme de trente ans qu'est Chamomor, «*La tête sur la poitrine, la nuque découverte, assise dans l'ombre qui commence à la dissoudre, a l'air de s'offrir au glaive d'un bourreau.*» (page 92).
- «*Christian [...] Comme du chardon, il s'attache à tout ce qui le touche. Comme une plante, ses efforts sont tous de fixation ; ses bras ne peuvent ni le défendre ni attaquer. Comme une plante, on peut l'arracher et le planter ailleurs. Il essaie de se fixer où il tombe, où on le fait tomber. Il ne peut pas marcher, aller se fixer où il serait mieux.*» (page 95).
- «*Les lanceurs de javelot [...] sautillent. À les voir sautiller, on dirait des kangourous en bal, emballés.*» (page 98).
- «*Christian a l'air d'un automate qui n'a pas eu sa ration de tomates.*» (page 98).
- «*S'élançant vers le firmament, les cinq cents javelots ont l'air d'un orage tombant de la terre.*» (page 98).
- «*Les cousins sont partis, tous, tout d'un coup, comme un coup de fusil.*» (page 100).
- «*Le vent arrache des étincelles aux nuages : des gouttes de pluie.*» (page 100).
- Comme elle lit le livre de Marco Polo, Bérénice peut dire : «*Les mots de cette nuit ont passé sur mes yeux comme l'eau de la mer sur les flancs d'un navire.*» (page 108).
- «*Les jambages oscillent comme des pendules.*» (page 109).
- «*La lettre de Christian a l'air d'une tempête.*» (page 109).
- «*Elle est divisée en quatre paragraphes, et, comme pour une symphonie, un mouvement a été indiqué pour chacun. Andante. [...] Allegro non troppo. [...] Furioso [...] Maestoso.*» (pages 109-111).
- «*Cette fête des grands frissons de tête*» qu'Einberg et le «*rabbi*» Schneider «*appellent leur guerre sainte*» (page 112).
- «*Les veneurs [...] courent après moi comme après un assassin.*» (page 121).
- «*Mes cils longs et raides comme des cils de poupée*» (page 123).
- Pour Bérénice, Chamomor, «*C'est comme si par toute la neige elle était la seule maison.*» (page 125).
- «*Aimer ne doit pas pousser dans l'âme comme l'ongle au bout du doigt.*» (page 125).
- Parlant de son squelette, Bérénice constate : «*Ma main n'est qu'un gant passé à sa main d'os. Mes cheveux ne sont qu'une perruque collée à son crâne d'os. Mes yeux ne sont que deux petites ampoules électriques de couleur enfoncées dans les trous qu'il a à la place des yeux. Je ne suis que l'habit d'un squelette. [...] Je suis maigre comme un cure-dent.*» (page 133).
- «*Je suis légère, plus légère qu'un oiseau.*» (page 134).
- «*J'entends ronronner le chat, et c'est comme si j'entendais de l'amour ruisseler d'une vasque. Ce qui est assis près de moi avec une bouteille de cognac entre les jambes, ce n'est pas Chamomor, c'est une bouteille pleine d'amour.*» (page 134).
- «*Ma langue est rude comme de l'émeri.*» (page 134).
- «*Ce visage doux comme du velours se dresse à deux doigts de mon âme hideuse comme une pieuvre.*» (pages 134-135).
- «*Ce souffle [celui de Chamomor], doux comme le parfum d'une fleur, fait frémir la roche de mon âme.*» (page 135).

- «*Sa main douce comme une aile d'oiseau [...] ses grandes mèches douces comme des ailes d'oiseaux s'ouvrent comme des éventails sur ses joues, se ferment comme des vantaux sur son visage.*» (page 135).
- «*Ses cheveux blonds sont aussi fins que des toiles d'araignées [...] comme pris en pain. Sur sa nuque, ils se cambrent, comme pour former encorbellement. [...] ils se déploient comme une vague sur une plage.*» (page 139).
- Chamomor a des «*lèvres de Kabyle, unies comme le bord d'un verre, des lèvres épaisses comme le bord d'un seau*» (page 140).
- «*Elle pend à un mur, entre plafond et plancher, comme une œuvre de Velasquez.*» (page 140).
- Elle «*est dans ce pays que je suis comme l'île est dans l'eau.*» (page 142).
- «*Je prends sa main, la belle grappe de doigts à tête de diamant rose.*» (page 144).
- «*Son ventre. C'est mou, comme de la neige. C'est de la neige chaude.*» (page 145).
- «*J'ai dans le ventre mille cris plus grands et plus vifs que des anguilles.*» (page 145).
- «*Elle me jette un regard courroucé de pêcheur qui ne veut pas qu'on lance des cailloux dans l'eau.*» (page 146).
- «*Ce qu'il y a dans le vidrecome [...] va s'envoler comme un oiseau-mouche qui entend remuer dans les branches.*» (page 146)
- «*Depuis que je suis guérie, elle me montre. Je suis l'ours qu'elle montre.*» (page 149).
- La «*drôle de ligne noire entrecoupée de traits*» qui indique un chemin de fer «*a l'air d'un mille-pattes sans fin, d'un dix-millions-de-pattes maigre, d'un dix-millions-de-pattes qui n'a pas mangé depuis deux mille années.*» (page 151).
- «*Mes nouveaux jours et mes nouvelles saisons s'étendent dans le néant comme une fresque sur un mur.*» (page 154).
- «*Nous marchons chacun sur son rail, les bras en croix, comme des funambules.*» (page 157).
- «*Il y a quelque chose entre moi et la douceur de l'automobile : comme un manteau. Je porte un épais manteau de froid, de nuit, de ballast, de pétrole.*» (page 159).
- «*Je me fais penser à un poisson qui, encore tout humide de mer, se débat sur le sable.*» (pages 159-160).
- «*L'épaule de Christian est une poutre au fond d'une cale. D'énormes vagues s'écrasent sur la carène de la caravelle.*» (page 160).
- Chamomor «*me fait penser à un de ces gros chats trop paresseux pour se crispier et sortir les griffes, une de ces grasses bêtes qui restent toutes molles quand on les prend dans ses bras, qui, toujours, comme soûles, comme endormies, se laissent avec une suprême indifférence êtreindre par n'importe qui, flatter par n'importe qui.*» (pages 160-161).
- «*Son âme désolée comme une pomme de terre bouillie, son âme ennuyeuse comme de la soupe*» (page 162).
- «*La queue [du chat enterré] dépasse, droite comme une queue d'oignon, dépasse, bien en vue, comme un périscope à la surface de la mer, comme la croix du Christ à la surface du Calvaire.*» (page 164).
- «*C'est froid comme un loir*» (page 165)
- «*Dans toute l'immobilité, mon cœur est comme un poisson pris dans l'air, un oiseau pris dans l'eau.*» (page 174).
- Chamomor et Mme Glengarry «*sont comme dressées sur la pointe des yeux.*» (page 176).
- «*Je sens, comme une eau, le sommeil monter.*» (page 178).
- «*Nous arrivons dans la ville de New York comme des baleines dans un aquarium*» (page 186 : souvenir du film «*Pour la suite du monde*» [1962] de Pierre Perrault où des bélugas capturés dans le Saint-Laurent par des gens de l'Île-aux-Coudres sont apportés à New York).
- «*Nous arrivons chez Zio comme des thons dans une boîte de sardines à l'huile.*» (page 186).
- «*Mes cousins portent calotte, comme des évêques.*» (page 187).
- «*Il faut entrer ici comme on entre dans une rivière de crocodiles, comme on entre dans un marais d'hippopotames. Dès le seuil, on peut voir leurs cœurs ouvrir une énorme gueule armée d'épées, une benne preneuse faite pour dévorer vif. En entrant ici, je me suis fermée comme l'huître en péril.*» (page 187).

- «*Je pourrai regarder le soleil en pleine face sans être éblouie, comme un aigle.*» (page 189).
- «*Quand on sait où on est et qui on est, on peut, comme le chat, fondre sur la bille roulant sur le plancher et imaginer que c'est un dragon. Quand on s'est compris, on peut courir dans l'immense sphère armillaire et s'imaginer que, comme l'écureuil dans sa cage, on joue, on se joue.*» (page 190).
- «*Comme tout ce qui a été fait, comme la chaise et le calorifère, je n'ai à répondre de rien. [...] J'ai été faite Bérénice comme le calorifère a été fait calorifère [...] mais, pas plus qu'un calorifère ne peut se changer en boa, je ne pourrai me changer en Constance Chlore.*» (page 191).
- «*Plus dégourdie qu'une grêlée de plombs*» (page 191).
- «*Mon sang et mes chairs sont remplis d'une direction et je ne peux pas plus en changer qu'une bouteille ne peut changer de contenu.*» (page 191).
- «*On peut tendre vers la douceur mais la pierre reste dure.*» (page 191).
- «*Naissant, j'ai cru avoir le choix et j'ai choisi d'être un papillon aux ailes constituées de vitraux jaune-orange [...] Je me suis élancée du haut du donjon où j'étais. Hélas ! je n'étais pas un papillon. J'étais un buffle. Pour tout dire, j'étais un rhinocéros. [...] Je me suis écrasée sur un parvis, le parvis s'est fendu en deux.*» (page 192).
- Le «*fleuve qu'est un destin*» (page 193).
- «*Je suis un nuages de flèches qui pensent, qui voient qu'elles volent et vers quelles cibles elles volent.*» (page 193).
- Constance Chlore est «*pâle comme les prairies de l'automne, comme le sable, comme la cendre, comme tout ce qui est stérile.*» (page 195).
- «*Nous nous congratulons et nous étreignons comme des joueurs de hockey qui viennent de marquer un point*» (page 200).
- «*Nous entendons le feu claquer comme un drapeau, vrombir comme une motocyclette.*» (page 201), comparaisons qui sont reprises page 280 pour la flamme d'une allumette, ce qui alors est une flagrante exagération !
- «*Nous regardons le pétale de feu se dédoubler et, sautant, s'attacher comme un oiseau au bout de la mèche noire du petit bout de bougie.*» (page 201).
- «*Les yeux de Constance Chlore sont comme des tunnels.*» (page 202).
- «*Le regard, quand il est seul, est une brèche faite à soi-même, une reddition inconditionnelle, un relâchement des mailles qui permet à la ville d'entrer en soi comme le vent par les fenêtres ouvertes et de mener en soi le bal.*» (page 205).
- «*Je la [la ville] tiens comme un bijou dans le creux de ma main.*» (page 206)
- «*Un parc que la neige a généreusement salé de sa lumière en forme de duvet*» (page 208).
- «*Einberg s'agite comme un possédé, comme un barman agite un shaker. [...] Il se démène comme un coq qui vient de subir le sort d'Holopherne. [...] Sa figure crispée comme un chat agonisant se détend.*» (page 210).
- «*Mes muscles se sont raidis, vibrent comme des cordes de violon.*» (page 210).
- «*Pieds nus, il [Einberg] marche laborieusement, comme s'il portait des skis.*» (page 210).
- «*Cette force brûlante dans mon ventre, inutile, inépuisable, sans objet, comme une envie de vomir qui n'aboutit pas.*» (page 211).
- «*Faudra-t-il [...] que, comme le hérisson, je porte une longue chevelure d'aiguilles à coudre?*» (pages 212-213).
- «*Le professeur, avec la voix de cet infusoire infundibuliforme appelé stentor, crie mon nom.*» (page 213).
- «*Le monde me colle à la peau comme des poux au cuir chevelu.*» (page 214).
- À New York, Chamomor a des «*cheveux courts et tout en virgules*», a «*l'air de Jeanne d'Arc*» (page 217).
- «*Je vois sa tête [celle de Constance Chlore] de diamant se ratatiner comme une pomme malade. [...] Je vois sa peau jaunir comme de l'étamine qui pourrit.*» (page 220).
- «*La ville s'écoule de chaque côté de nous comme un fleuve.*» (page 222).
- «*Nous regardons les angles des édifices glisser vers nous comme des étraves.*» (page 222).

- «*Tête en l'air, nous voyons les immenses néons passer au-dessus de nous comme des ptérodactyles et nous découvrir comme par rotation la claie fantastique de leur armature noire.*» (page 222).
- «*Une maison de rapport isolée dans un terrain vague tourne sur elle-même comme un mannequin vivant.*» (page 223).
- «*Sous la voie surélevée, nos pas résonnent comme dans une cathédrale vide.*» (page 223).
- «*Plus nous courons vite, plus, en se répercutant, nos pas ressemblent à des applaudissements.*» (page 223).
- «*Plusieurs voies surélevées se croisent, comme un envol d'oiseaux lumineux figé entre ciel et terre.*» (page 223).
- «*Le crépuscule a hissé sa tapisserie jusqu'au-dessus de la masse fuligineuse des gratte-ciel.*» (page 225).
- «*Le sol a disparu de sous mes pieds, comme la trappe sous les pieds du pendu.*» (page 225).
- «*Sa poitrine rompue [celle de Constance Chlore victime d'une automobile] est molle, cède comme de la neige sous mes mains.*» (page 226).
- «*Elle est si légère, si légère qu'elle m'emporte, qu'elle me rend aussi légère que ces pluviers que nous voyions trotter sur la plage, qu'elle m'enlève comme le ballon enlève la nacelle, que je m'élève dans l'air, que je vole.*» (page 226).
- Einberg et Chamomor «*se tordent ensemble comme deux torons. [...] Le groin comme affamé d'Einberg, laborieusement, écrase et tord la bouche triste et tendre de Chamomor.*» (page 232).
- «*Je rôtis, moitié vivante moitié morte, dans un taureau d'airain où je me suis moi-même mise.*» (page 234, «le taureau d'airain» était un des «supplices infligés par Phalaris» [page 162] : ce tyran d'Agrigente, dans l'Antiquité, y faisait rôtir ses ennemis).
- «*Le monde immonde qu'on m'a imposé, où l'on m'a jetée sans procès comme des esclaves aux galères. Ils m'ont jetée au milieu d'une chiourme si gueule, si ventre, qu'elle ne s'aperçoit même pas qu'elle a une âme, une chiourme prête à toutes les chaînes, à tous les crimes contre l'âme et sa fierté, pour avoir accès à l'auge que, trois fois par jour, les maîtres lui donnent à lécher.*» (page 234).
- «*Nous mangeons des frites et des glaces, comme dans les chansons françaises.*» (page 243).
- «*Les humains et les primates en sont venus à se dresser sur leurs pattes de derrière [...], leurs deux autres pattes ballantes, comme des chiens de théâtre.*» (page 245).
- «*Les cris du remorqueur [...] des cris de bête à la torture.*» (page 248).
- Dick Dong «*aime marcher droit comme une bête de somme.*» (page 249).
- Il veut «*imposer sa passion comme on attelle un bœuf à une charrue.*» (page 249).
- «*Il me dit que son cœur est gonflé d'amour au dernier degré et qu'il va éclater comme un ballon trop soufflé si je ne m'avise pas d'être plus affectueuse.*» (page 249).
- Zio montre «*le regard de rapace qu'il s'est fait pour que j'aie honte.*» (page 252).
- Il veut traiter Bérénice «*comme une chienne en chaleur*» (page 252).
- Zio, «*Tel Jupiter, il m'aurait donné un coup de ses foudres.*» (page 253).
- «*La lumière est une rivière qui m'appelle.*» (page 258).
- «*C'est comme si les bruits de la ville étaient des miroirs servant à réfléchir les rayons du soleil.*» (page 263) : on peut y voir une correspondance.
- «*Il faut que je retienne ma raison à deux mains [...] pour qu'elle ne s'enfuie pas de moi comme le gaz d'un ballon qui se fend.*» (page 263).
- «*J'ai filé droit sur des archipels entiers et je les ai vus éclater, voler en miettes comme une migration d'aigrettes endormies où tombe une bombe. Déferlant sur la plaine continentale avec l'impétuosité du Mississipi [...] j'ai emporté comme coquilles de noix tous les quais !*» (page 264).
- «*L'air de l'hiver entre, glacé, palpable comme une eau, entre et me prend comme une rivière.*» (page 266).
- «*Une ambulance arrive, faisant un bruit d'essaim d'abeilles.*» (page 270).
- «*Déloger les treize tuiles du rectangle de carrelage [...] est une tâche aussi difficile et absorbante, je le dis sans exagérer, que la mise en bouteille d'un bateau.*» (page 270).
- «*Une petite fille blonde [...] je la regarde s'approcher, comme si j'étais un tigre.*» (page 274).
- «*Jerry de Vignac est beau comme un chou*» (page 285).

- «*Sous ses mains, je me sens me réveiller, comme un crocus aux premières lueurs du soleil.*» (page 286).
- «*Le théâtre est plein, si plein que ses murs en sont renflés comme les flancs d'une femme enceinte, comme les douves d'un tonneau.*» (page 289).
- «*Nos maîtresses, bondissant dans la coulisse comme des kangourous ayant l'encéphale truffé de cénures.*» (page 289).
- «*Il pleut comme dans cette tapisserie du moyen âge représentant le déluge.*» (page 289).
- «*Le temps continue de progresser avec son habituelle lenteur de crabe.*» (page 293).
- «*Je me greffe à toi comme l'orobranche à la luzerne.*» (page 294).
- «*Je mangerai dans ta main comme une corneille savante.*» (page 294).
- «*Je secoue la tête comme un barman secoue le shaker.*» (page 294).
- «*Il est l'heure que les boutons éclatent avec foudre et que leurs pétales s'élancent vers le ciel comme les gerbes d'une bombe qui explose.*» (page 296).
- «*Je mets le pied sur le sol de Montréal comme un astronaute met le pied dans une carrière lunaire.*» (page 297).
- «*Son uniforme kaki est un miroir qui me renvoie mon image avec la force d'un scalpel.*» (page 297).
- «*Comme les soldats d'Hamilcar Barca, je fais des grimaces de tigre et je pousse des cris de tigre.*» (page 300).
- «*Sautillant comme un boxeur, je vais le [Einberg] braver à portée de main. [...] Il lance ses bras comme si c'étaient des lassos, brandit une chaise comme s'il se prenait pour un dompteur de lions en spectacle.*» (page 300).
- «*J'ai essayé de vous éblouir, comme un bateleur qui cherche de l'emploi.*» (page 308).
- Au retour de Christian, «*sa présence, comme une pluie, a imprégné les pierres de l'abbaye.*» (page 312).
- «*Je me débats contre moi-même comme une truite dans une épuisette.*» (page 313).
- «*Un épi de cheveux noir, très noir, noir comme un revolver noir.*» (page 315).
- «*Droite comme un cercueil droit, les mains croisées sur le ventre comme Henriette d'Angleterre, les pieds perpendiculaires à la surface de la terre, les talons joue à joue comme la voiture appelée vis-à-vis et comme un soldat qui a de l'ambition, les yeux grands ouverts comme tout ce que vous voudrez, je suis un gisant du sexe féminin.*» (page 315).
- Les horloges de «*l'horloger noir*» «*sont disposées comme des petits soldats de plomb*» (page 318).
- «*Il [Christian] fait des javelots sur son fauteuil à roues, comme un peintre en bâtiment qui n'est pas syndiqué peint un bâtiment, en sifflotant.*» (page 320).
- «*D'où je suis assise, l'aile de l'avion me fait songer à une rapière plongée dans une crème de champignons.*» (page 326).
- En Israël, «*l'être humain [...] éclate et se répand comme la lave d'un volcan, éclate et déferle comme un million d'aigrettes épouvantées. [...] Ici, on peut souffler de toutes ses forces dans le cor. Ici, on peut enfin vibrer de toutes ses orgues. Je m'emballe comme un mustang près duquel un train passe.*» (page 328).
- «*Tous les dieux sont de la même race qui s'est développée dans le mal qu'a l'homme à l'âme comme des bacilles dans un chancre.*» (page 330).
- «*Le temps passe, comme une anguille toujours plus vive et plus visqueuse.*» (page 333).
- «*L'éternité est une sorte d'heure qui n'en finit pas.*» (page 333).
- «*Étreindre le beau dans toi et dans ta vie comme Tarcisius étreignait son ciboire, comme un naufragé étreint sa poutre.*» (page 334).
- «*Il faut éviter l'adulte comme on évite le sable mouvant.*» (page 336).
- «*L'enfant [...] est dur, sec et stérile comme un bloc de granit.*» (page 336).
- «*La peau de l'adulte pend à ses os comme des masses de blanc d'œuf.*» (page 336).
- «*Les joues de Constance Exsangue me renvoyaient mes lèvres sans les avoir souillées, comme les deux joues plates et or d'un arbre qu'on vient juste de scier de sa souche.*» (page 336).
- «*Je prends la terre dans ma main, comme on prend dans sa main un dix de carreau.*» (page 336).
- «*J'entends sonner des cloches, comme on entend sonner des galets quand on agite une colonne creuse.*» (page 336).

- «*Dans l'asphalte, nos ombres, en couleur, se déformaient au fur et à mesure de nos pas, comme si elles étaient tombées sous un autre empire que le nôtre, comme par l'effet d'un jeu de lentilles, comme si elles étaient devenues des drapeaux de nous et soumises à un vent souterrain.*» (page 340).
- «*Comme la main du guitariste bondit du pouce d'une corde à l'autre, le major Schneider descend, en bondissant du coccyx d'un degré à l'autre.*» (page 346).
- La «*vieille femme*» est «*un miroir à nous renvoyer nos âmes*» (page 360).
- L'aigle «*me fait souffrir et suer comme une femme en gésine.*» (page 362).
- «*Je vois des sphinx de métal rouge grands comme des séquoias.*» (page 365).
- «*Je pleure comme un tamis*» (page 372).
- «*Je suis si molle que je m'écroule, comme un manteau tombé d'une patère.*» (page 372).
- Gloria exécute un plongeon : «*Derrière elle, il ne rejaillit qu'une frétillaire d'eau blanche.*» (page 373).
- «*Saignées par la même rapière, comme l'écorce et le bois*» (page 373).
- «*Nous aurions dû être enterrées [...] comme un seul arbre !*» (page 373).
- «*Ma haine se branchera, comme un oiseau.*» (page 375).
- La casemate «*en forme de rotonde, sa large meurtrière lui ouvre comme une bouche d'être humain.*» (page 376).

Ainsi, les comparaisons, qui sont assénées avec une telle insistance et une telle redondance (qui fatigue Bérénice elle-même, d'où sa désinvolture : «*Je vois sa peau [...] se boursouffler comme ce que vous voudrez.*» [page 220]) que le sens se dérobe parfois sous l'ornement, présentent toute une gamme, allant des plus simplistes et des plus gratuites, des plus conventionnelles, aux plus inventives, aux plus suggestives, aux plus belles.

Les métaphores sont moins nombreuses, mais elles se développent parfois en amples métaphores suivies :

- Le «*rabbi*» Schneider est «*un de ces grands malades qui serrent un petit oiseau dans leur grosse main et lui caressent le bec de leurs gros doigts en s'imaginant que le petit oiseau aime ça, en s'imaginant que le petit oiseau va éprouver de la reconnaissance et les aimer.*» (page 18).
- «*Je ne suis pas son meilleur ami de l'homme.*» (page 19), façon détournée de dire : «*Je ne suis pas son chien*».
- «*Ma solitude est mon palais. C'est là que j'ai ma chaise, ma table, mon lit, mon vent et mon soleil. Quand je suis assise ailleurs que dans ma solitude, je suis assise en exil, je suis assise en pays trompeur. Je suis fière de mon palais. J'ai à cœur de le garder chayd, doux et resplendissant, comme pour y recevoir des papillons et des oiseaux. [...] j'anéantirais [...] ceux qui font gronder de la haine dans sa cheminée, ceux qui tendent de la tristesse à ses fenêtres [...] Parfois, je suis absente de mon palais. Alors il y en a qui en profitent pour s'y glisser. Je les chasse, aussitôt que je rentre. Quand quelqu'un est entré dans mon palais, c'est parce que j'ai manqué de vigilance. [...] Mon palais est trop fragile pour que je puisse y recevoir des amis. Quand un ami marche dans mon palais, les murs tremblent, l'ombre et l'angoisse s'engouffrent par les fenêtres de lumière et de silence que chacun de ses pas brise.*» (page 20).
- L'île «*est un long drakkar ancré à fleur d'eau sur le bord d'un grand fleuve*» (page 29) ; d'où, plus loin, «*la poupe de l'île*» (page 66), «*un navire couvrant plus de cent acres d'océans*» (page 91).
- «*Avant que le sommeil me prenne, mon bateau fait cent fois le tour de la terre, mon oiseau va mille fois d'un horizon à l'autre.*» (page 35).
- «*Je suis une chèvre aux abois.* » (page 36).
- «*Je suis une alchimiste rendue folle par des vapeurs de mercure.*» (page 41).
- «*Ils s'aiment et, surgies des noirceurs de la terre, des cloches par milliers sonnent.*» (page 41).
- «*Christian ! Constance Chlore !... Que sont-ils? Je suis le général et ils sont les forteresses à prendre. Je m'empare d'eux. Je les vole à ce qui les possède. Je les arrache à eux-mêmes, je les emmène en captivité.*» (page 43) ; des forteresses emmenées en captivité : la suite de la métaphore ne convient guère !

- «*Ils sont mes batailles. Ils sont ma bataille. Chat Mort est ma bataille. Einberg est ma bataille. Tout est ma bataille.*» (pages 43-44).
- «*Christian et Constance Chlore [...] Il faudrait qu'ils ne soient pour moi que le fou et la reine qu'on déplace sur l'échiquier.*» (page 44).
- «*Sous les patins de Christian, [...] des étoiles volent en éclats.*» (page 54).
- Christian et Bérénice sur l'île sont «*des Christophe Colomb.*» (page 65).
- «*les loups qui crient au fond de ma prison.*» (page 70).
- «*Je laisse s'écrouler sur mon âme les beffrois que j'ai élevés pour la fortifier.*» (page 72).
- «*Un dessein dont l'exécution [...] m'arrachera quelques épées du cœur.*» (page 84).
- Christian «*est un parasite-né. [...] fleurit et s'étiole dans le jardin du plus fort.*» (page 95), ce qui est un bel exemple de métaphore suivie.
- Dans le stade, «*brille une ruche de projecteurs.*» (page 98).
- Chamomor menace : «*À votre place, je ne remuerais pas cette hideuse cendre.*» (pages 104-105), celle des souvenirs de Varsovie.
- «*Christian. Il était blessé, il baignait dans son sang. Je n'aurais eu qu'à lui donner le coup de grâce.*» (page 106).
- «*Je me mets dans tous les livres qui me tombent sous la main et ne m'en retire que lorsque le rideau tombe.*» (page 107).
- «*Papa ne t'indique d'étroits sentiers que pour te conduire plus sûrement à un palais dont les fondements sont les racines mêmes de la terre. Bientôt, tout à l'heure, tu en connaîtras, si tu te laisses guider bien sagement, les corridors d'or et d'argent.*» (page 111).
- Constance Chlore est «*la véritable gazelle.*» (page 113).
- «*Taïaut !Taïaut ! À coups de gosier, les veneurs sonnent la charge. Assis dans leurs chevaux de métal, ils se ruent sur moi.*» (page 121).
- «*Armée d'une hache, j'ouvre le moteur. [...] L'étincelle fait exploser la gazoline. Sous la force de l'explosion, le piston s'enfonce. En s'enfonçant, le piston actionne le vilebrequin. Le vilebrequin fait tourner l'arbre, et le différentiel transmet le mouvement de l'arbre à la roue. [...] Coup de hache après coup de hache, je romps l'étincelle, la gazoline, le piston, le vilebrequin, l'arbre et le différentiel. [...] Le docteur dit qu'il pourra remettre le moteur en marche mais qu'il ne fonctionnera jamais plus comme un moteur qu'on laisse tranquille. [...] Les engrenages et les ressorts de mes sentiments sont finis. [...] Avec son tournevis à pilules, [le docteur] joue dans ma tête, dans mon radiateur. Il nettoie les bougies de ma glande thyroïde. Il me dit que la pompe de mon radiateur n'aspire plus, qu'il faudra qu'il la démonte. Nous parlons des moteurs à explosion.*» (pages 126-128).
- «*Garde tes beaux couteaux de tes belles fourchettes, beau tiroir !*» (page 135) : il s'agit apparemment de Chamomor qui serait aussi «*coffre de pirates des mers du Sud !*», «*aquarium plein de poissons multicolores*» (page 135).
- «*L'homme [...] dans sa profonde montagne de ténèbres, dans son chaud trou de dieu.*» (page 138).
- «*Tout à coup, en moi, c'est la rupture des écluses, l'éclatement des digues et barrages.*» (page 141).
- «*Je suis un pays.*» (page 142).
- «*Le bateau de ma peur et de mes cauchemars*» (page 143).
- «*Une meule grande comme la terre [...] ronge la chair un petit peu à chaque tour, [...] émousse l'âme un petit peu à chaque tour, [...] tue un petit peu à chaque tour.*» (page 148) - «*Malgré le poids de la meule attachée à mon cou, je me raidis, je me tiens droite, je ne m'incline pas, je ne plie pas.*» (page 235).
- «*Mon idylle avec la panthère blanche aux yeux d'azur ne dure plus.*» (page 148) : il s'agit de Chamomor.
- «*Je suis l'ours qu'elle montre. [...] Je suis le drapeau qui témoigne de sa victoire sur Einberg. Je suis celle qu'Einberg avait tuée et qu'elle a ressuscitée avec de l'amour maternel. [...] Regardez comme elle est vivante depuis que je lui ai fait boire une infusion d'amour maternel.*» (page 149).
- La raffinerie de pétrole dresse «*une véritable estacade de lancettes*» (page 158).
- «*Il est grand temps que j'alèse l'âme de mon canon, rajuste mon tir.* » (page 183).
- S'adressant à Christian, Bérénice s'exclame : «*Vite ! hirondelle malade ! que je te prenne dans ma main, que je te fasse manger dans ma main, que je te réchauffe, que je te défende.*» (page 184).

- «*Je sors enceinte du lit de l'enfance. J'en ai plein la ceinture. Des crimes ont pris racine dans mes entrailles, et poussent, se gonflent. Quand je mettrai bas, ce sera laid ! Quand je me promènerai sur le trottoir avec ma ribambelle de crimes, ils trembleront.*» (page 186).
- Le grand immeuble d'appartements new yorkais est un «*columbarium prismatique à dix cages où il [Zio] a juché sa nichée*» (page 186).
- «*Passons des grands principes à la manœuvre.*» (page 193), de l'affirmation de l'amour pour Christian à l'envoi de lettres.
- «*Des retranchements exigus des livres et des pupitres nous tombions dans les francs-alleux du bruit et de la lumière.*» (page 199).
- «*Dame Ruby [...] était en rut contre moi*» (page 203).
- «*Nous pénétrons dans une véritable tornade.*» (page 210), celle provoquée par l'arrivée d'Einberg à New York.
- «*Je ne suis qu'une tache à la terre. Je ne suis pour la terre qu'une pustule qu'elle absorbera, dont elle guérira. [...] une sale excroissance, une sorte de verrue avec des bras et des pattes, une sale verrue poussée à la surface de la terre et se nourrissant à même ce sale être qu'est la terre.*» (page 214).
- «*Je suis l'œuvre et l'artiste. Ce qui m'entoure, ce que je vois, ce que j'entends, c'est le marbre d'où je dois sortir, à coups de hache, de ciseau et de brosse.*» (page 215).
- «*Je suis une maison d'où les gens sont partis en emportant les meubles et les rideaux.*» (page 222).
- «*Un gratte-ciel*» est «*un vaisseau d'étoiles en perdition dans les marais du matin*» (page 224).
- «*Le crépuscule a hissé sa tapisserie jusqu'au-dessus de la masse fuligineuse des gratte-ciel.*» (page 225).
- «*Est-ce qu'on est responsable de ne pas avoir de larmes, est-ce que le puits est responsable de ne pas avoir d'eau?*» (page 227).
- «*J'ai tenu mes valves fermées si juste durant ces années d'exil*» (page 233).
- «*Je resterai une mauvaise prisonnière, une galérienne insoumise et irrespectueuse.*» (page 234).
- «*J'ai choisi [...] de défendre [...] les enseignes de l'armée vaincue. [...] Je suis dans un camp ennemi.*» (page 235).
- «*Zio a dressé autour de moi une tour imprenable : personne ne pourra m'atteindre et faire de mal !*» (page 242).
- «*Tu ne peux pas me guérir de l'insipide, de l'inconséquent et de tous les autres cancers. [...] une cancéreuse de l'âme comme moi.*» (pages 252, 253).
- «*Mon taxi chien de garde cerbère fidèle*» (page 259).
- «*L'avion qui passe au-dessus de la ville frappe à ma porte.*» (page 274).
- «*Des engrenages se déclenchent dans mon âme.*» (page 274).
- «*Il y en a une [une des petites filles que Bérénice poursuit pour se consoler de la perte de Constance Chlore] qui me fait hurler à la lune*» (page 277).
- «*Zio m'abandonne aux acides qui me rongent. Zio me fait basculer par-dessus le bastingage, par-dessus les batayoles, par-dessus la margelle.*» (page 293).
- «*Y a-t-il autre chose que la saumure au travail de limace?*» (page 296) : la «*saumure*» participe de «*l'amollissement graduel*» que craint Bérénice, mais ne progresse qu'avec la lenteur d'une «*limace*».
- Christian est devenu «*ce grand chien, ce chien aux grandes pattes et au grand museau*» (page 313).
- Bérénice regrette qu'en Israël il n'y ait pas de «*vol de communiants blanches jointes deux à deux par la main [et qui] dégringole une pente.*» (page 355), ce qui fait donc d'elles des oiseaux !
- Elle s'exalte : «*Quand l'aigle d'énormes proportions planté dans ma poitrine écume, quand il secoue à grands coups d'envergure blanche ses liens enracinés dans la pierre, le cyclone sans issue me gonfle, me secoue, me fait souffrir et suer comme une femme en gésine.*» (page 362). Cet aigle devient un «*condor dans la cavité pulmonaire*» (page 364). Est évoqué aussi l'aiglou qui, «*après avoir failli succomber au choc du néant qu'est le ciel, étouffé par son immensité [...] reconnaît dans ce néant le vrai domaine, trouve fort morne l'aire où il était jusque-là demeuré figé.*» (page 350).

Avec ce dernier exemple en particulier, on est proche de ces personnifications que Ducharme suscite souvent avec hardiesse :

- «*Les flammes chargent, les flammes déferlent, les flammes crient.*» (page 50).
- «*Une large fissure, vive comme l'éclair, nous a couru entre les pieds, a fui en avant en se ramifiant et est allée se perdre dans les roseaux de chaque berge en laissant sur la surface noire comme l'empreinte d'un grand arbre blanc.*» (page 53).
- «*Le printemps [...] pousse des cheveux verts au travers de la paille où la neige a dormi.*» (page 64).
- «*Mon âme me tient dans sa main comme si elle tenait une lance et elle va me lancer très loin, très très haut.*» (page 70).
- «*La grise jungle de pluie s'éclaircit, baisse la voix.*» (page 71).
- Le cotre «*est prêt à partir, il frémit d'impatience, il tend son ventre pour que nous nous embarquions.*» (page 77).
- «*Le fleuve bat sa houle d'automne, sa houle grise et crispée, sa houle fatiguée d'avoir porté tant de bateaux.*» (page 100).
- «*L'écriture de Christian galope, ventre à terre. Soudain, elle se redresse, marche bien droit. Là, elle se penche, manque de tomber sur le dos.*» (page 109).
- «*Je suis tombée dans un sarcophage qui avait déployé ses ailes [...]. Les dix paires d'ailes de plomb se lèvent sans bruit, se dressent sans même jeter d'ombre, se referment comme des bras, me serrent comme dans un seul poing...*» (pages 115-116), ce qui pourrait être un souvenir du "Tombeau des rois" d'Anne Hébert.
- «*Seule dans cette chambre, dans l'état où je suis, la mort aurait beau jeu. Elle n'aurait qu'à entrer et me prendre. Elle est dans ma chambre. Elle est dans ma vie.*» (page 123).
- «*C'est parce qu'ils n'ont pas d'yeux que les arbres ne parlent pas et ne marchent pas.*» (pages 137-138).
- «*Mon amour rentre dans sa coquille.*» (page 147).
- Des wagons-citernes «*crient avec des voix de gong*» (page 158).
- «*Des crimes ont pris racine dans mes entrailles, et poussent, se gonflent. Quand je mettrai bas, ce sera laid ! Quand je me promènerai sur le trottoir avec ma ribambelle de crimes, ils trembleront.*» (page 186).
- «*Mes yeux se vautrent dans ces monceaux d'étoiles*» (page 200).
- «*Son rire, sifflement de marmotte, prend mon rire par la main, l'emporte dans sa folle course.*» (page 201).
- «*Nous regardons le feu greffer son inflorescence au bois blanc, l'envelopper, le noircir. Nous regardons le pétale de feu se dédoubler et, sautant, s'attacher comme un oiseau au bout de la mèche noire du petit bout de bougie.*» (page 201).
- «*Je regarde une ville. [...] C'est en vain que je la frapperais, que je lui crierais à la figure.*» (page 205).
- «*Je connais par cœur tous les visages de la nuit.*» (page 207).
- «*Je sens mon cerveau perdre pied. [...] Ne tenant plus qu'à un fil, mon cerveau s'échappe.*» (page 210).
- «*Un paquebot [...] beugle. Son cri rauque est si puissant qu'il me secoue.*» (page 248).
- «*J'éveille un à un nos souvenirs.*» (page 280).
- «*Demain, de nouveau, je me roulerai dans son [celui de l'île] chiendent doux et cru. [...] Le chiendent me reconnaîtra-t-il?*» (page 293).
- «*Le temps continue de progresser avec son habituelle lenteur de crabe.*» (page 293).
- «*Des feuilles de journal patinent sur le macadam en crissant.*» (page 297).
- «*insectes qui se promenaient bras dessus bras dessous entre les pieds de l'herbe.*» (page 302).
- «*La Milice étudiante, maintenant que j'y ai goûté, me déçoit, me porte à rire même. Je l'imaginai en train de tenir ses boyaux dans ses mains. Je l'ai trouvée grasse et en train de s'ennuyer.*» (page 331).
- «*La guerre dort. [...] Un fumeur finira par la réveiller pour lui demander du feu.*» (page 332).
- «*Un baiser qu'on met sur un adulte s'y enfonce, y germe, y fait éclore des tentacules qui prennent et ne vous lâchent plus.*» (page 336).

- «*Un souvenir germe, pousse son arbre dans la tête.*» (page 353).
- «*Ouvrant les paupières dans le silence de l'abbaye, je sentais le froid marcher sur les yeux*» (page 353).
- «*Le portefaix n'ira pas loin avec son faix sur les épaules*», métaphore aussitôt expliquée par cette autre personnification : «*Où ira l'humanité qui porte un lépreux sur chaque épaule? Essoufflée, elle s'effondrera au premier obstacle*» (page 363).

L'écrivain a aussi créé quelques symboles originaux :

- la «*petite horloge transparente à quatre cadrans*» (page 318) est le symbole de la famille.
- «*le titan*» (qui est peut-être déjà le «*géant noir gardien des génies malfaisants*» de la page 43). Son invention semble s'expliquer par la succession : «*Ti-Hibou. Ti-Singe. Titanique*» (page 137), puis il prend une formidable expansion : «*L'univers, lui, est commandé par un titan.*» (page 207) - «*Il faut la [Constance Chlore] sauver, qu'elle échappe au sadisme du titan.*» (page 220) - «*Qu'au lieu de me sentir poussée à me venger et me souvenir, je me sente poussée à pardonner et oublier, n'est-ce pas un mauvais tour du titan?*» (page 233) - «*À mon âge, Roméo et Juliette [...] se rendaient au titan.*» (page 296).
- l'avalement, surtout, qui est au centre du roman.

Remarquons que chez Ducharme les noms propres, comme les titres, sont un lieu privilégié pour les jeux de langage. La plupart des noms des personnages sont significatifs, symboliques :

- «*Bérénice*» est un nom qui, en grec, signifie «celle qui porte («phérô» en grec attique) la victoire («nikê»)». Il a été porté par des princesses de la dynastie des Ptolémées d'Alexandrie et par une princesse descendante d'Hérode le Grand dont le futur empereur romain Titus fut amoureux.
- «*Einberg*» est un mot allemand qui signifie «une montagne».
- La mère de Bérénice doit son nom au fait qu'elle l'identifie à ses chats, qu'elle tue en manière de substitut. Ce nom est formé à la façon de celui de Folcoche dans «*Vipère au poing*» : «*Je veux qu'elle soit comme un chat mort, comme un chat siamois noyé. [...] comme un chat mort que des vers dévorent. [...] C'est Chat Mort. Chat Mort ! Chat Mort ! Chat Mort !*» (page 33) ; il évolue en «*Chameau Mort !*» - «*Chamomor !*» (page 84).
- Le nom de «*Christian*» indique bien que le frère de Bérénice est chrétien.
- «*Constance Chlore*» a reçu le nom de l'empereur romain Constance Ier, Gaius Flavius Valerius Constantius, qui fut surnommé «Constance Chlore» (de «chlorus» : «pâle»). Elle est elle-même atteinte de chlorose (pâleur, anorexie, goûts bizarres), comme la Wann-Chlore (ou «Jeanne la pâle») de Balzac : elle est «*pâle comme les prairies de l'automne, comme le sable, comme la cendre, comme tout ce qui est stérile.*» (page 195). Elle doit aussi son nom à sa constance : «*Que fait Constance Chlore pour être si constante, si égale à elle-même, si conséquente dans ses gestes, ses paroles et ses sentiments?*» (page 195). Elle devient Constance Exsangue car elle a perdu tout son sang (page 237). Et la nouvelle amie que trouve Bérénice pour la remplacer s'appelle, comme par hasard, «*Constance Kloür*» (page 277), «*Kloür*» étant un dérivé de «*Chlore*», comme le chlorure est un sel de chlore !
- Les cousins ont des noms à l'allure russe : «*Anna Fiodorovna*» (page 93) qui est plausible, les autres étant fantaisistes : «*Taniatouva*» (page 175) - «*Blalabaléva, Sargatatalitova, Skararoutoukiva, Sinoirouissardan, Allagatatolaliève*» (page 182). Est vraisemblable «*Krostyn*», le nom de la maîtresse du ballet (page 285).
- «*Zio*» et «*Zia*» signifient en italien «oncle» et «tante» (d'où «*les avunculaires*» [page 225]). Pourquoi l'italien? ils viennent d'Arménie, leur nom de famille est Einberg. Ce choix répondrait-il à un stéréotype au sujet des juifs, celui d'un cosmopolitisme désordonné dont New York serait le lieu emblématique?
- «*Blasey Blasey*» (page 282) est évidemment blasé blasé, le blasé des blasés comme on a «*l'avalée des avalés*», selon le redoublement du qualificatif que Ducharme pratique aussi ailleurs.
- «*Dick Dong*» : On a vu que ce nom est censé accentuer la masculinité du personnage.
- «*Jerry de Vignac*», au contraire, connote une délicatesse efféminée.
- «*Mordre-à-Caille*» (page 235) fut créé avec fantaisie à partir de Mordecai, prénom juif.

- «*Rosenkreutz*» est un nom germanique dont la traduction française étonne car c'est «Rose-Croix», nom d'une société secrète d'illuminés, ce qui viendrait donc renforcer le caractère très secret du personnage.

- Le «*rabbi*» Schneider pourrait avoir son nom, qui signifie «coupeur» en allemand, au fait que c'est le rabbin qui procède à la circoncision, rituel important chez les juifs.

Quant à l'établissement scolaire que Bérénice fréquente à New York, l'école Eisenstein, il porte le nom du réalisateur juif du fameux film, «*Le cuirassé Potemkine*», cette référence au cinéma étant particulièrement appropriée car Bérénice, qui est volontiers excessive et grandiloquente, est aussi amatrice de cinéma.

La densité lyrique éclate en tant d'images, le ton poétique s'impose avec une telle force et une telle constance dans «*L'avalée des avalés*» que, si on ne peut, comme le voudraient certains critiques, y voir un roman-poème qui dépendrait moins d'une unité anecdotique ou de descriptions réalistes que d'une continuité verbale et rythmique, on ne peut qu'admirer :

De splendides descriptions :

- «*Les épais rideaux de velours ont été tirés sur les fenêtres creuses. Seuls les pâles lustres de diamants jaunes, qui pendent comme par subterfuge du fond des ténébreux entre-deux, jettent un peu de clarté. Des rideaux gris courent et s'entrelacent sur les trumeaux noirs. La rare clarté luit sur le parquet verni. L'abbaye a quatre ailes. Nos chambres occupent l'aile orientée vers le plus large du fleuve. La chambre de Chat Mort est sous les toits, juste au-dessus de l'eau. Elle dort sur des peaux de lama, entassées sur des dalles grises et noires. Les rayons de la lune s'irisent en passant au travers de la mosaïque qui tient lieu de mur, mosaïque où Chat Mort, sans se soucier de leur ordre, a soudé les unes aux autres les pièces des vitraux de la chapelle.*» (page 33).

- «*Je regarde le ciel. Je cherche à m'expliquer la funèbre effervescence qu'il fait monter à ma tête, l'ébriété angoissée dont il embrase tout mon corps, les fiévreux vertiges qu'il me donne. Un banc de nuages épais comme un quai et noir comme jais dresse haut au-dessus de l'horizon les sommets portés à incandescence d'une muraille qui a endigué les éruptions violentes d'un crépuscule d'automne. Nous sommes assiégés. Le firmament va être envahi.*» (pages 48-49).

- «*Quand je suis sortie de l'abbaye, de bonne heure ce matin, un épais frimas poudrait les terres et les sables métallisés, enrobait les peupliers nus et les roseaux immobiles, masquait le pavillon du jardinier, l'orme et le treuil de carrier.*» (page 52).

- Dans la danse de Chamomor et de Bérénice, «*les quatre mille murs de la chambre toupinent à la vitesse des roues du char de Phaéon. Les meubles et les trumeaux se superposent, se mêlent, deviennent gazeux, se changent en horizon tournoyants, se fondent en un tourbillon de brouillard.*» (page 142).

- «*Un gratte-ciel se dresse, gigantesque et spectral, qui ne semble être que le diaphane pan de fenêtres éclairées qu'il nous présente, et qui se trouve toujours, bien que nous avançons et avançons, au même endroit de notre regard. Je pense, gravement, à un vaisseau d'étoiles en perdition dans les marais du matin.*» (page 224).

- «*Nous longeons le lac de Tibériade, dans une poussière rouge et or qui semble faire partie du train du crépuscule.*» (page 326).

- «*À travers un mince nuage, on voit un croissant de lune d'une brièveté linéaire et d'un jaune violacé.*» (page 376).

Un chapelet de poèmes en prose :

- Le poème de «*l'orme*» dont Bérénice dit : «*c'est mon navire*». Elle s'y hisse, et il lui permet le rêve exalté du départ, du voyage : «*J'ai noué une oriflamme jaune au faîte. La vieille boîte de conserve toute rouillée qui pend au bout d'une ficelle, c'est mon ancre. Larguez les continents. Hissez les horizons. Ici, on part. J'ai mis le cap sur des rivages plus escarpés et plus volcaniques que ceux de ce pays. Je suis à cheval sur la branche la plus haute, pour voir si des récifs se détachent de la brume. Tout à coup, mon pied dérape, je perd l'équilibre [...] je glisse jusqu'au fond de l'océan sourd et noir. Je suis noyée. L'orme vogue à la dérive, quille par-dessus pont.* » Comme elle se «*retrouve sur un lit*

d'hôpital», d'où une plate retombée dans la réalité (pages 15 et 16), plus loin (page 120), elle confesse : *«L'arbre que j'aimais m'ennuie maintenant. Ce qu'il me disait d'affolant, il le répète maintenant, il le répète stupidement, inlassablement, sans y changer un mot, de plus en plus vite.»*

- Le poème de «l'amour» (page 40) dont Chamomor parle *«comme d'un village fortifié, comme d'un refuge où n'atteint aucun mal, comme d'un havre de béatitude, comme d'une enclave luxuriante qu'abrite un toit mouvant de pinsons et de bouvreuils.»* (page 40).

- Le poème de «la livie» (pages 46-47) qui est marqué par la précision pittoresque de la description : *«Regarde comme ses ailes sont transparentes. On peut voir son corps au travers, comme si elle n'avait pas d'ailes du tout. Regarde son ventre ! Il est noir mais il scintille comme s'il était vert. Ses ailes sont comme tracées à l'équerre. Regarde sa tête ! Elle est carrée carrée, et on dirait qu'elle est sertie d'une goutte d'argent. On dirait qu'elle porte un casque. [...] J'ai cru qu'elle sortait des mains d'un orfèvre et que l'orfèvre l'avait épinglée à ce pétale comme on se met un diamant au doigt. [...] Ses petites pattes se tendent comme des cordes de violon. Ses ailes se tendent comme des peaux de tambour. [...] J'imagine, qui se dégagent des secousses de cette gestation insupportable, je ne sais quels pendants d'oreilles frétilants, je ne sais quelles minuscules fées à nageoires, je ne sais quelles fleurs vivantes de marguerite et de dahlia.»* (pages 47-48).

- Le poème du feu mis aux herbes (page 49) qui est très intense : *«on se croirait pris dans une levée d'aigrettes. Bientôt, d'une plage à l'autre, ventre à terre, panache battant sous les nuages, semblables à des masses serrées de grands cheveux blancs, les flammes chargent, les flammes déferlent, les flammes crient. Enchevêtrées de fumées noires, rejaillissant d'un embrun d'étincelles, elles roulent et déroulent comme une immense vague. Gigantesques, effrayantes, effrénées, courant et déployant comme un raz de marée, elles emportent tout, dévorent tout, rasent tout. Il ne reste derrière qu'une fine guipure de cendre noire qui se pulvérise sous nos pas. Le noir firmament rougoie. Toute la lande crépite.»* (pages 49-50).

- Le poème de la complicité entre Christian et Mingrèlie : *«Rire ensemble est pour eux comme s'embrasser. [...] Quand ils se sourient, on dirait que leurs dents sont les dents d'un trésor caché. Quand ils se regardent, un soleil inconnu, un autre soleil fait briller leurs yeux. Ils patinent dans l'invisible.»* (page 57).

- Le poème du «cotre» : *«Cette nuit, tard, le navire mouille dans la rade, dresse sa flèche haut dans le noir, tend l'azur évanescant de sa voile aux lueurs de la flamme déployée sur la grève.»* (page 77) - *«Assise sur le gui, le dos dans la voile, je me laisse ronger par la lumière, me laisse battre par les rideaux du vent.»* (page 80).

- Le poème des «cerisiers» : *«De chaque côté du champ d'avoine, masquant les clôtures de barbelés, les cerisiers mènent leurs files indiennes, jusqu'à perte de vue. Pleines à craquer, noires de saphirs rouges, leurs branches grêles ploient. Jamais hôtes n'ont été aussi hospitaliers, jamais rois n'ont fait brûler tant de parfums, n'ont fait briller tant de bracelets et de colliers, n'ont dressé de telles tables, n'ont accueilli avec pareille munificence. Il semble qu'il suffirait de tendre son panier pour qu'il se remplisse, pour qu'il déborde. On casse une grappe et on sent sa main s'enivrer, se fertiliser, croître démesurément, se couvrir de lacs, de forêts et de châteaux.»* (pages 85-86), poème qui pourrait être un salut à la cueillette des bleuets dans 'Menaud maître-draveur' de Félix-Antoine Savard.

- Le poème du «prêtre de la mort» (pages 116-117), récit d'un cauchemar de Bérénice : *«Des tambours s'infiltrèrent dans les ténèbres, des tambours glacés. Ils sont déclenchés par la harde de cavales jaunes que monte, debout, un pied sur le dos de chacune, le maigre cuirassier noir, le prêtre de la mort, le maître invincible des montagnes de cercueils. Murmure répété d'abord, effleurement renouvelé à mon tympan, cadence de points à peine visibles à l'horizon du silence, le bruit sourd de la course effrénée a grandi peu à peu, s'est ouvert, a envahi, s'est développé démesurément en force et en quantité. Les sabots ont concentré leur roulades en des chocs secs, puissants, rapides. Ils retentissent dans mes oreilles comme si les murs de la chambre étaient battus, comme si un cœur était affolé, essoufflé, s'était emparé de toute l'abbaye, comme si le ciel donnait des coups de cymbales à la terre. Transie de froid, tordue de peur, j'attends que le cavalier osseux me saisisse, m'arrache à mon lit, m'emporte, me rende au néant, me délivre. Soudain il entre, il déferle, il s'abat sur moi, il me dévaste. Je hurle. Je m'entends hurler, comme du fond d'un abîme.»* Ce à quoi elle

réagit ainsi : «*Je mets ma robe d'apparat, ma belle robe de damas, au corsage lacé, ma robe blanche et comme sculptée, ma robe qui traîne à terre et noie mes mains, ma robe d'intronisation.*»

- Le poème des yeux de Chamomor (pages 137-138) : «*Ses yeux d'une transparence hyaline et d'un bleu lunaire embrassent fixement la tempête. Ses yeux sont aquatiques. Ils luisent comme deux trous d'eau à la surface de son visage. [...] Je regarde des yeux que leur regard tourné vers l'intérieur rend aveugles.*» (page 137).

- Le poème du cosmos revu par Bérénice : «*J'affirme que la terre (que les meilleurs astronomes n'ont pas encore comprise) est une tête d'éléphant roulant à la dérive dans un fleuve d'encre bleu azur [...] J'affirme que la lune est une tête de mort qui pend par un fil d'araignée du plafond noir d'une chambre qui est ma grande chambre. Les étoiles strident quand, au mois d'août, la nuit bat son plein : j'affirme que les étoiles sont des grillons, des criquets. Les ténèbres sont une agglomération de uhlands noirs, un magma de uhlands noirs en fuite vers le siège de Québec, de Waterloo, de Verdun.*» (pages 206-207).

- Le poème de la promenade des amoureux vue au cinéma (pages 275-276) : «*Beaux et sans parapluie, un homme et une femme se promènent sur une grève sous une pluie diluvienne. Ils marchent lentement, comme en titubant, enlacés, comme s'ils marchaient dans une enivrante richesse, comme s'ils marchaient sur les bijoux d'un immense coffre de pirate. Ils poussent des galets du bout des pieds, les yeux pâmés, comme si c'étaient des rubis et des émeraudes. On entend gratter tristement une guitare.*»

- Le poème de la rue sous la pluie : «*Il pleuvait. L'asphalte réfléchissait, les attachant à nos pas, des images bizarres dont les développements imprévisibles, d'une souplesse gracieuse et inouïe, étaient une sorte de mise en valse triste de nous-mêmes. Dans l'asphalte, nos ombres, en couleur, se déformaient au fur et à mesure de nos pas, comme si elles étaient tombées sous un autre empire que le nôtre, comme par l'effet d'un jeu de lentilles, comme si elles étaient devenues des drapeaux de nous et soumises à un vent souterrain.*» (page 340).

- L'hymne à l'encre, «*liquide muet, rapide, volatil, immatériel, léger comme une volée de papillons. Je me baigne le visage dans mes mains remplies du doux noir.*» (page 372).

Cet imaginaire débridé, cet expressionnisme par lequel un vocabulaire intensif crée des ambiances puissantes, ces images admirables ou déconcertantes, ces jeux avec les mots et les sons, justifient que Ducharme ait pu proclamer dans «*Le nez qui voque*» : «*Je suis un poète ; qu'on se le dise ; qu'on ne me prenne pas pour un vulgaire prosateur.*»

Mais il se montre à la fois, d'une part, si profond, si subtil, si organisé, et, d'autre part, si simpliste, si incohérent, si prolix et verbeux, il recourt si constamment à des effets faciles et lassants, à des pirouettes qui confinent au maniérisme (on pourrait lui reprocher le défaut qu'il trouve aux langues humaines : «*Cette superfluité donne lieu à de la confusion.*» [page 286]) qu'on a l'impression de deux écritures différentes qui se juxtaposent, de deux voix qui se superposent : un texte d'une haute tenue et un autre d'une puérité affligeante.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)